ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE

AVRIL 2013 / N° 75 / 5,50 €
DOM, BELGIQUE, LUXEMBOURG : 6,20 € / SUISSE : 8,50 CHF / CANADA : 9,50 $CAN
M 02151 - 75 - F: 5,50 €



DOSSIER
GRAND PALAIS, POMPIDOU, PALAIS DE TOKYO…
LE GRAND RETOUR DE L'OP ART

PORTFOLIO
MURANO
500 ANS D'ART DU VERRE

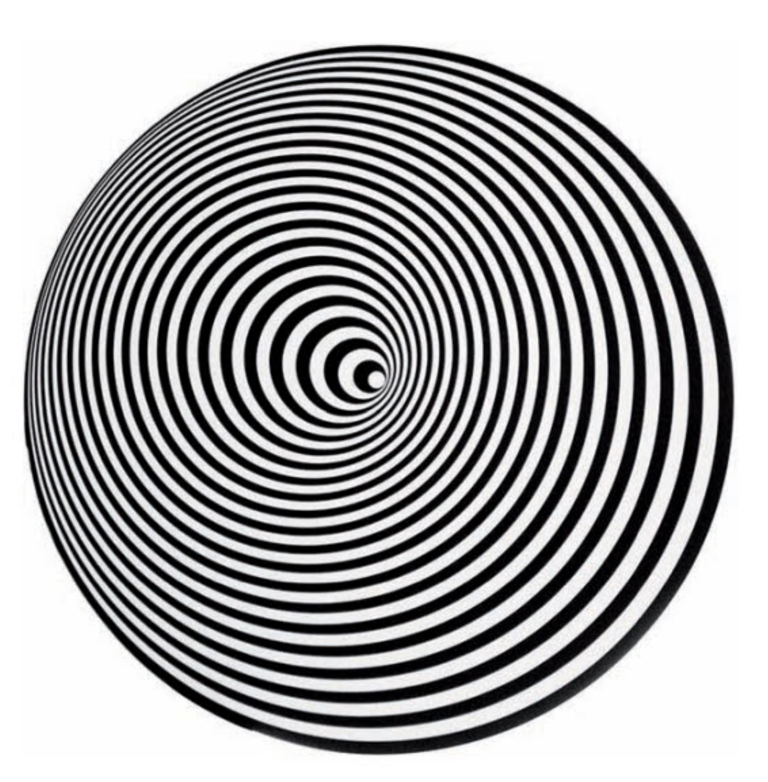
EXPOSITION
EUGÈNE BOUDIN
LE PARRAIN DE L'IMPRESSIONNISME

VERMEER, MONDRIAN, REMBRANDT, VAN GOGH…
AMSTERDAM LA RENAISSANCE
LES TROIS GRANDS MUSÉES DE LA VENISE DU NORD OUVRENT ENFIN LEURS PORTES

VOGUES ET VAGUES

Adrien Guilleminot RÉDACTEUR EN CHEF

C'est l'histoire d'un projet d'exposition dans les cartons depuis sept ans et systématiquement retoqué. Pas assez grand public ? Pas dans l'air du temps ? Pas programmé, en tout cas. Jusqu'à ce printemps, où le Grand Palais a finalement ouvert ses espaces à la grande aventure de l'art optique et cinétique. Et après des années de refus, on n'a pas fait les choses à moitié : d'ordinaire, les espaces accueillent deux expositions, Hopper partageant la vedette avec « Bohèmes », Monet avec « France 1500 », Picasso et ses maîtres voisinant avec Emil Nolde. Là, messieurs Vasarely, Morellet ou Le Parc et mesdames Janssens et Riley auront l'intégralité des galeries pour eux tout seuls, 3 700 m² pour faire (re)découvrir au public leurs créations hypnotiques et déroutantes. Mieux, l'exposition « Dynamo » semble avoir servi de déclencheur à une frénésie muséale inédite : le palais de Tokyo rend un hommage splendide à Julio Le Parc (*lire p. 66*), le centre Pompidou expose Jesús Rafael Soto (*p. 73*). À Londres, on découvre leurs héritiers manieurs de lumière, à Toulouse on redécouvre un « pape » du genre, Anthony McCall (*p. 76*).
Un retour en grâce pour un mouvement qui a profondément marqué le milieu artistique des années 60, et a même débordé bien au-delà du circuit des galeries (quelle famille n'avait pas son poster Vasarely, son papier peint sous influence op art ?), entraînant par retour de balancier une certaine lassitude. Il a fallu que des artistes, d'une quarantaine d'années plus jeunes, s'intéressent à leurs aînés pour qu'on les regarde avec un œil neuf. La Belge Ann Veronica Janssens, les Danois Jeppe Hein ou Olafur Eliasson (qui s'est malheureusement exclu du Grand Palais pour ne pas faire d'ombre à son futur projet pour l'ouverture de la fondation LVMH, en 2014) ont vu, avant tout le monde, combien les trouvailles et les recherches de la mouvance cinétique étaient novatrices. La mode et le design leur ont emboîté le pas, recyclant à l'envi leurs si sixties motifs. Au risque de lasser à nouveau ? Cette grande vague op ne sera-t-elle qu'une vogue passagère ?



Marina Apollonio, *Dinamica circolare,* 1968, bois peint, moteur, 40 x 60 x 60 cm © Coll. part.

En couverture : **Vincent van Gogh,** *autoportrait,* 1887, huile sur toile © Rijksmuseum

MARSEILLE-PROVENCE 2013
CAPITALE EUROPÉENNE
DE LA CULTURE

WWW.MP2013.FR
fb.com/marseille-provence2013
@MP2013 plus.mp2013.fr
#MP2013 sur tous les réseaux

RODIN LA LUMIÈRE DE L'ANTIQUE

Musée départemental Arles antique

6 avril — 1er septembre 2013

Vénus d'Arles © Musée du Louvre / Daniel Lebée / Carine Déambrosis

Bouches-du-Rhône
MP2013

ICI
LA CULTURE EST PARTOUT
www.culture-13.fr

Partenaires officiels

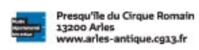
LE GROUPE LA POSTE · Société Marseillaise de Crédit · orange · EUROCOPTER · EDF

Partenaires médias

france télévisions · radio france · La Provence · la Marseillaise · TV5MONDE · ina

Producteurs de l'exposition





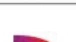












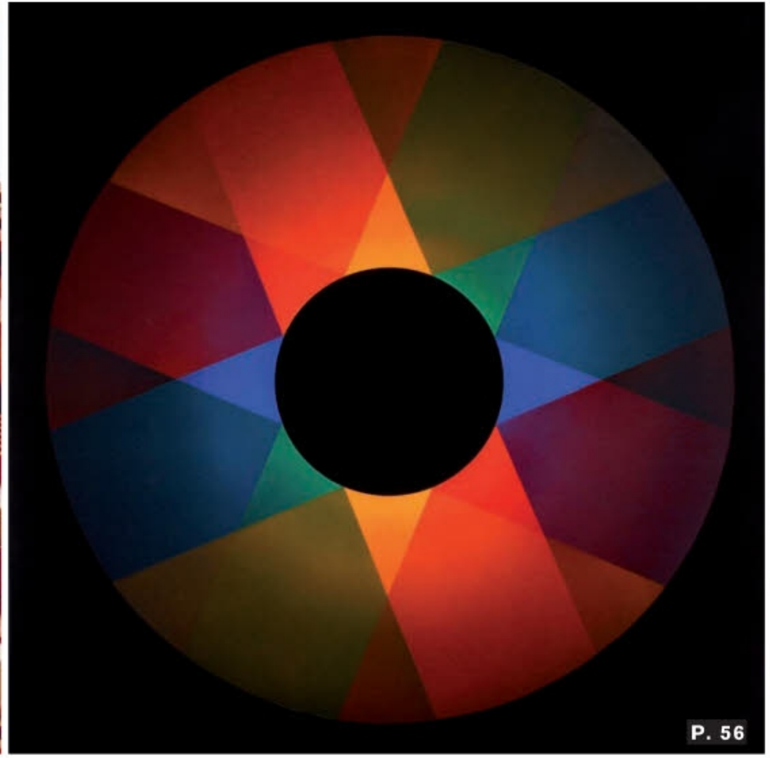


Partenaire de l'exposition



SOMMAIRE


P. 82

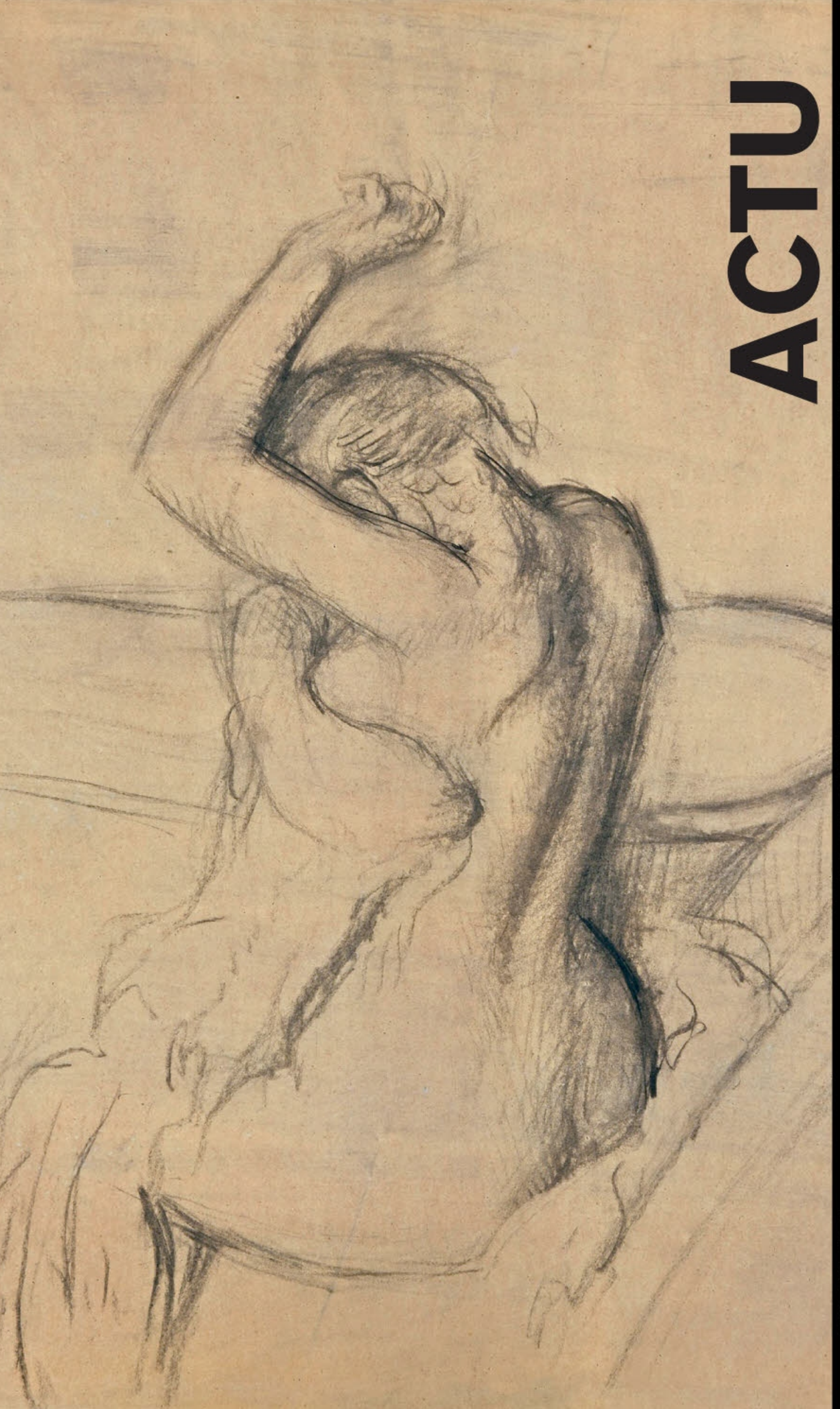

P. 56

P. 82
Immigration, écologie, puissance de la vie sont au cœur de l'œuvre politique et sensuelle de Barthélémy Toguo.

P. 56
Jeux de couleurs, de lumières, de motifs hypnotiques… Avec Julio Le Parc et compagnie, c'est le grand retour de l'art optique et cinétique.

Ce numéro comporte un encart d'abonnement *Arts Magazine* broché sur la partie kiosque France, une offre de réabonnement et un catalogue multititres pour une sélection d'abonnés France.

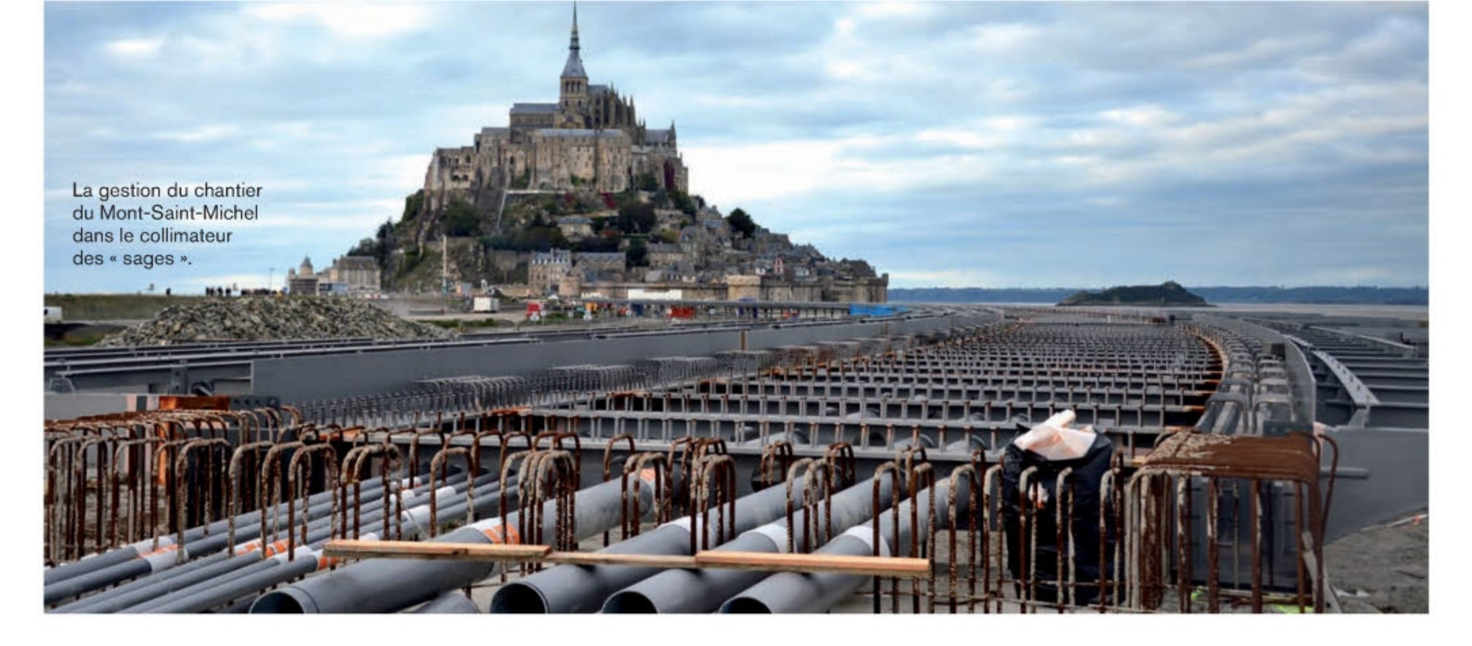




ACTU

Chroniques

< Signées Degas ou Rodin : pour la première fois, Christie's met en vente des feuilles modernes pour profiter de l'engouement des collectionneurs pour le dessin. *(p. 40)*



La gestion du chantier du Mont-Saint-Michel dans le collimateur des « sages ».

POLITIQUES CULTURELLES

LA COUR DES COMPTES **DISTRIBUE SES NOTES**

Chaque année, dans le rapport qu'elle fait sur ses activités, la Cour des comptes se penche notamment sur la gestion du patrimoine, des musées et de la culture en France. Bilan 2013 ? Plus de couacs que de bonnes notes…

Adrien Guilleminot TEXTE

Tous les ans, début février, la vénérable Cour des comptes rend les conclusions d'une année de travail à ausculter la façon dont sont utilisés les deniers publics. L'exercice est craint et les dents grincent… Notamment dans le secteur de la culture, dans lequel les « sages » rendent souvent des rapports au vitriol. En 2011, c'était le musée national du Sport qui était qualifié de « *projet mal suivi* ». L'an passé, année faste, c'était au tour des fameux « *grands chantiers culturels* » (des rénovations, comme le Grand Palais, Orsay, le musée Picasso ou des constructions comme le Mucem à Marseille) de prendre leur volée de bois vert. En gros, la Cour des comptes y dressait le portrait de projets pharaoniques, dont le coût était systématiquement mésestimé au départ pour aboutir à des dépassements de budget conséquents lors de la partie « chantier »… et une vision beaucoup trop optimiste de leurs frais de fonctionnement une fois lancé.

Et cette année ? L'institution s'est penchée sur quatre établissements : la Monnaie de Paris, la Fondation du patrimoine, le Centre des monuments nationaux et le Mont-Saint-Michel. Et ses conclusions sont pour le moins… contrastées. Les deux premiers cités s'en tirent avec un *satisfecit* honorable. La Monnaie de Paris pour avoir redressé ses comptes et la Fondation du patrimoine pour la réussite de son modèle original mi-public, mi-privé, dont l'objectif est d'aider à restaurer le patrimoine qui n'est pas protégé (au titre des Monuments historiques, par exemple).

Le Mont-Saint-Michel ensablé

Les auteurs des rapports soulignent tout de même des points noirs : les incertitudes qui pèsent sur l'ambitieux projet MétalMorphose de la Monnaie de Paris, dont l'immeuble sur les quais de la Seine à Paris a vocation à devenir un espace de musée et de loisirs, et la part encore trop faible (quoiqu'en augmentation nette) des dons privés que la Fondation du patrimoine parvient à récolter.

Pour le Mont-Saint-Michel, engagé dans un programme de désensablement et d'aménagement de l'accueil, le bilan est plus sombre. Car l'intérêt des travaux de la Cour des comptes est de ne pas se limiter au seul aspect financier : en se penchant sur la façon dont les projets sont menés, elle met souvent le doigt là où ça fait mal… En l'occurrence, sur le retard et le mauvais fonctionnement des transports qui amènent les touristes du nouveau parking au Mont et sur la difficulté à cerner quelles responsabilités exercent les différents acteurs, entre l'État qui s'est désengagé et les collectivités locales plus ou moins payeuses et plus ou moins décisionnaires…

Quant au Centre des monuments nationaux (CMN), il illustre à lui tout seul l'intérêt et les limites du contrôle de la Cour des comptes. Côté pile, une série de constats permettant de dédouaner en partie l'organisme, qui gère 93 monuments plus (le Panthéon, l'arc de triomphe) ou moins (la maison de Clemenceau, en Vendée) importants, d'un certain nombre de dysfonctionnements. Réformes contradictoires, pertes de certains monuments « bénéficiaires »… Le CMN n'a pas été épargné dans la décennie 2000-2010. Mais côté face, le rapport met aussi en exergue les recommandations que la Cour des comptes avait adressées au CMN en 2010 et qui n'ont pas été suivies d'effets. Notamment la montée en puissance de la fonction de « maîtrise d'ouvrage » du CMN, par laquelle l'établissement devient le donneur d'ordres et le responsable de la bonne exécution des projets de restauration des monuments dont elle a la charge. Aux derniers comptages, le CMN ne parvenait même pas à utiliser la moitié des crédits de restauration dont il dispose… Preuve que s'ils ont un certain retentissement, les rapports sans concession de la Cour des comptes ne sont pas toujours pris… en compte. ■

SOMMAIRE


P. 90


P. 100


P. 108

P. 90
Parmi les 8 000 œuvres d'un Rijksmuseum enfin rénové, la célèbre *Laitière* de Vermeer.

P. 100
Un peu dédaigné, Eugène Boudin fut pourtant le grand initiateur de l'impressionnisme.

P. 108
De 1500 à aujourd'hui, art et verre font bon ménage à Murano.

Are you going to Blois?

Ben

La *fondation du doute* ouvre ses portes à Blois le 6 avril 2013. Piloté par l'artiste Ben,

déjà auteur à Blois du *Mur des mots*, ce nouvel espace est à la fois un lieu vivant, un réservoir d'idées, un espace d'expression, d'interrogation sur l'art, ses limites ou ses frontières. 300 œuvres autour du mouvement Fluxus sont rassemblées par Ben et Gino Di Maggio sur près de 1 450 m^2.



FONDATION DU DOUTE
Ben & Fluxus à Blois

rue de la Paix - 41000 Blois
tél. + 33(2) 54 55 37 40
www.fondationdudoute.fr



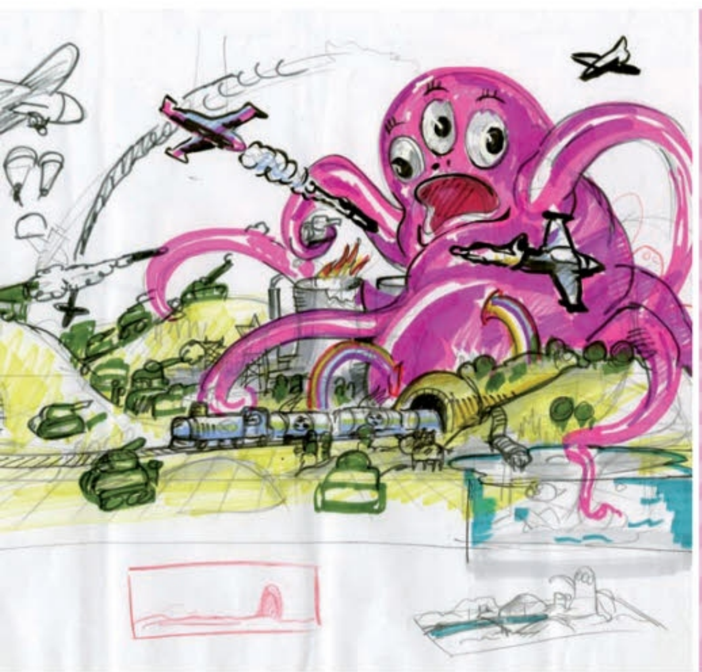
MUSÉES & EXPOS

BANDE DESSINÉE

LES MONDES AMERS **DE WINSHLUSS**

Artiste atypique et pluridisciplinaire, Winshluss révèle son art du pastiche et de la satire dans le cadre d'une exposition au musée des Arts décoratifs de Paris.

Philippe Peter TEXTE





À VOIR

Winshluss, un monde merveilleux
DU 17 AVRIL AU 15 SEPTEMBRE

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, PARIS
107 rue de Rivoli, 1er. 11h-18h (sf lun.). 11h-21h le jeu. 8 €/9,50 €. Tél. : 01 44 55 57 50. www.lesartsdecoratifs.fr

À PARAÎTRE

In God we trust
Éd. Les Requins marteaux, parution août-septembre

Auteur de bande dessinée, réalisateur, plasticien, sculpteur, commissaire d'exposition : Vincent Paronnaud, alias Winshluss, est un artiste insaisissable que l'on croise toujours là où l'on s'y attend le moins. S'il a quelque peu mis de côté la BD ces dernières années pour se consacrer à l'animation et au cinéma, ce natif de La Rochelle n'en a pas pour autant délaissé sa passion pour l'enfance et la culture populaire, omniprésentes dans son œuvre. Un univers protéiforme, coloré et sombre à la fois, qu'il dévoile au musée des Arts décoratifs, dans le cadre d'une exposition intitulée « Winshluss, un monde merveilleux ».
Articulée autour de cinq diaporamas créés pour l'occasion, l'exposition sise dans la Galerie des jouets nous plonge dans un monde étrange et violent imprégné des souvenirs d'enfance de Winshluss. Cynique et grinçant, l'artiste s'amuse à revisiter les contes d'Andersen ou de Perrault, faisant évoluer la Petite Sirène dans une mer transformée en décharge sauvage ou imaginant le Petit Poucet retrouver son chemin grâce à des cadavres de corbeaux. Une suite logique pour l'auteur de *Pinocchio* (éd. Les Requins marteaux), son dernier album en date qui lui a valu le Fauve d'or au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême en 2009.
Un bestiaire inspiré de l'épisode biblique de l'Arche de Noé se présente quant à lui comme une allégorie d'une société marquée par l'exclusion, tandis que le consumérisme effréné est raillé par la renaissance du Supermarché Ferraille. Un humour noir qui n'est pas sans rappeler des albums comme *Monsieur Ferraille* ou *Welcome to the Death Club* et qui cache un regard critique mais d'ores et déjà désabusé sur l'avenir. « *Il faut mordre, même si cela ne sert à rien* », avait en effet récemment confessé l'auteur.
Mais Winshluss ne serait pas Vincent Paronnaud sans l'animation et le cinéma. Car avant d'adapter *Persépolis* avec Marjane Satrapi (Prix du jury au festival de Cannes en 2007) puis *Poulet aux prunes* (en live, cette fois-ci), ce saltimbanque touche-à-tout avait déjà bouclé plusieurs dessins animés dont trois seront projetés dans le cadre de l'exposition. Idem pour son court-métrage d'animation *Il était une fois l'huile,* réalisé en 2010, un an tout juste après la sortie de *Villemolle 81,* une parodie de film de genre où les habitants d'un village de la France profonde sont transformés en zombies après la chute d'une météorite. ■



MOULIN ROUGE®
PARIS
Féerie
LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !
DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 180 €
REVUE À 21H ET À 23H : 109 €
THE SHOW OF THE MOST
FAMOUS CABARET IN THE WORLD !
DINNER & SHOW AT 7PM FROM 180€
SHOW AT 9PM & 11PM : 109€
MONTMARTRE
82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS
TEL : 33(0)1 53 09 82 82
WWW.MOULIN-ROUGE.COM
FACEBOOK.COM/LEMOULINROUGEOFFICIEL
© Bal du Moulin Rouge® 2013 - Moulin Rouge® - 1-1028499

CHRONIQUE

Le « mort-vivant »

HENRI-PIERRE ROCHÉ (1879-1959)

Stéphane Corréard

Né en 1968, Stéphane Corréard est, lui, toujours vivant. Tour à tour commissaire d'expositions, critique d'art, galeriste… il est aujourd'hui commissaire artistique du Salon de Montrouge, où émergent, chaque année, les jeunes artistes de demain, et directeur du département Art contemporain de la maison de ventes Cornette de Saint-Cyr, où se font les cotes des créateurs plus établis. Sa chronique dans Arts Magazine *se situe donc fort logiquement entre ces deux extrêmes.*

Notre connaissance des avant-gardes était censée nous prémunir contre l'aveuglement qui avait frappé nos prédécesseurs, leur faisant préférer par exemple, sur le vif, les peintres pompiers aux impressionnistes. Cependant, depuis une dizaine d'années ne cessent de réapparaître des figures oubliées ou minorées, des grands artistes « souterrains » à partir desquels une autre histoire de l'art doit s'écrire.

Les artistes « morts-vivants » reviennent en quelque sorte « au présent » ; leurs œuvres nous semblent parfaitement synchrones, ce qui explique en somme que leurs contemporains n'aient pu en percevoir l'importance. Certains, pourtant, voient mieux que les autres, c'est indéniable. Ils sont l'orgueil de cette pratique littéraire qu'en France, depuis Diderot, on désigne sous le nom de critique d'art. Parfois, les meilleurs de ces critiques s'acharnent tellement à révéler un génie, qu'ils finissent par s'y identifier profondément. Il en est ainsi de Félix Fénéon (1861-1944) avec Georges Seurat, de Pierre Restany (1930-2003) avec Yves Klein, de Bernard Lamarche-Vadel (1949-2000) avec Gérard Gasiorowski, et de Henri-Pierre Roché (1879-1959) avec Marcel Duchamp. Chaque fois, une telle proximité intellectuelle et sensible s'établit entre le critique et l'artiste qu'elle mérite d'être appelée intimité.

Roché rencontre Duchamp en décembre 1916 à New York, à l'occasion d'un dîner chez les Arensberg, mécènes de l'artiste. Immédiatement subjugué, Roché surnomme Duchamp « Victor » (dérivé rapidement en Totor, puis Tor) ; leur amitié demeurera intacte jusqu'à la mort de Roché, quarante-trois ans plus tard. Très chaleureuse, leur correspondance, éditée en 2012, témoigne d'une grande pudeur et d'un profond respect mutuel ; perce surtout, à travers les échanges de toutes natures (dominés par le commerce, les deux compères unissant leurs efforts pour faire le courtage de sculptures de Brancusi, qu'ils contribuent largement à faire reconnaître aux États-Unis), une complicité sans faille, perpétuellement renouvelée par la mise en commun de tout ce qui les passionne : l'art, les échecs et, avant tout peut-être, les femmes.



Revenu en France, Roché n'a de cesse d'organiser des expositions, et même plus tard, des « hommages » à Duchamp qui, de son côté, le freine constamment, à coup de : « *Je n'ai vraiment pas envie d'ouvrir des horizons* » (1922), « *Je voudrais garder ma tranquillité* » (1952), et autres : « *Prête le moins possible à cette expo* » (1956). Pendant toutes ces années, Roché affine tranquillement son admiration pour Duchamp, sous le regard du « Petit Verre » (*Neuf Moules Mâlic, voir page suivante*) que ce dernier lui a offert et qui ne quittera la cheminée du boulevard Arago qu'en 1956, à la suite d'un voyage parisien

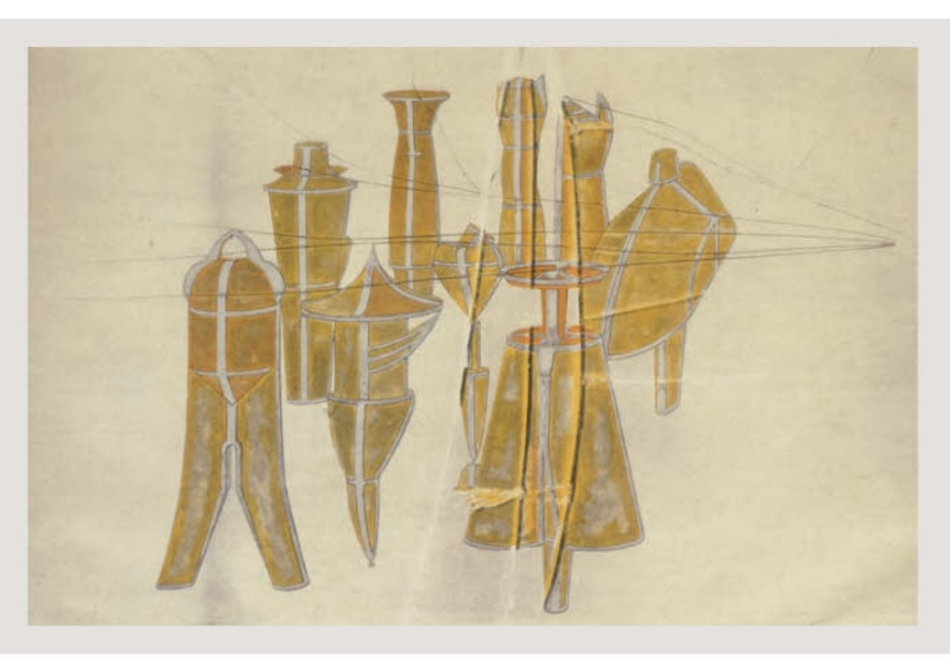
de l'artiste avec sa nouvelle femme Alexina, dite Teeny, et d'échanges épistolaires toujours aussi délicats. Le 5 juin, Duchamp à Roché : « *Teeny (…) rêve de posséder mon verre qu'elle a vu tous les matins en se réveillant… Comme tu le sais elle n'a rien de moi* ». Huit jours plus tard, de Roché à Duchamp : « *C'est Teeny la seule personne à qui je veux vendre avec joie le Verre, car il ira vers toi* », et quand enfin la fragilissime sculpture arrive indemne à New York, le 4 novembre de la même année, Duchamp peut écrire : « *Teeny est au huitième ciel* ».

Cet épisode éclaire la nature profonde d'Henri-Pierre Roché, en réalité celle d'un collectionneur, qui trouve dans la fréquentation quotidienne des œuvres le ferment d'une connaissance viscérale de l'art. Dans un texte écrit l'année de sa mort, à l'occasion de la dispersion de ses œuvres, il livre la clé de sa paradoxale passion : « *Comment possède-t-on ? Seulement au moment où l'on aime* », mais n'a de cesse de la minorer, pour finir par la dématérialiser tout à fait : « *Posséder devient un jour une fatigue. Devant mes tableaux, j'aime déjà mieux leur souvenir qu'eux-mêmes* », et conclure : « *L'ivrogne veut vider sa cave avant de mourir, moi mes murs* ».

Les *Écrits sur l'art* d'Henri-Pierre Roché ont intelligemment été édités dans un classement particulier, qui associe au sujet la chronologie de l'écriture. Cela met en relief les grandes fidélités de Roché : Picasso (quatre textes entre 1930 et 1957), Brancusi bien sûr (huit textes entre 1951 et 1957), Duchamp évidemment (six textes entre 1945 et 1954), mais aussi Braque (cinq textes, entre 1950 et 1958) et, deçà delà, des artistes aujourd'hui injustement oubliés comme Pierre de Maria, Georges Papazoff, Patrick Bruce ou François Stahly. Basés en grande partie sur des notes prises sur le vif dans ses carnets, les textes de Roché n'évoquent qu'à la marge des œuvres ou des expositions en particulier. Ils explorent en revanche à fond, mais l'air de rien, à coups de détails, d'analogies cocasses, de bribes de dialogue insignifiantes en apparence, les personnages, en dressant des portraits étonnamment profonds et persistants, empreints de bienveillance et d'admiration.

Un hasard de calendrier permet actuellement de visiter, à quelques centaines de kilomètres de distance tout de même, des expositions rétrospectives de deux de ses « découvertes » qui encadrent à leur manière cette belle vie dans l'art, puisque l'une fut sa première, vers 1903 (« *Marie Laurencin, toute jeune, frémissante. J'ai été un an son unique admirateur et acheteur.* »), et l'autre, sa dernière, vers 1943 alors qu'ils sont réfugiés à Dieulefit dans la Drôme (« *Wols, révélé avec quelle peine.* »).

Les grands critiques d'art disparaissent parfois derrière les objets de leurs admirations, il est vrai. Mais l'écriture se charge souvent de les remettre à leur juste place, tout en haut. Premier éditeur de Rimbaud (mais aussi de Joyce en France), Félix Fénéon est un immense styliste lui-même, dont les *Nouvelles en trois lignes* réjouissent des générations de lecteurs partout dans le monde. Bernard Lamarche-Vadel a, pour sa part, écrit entre 1993 et 1997 trois romans incandescents, magnifiques, *Vétérinaires*, *Tout casse*, *Sa vie, son œuvre*. Et Henri-Pierre Roché ? Il lui faudra attendre le fracas de la Seconde Guerre, cette drôle de vie de réfugié, et la mort de son ex-rival amoureux, Franz Hessel, interné au camp des Milles, pour qu'il laisse l'écriture s'emparer de lui et livre en quelques années deux grands livres *Jules et Jim* et *Les Deux Anglaises et le continent*. Un troisième, cependant, est resté inachevé, au titre transparent : *Victor*… ■



^ **Neuf Moules Mâlic,** 1914-1915, Marcel Duchamp

< **Portrait d'Henri-Pierre Roché,** anonyme

À VOIR

Marie Laurencin
JUSQU'AU 30 JUIN

MUSÉE MARMOTTAN, PARIS
2, rue Louis-Boilly, 16e. 10h-18h (sf lun.). 10h-20h le jeu. 5 €/10 €. Tél. : 01 44 96 50 33. www.marmottan.com

Wols (Wolfgang Schulze)
DU 13 AVRIL AU 11 AOÛT

KUNSTHALLE, BRÊME
Am Wall 207. 10h-17h (sf lun.). 10h-21h le jeu. 9 €/11 € Tél. : 00 49 0 421 329 080. www.kunsthalle-bremen.de

À LIRE

Henri-Pierre Roché
Écrits sur l'art
présentés par Serge Fauchereau, André Dimanche éditeur, 1998

Correspondance
Marcel Duchamp – Henri-Pierre Roché 1918-1959
éditée par Scarlette et Philippe Reliquet, Mamco éditeur, 2012

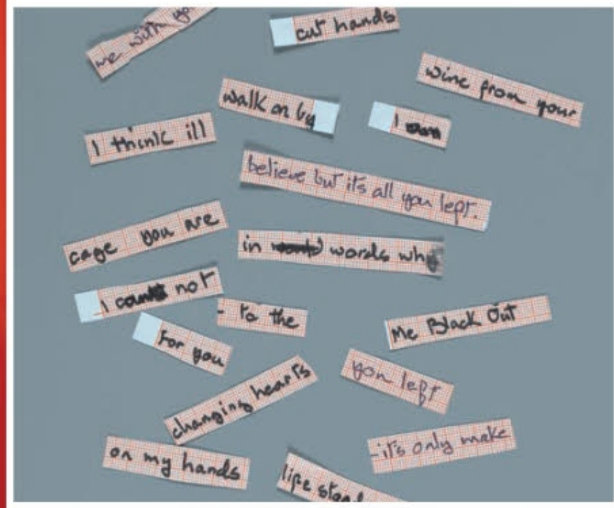
ASSISTER À

Colloque International :
« Henri-Pierre Roché. Vie et œuvre d'un amateur exemplaire »,
DU 5 AU 7 JUILLET

DIEULEFIT (26)
École de Beauvallon



‹ Costume du Aladdin Sane Tour, dessiné par Yamamoto, 1973



^ Paroles de *Blackout,* découpées suivant le procédé du cut-up, album *Heroes,* 1977

DAVID BOWIE
ENTRE AU MUSÉE

David Robert Jones, Ziggy Stardust, The Thin White Duke… Mais qui est donc David Bowie ? Le V&A, célèbre musée d'art et de design londonien, tente d'y répondre : plus de 300 objets y sont réunis pour percer le mystère de ce Dorien Gray du rock britannique.

Sabrina Silamo TEXTE



‹ Manteau d'Alexander McQueen, album *Earthling,* 1997

D'abord mime, puis saxophoniste au costume étriqué au sein de The Konrads, David Bowie (né en 1947) ne tarde pas à s'inventer un avatar aussi décadent que flamboyant, Ziggy Stardust.
Emporté par la musique des Spiders from Mars, il délivre alors un glam-rock sophistiqué qui remporte un franc succès. 1972, Bowie – créature androgyne aux cheveux rouges et aux yeux vairons – est mis en orbite. Et quatre décennies plus tard, à force d'outrances vestimentaires et d'expérimentations musicales, il gravite toujours dans l'imaginaire collectif.

Puisant son inspiration dans les idées avant-gardistes de la mode et des arts, le musicien est devenu une icône culturelle. Mais qu'il emprunte à l'expressionniste allemand (l'autoportrait crayonné de l'album *Heroes*) ou au cut-up de William S. Burroughs, fer de lance de la Beat Generation (les mots découpés de la chanson *Blackout*), qu'il s'acoquine aux





‹‹ Un tirage de David Bowie avec William Burroughs, signé Terry O'Neill et colorié par le chanteur, 1974

‹ Autoportrait « expressionniste », David Bowie période berlinoise, album *Heroes*, 1978

À VOIR

David Bowie Is
Du 23 mars au 11 août

VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES
Cromwell Road.
10h-17h30. 10h-21h30 le ven. 9 £/15,50 £.
Tél. : 00 44 20 7942 2000.
www.vam.ac.uk

stylistes les plus excentriques comme Kansai Yamamoto (le costume d'inspiration samouraï d'Aladdin Sane) ou Alexander McQueen (le manteau aux couleurs de l'Union Jack britannique de la couverture de l'album *Earthling*), David Bowie contrôle chaque étape de son travail kaléidoscopique. En témoignent les nombreux documents – vidéos, peintures, dessins, photos, manuscrits de chansons, décors de tournée, maquillage, costumes (dont l'habit extravagant du pierrot d'*Ashes to Ashes*) et pochettes de vinyles – extraits de sa collection personnelle et présentés au V&A. Ce parcours, qui décrypte les liens entre création musicale et arts visuels dans l'œuvre de l'artiste, est cependant libéré de toute nostalgie : David Bowie, 66 ans, vient de s'offrir pour son anniversaire un vingt-quatrième album, judicieusement intitulé *The Next Day*. ■





< **Feuillages avec Lilette,** 2008, aquarelle et pastel, 140 x 100 cm

^ **Rhinocéros,** 1960, huile sur toile, 88 x 114 cm

SAM SZAFRAN, UN VOYOU DANS L'ATELIER

Feuillages envahissants, escaliers, imprimeries… Depuis plus d'un demi-siècle, Sam Szafran revient sans relâche sur des séries de pastels et d'aquarelles énigmatiques. À l'occasion de sa rétrospective à la fondation Gianadda en Suisse, rencontre avec un attachant hérissé.

Adrien Guilleminot TEXTE

À VOIR

Sam Szafran, cinquante ans de peinture

JUSQU'AU 16 JUIN

De la fin des années 50, lorsqu'il abandonne l'abstraction, jusqu'à nos jours, un demi-siècle de carrière résumé en une centaine d'œuvres à l'huile, au fusain, à l'aquarelle et surtout au pastel, technique dans laquelle Sam Szafran est passé maître.

FONDATION PIERRE GIANADDA, MARTIGNY

Rue du Forum, 59.
10h-18h. 8,50 €/15 €.
Tél. : 00 41 27 772 39 78.
www.gianadda.ch

Si ce n'est pas une vocation, c'est un destin. En 1951, Sam Szafran a 17 ans, il est débarqué à Singapour. C'est la deuxième fois qu'il fugue depuis Melbourne, où sa mère est venue s'installer après la Seconde Guerre mondiale quatre ans plus tôt. La première fois, il n'était arrivé qu'à Jakarta, toujours en clandestin. « *J'ai manqué d'être jeté aux requins* », dit-il, avec une espièglerie qui tranche avec la dureté de ses souvenirs. C'est cette deuxième épopée qui convainc sa mère de rentrer à Paris, le seul endroit où le jeune Sam se sent chez lui. Malgré l'antisémitisme, malgré les déportations qui lui ont pris son père et dont lui-même n'a réchappé que de justesse, s'échappant du Vél' d'Hiv grâce à sa tignasse blonde, « *je me suis toujours senti parisien,* explique ce fils de Juifs polonais. *Pas français : parisien* ». Tendance voyou des faubourgs, du genre à faire l'école de la rue. Jusqu'à ce que son chef de bande, qui a repéré son coup de crayon, l'incite à faire autre chose de sa vie : ce sera l'art.

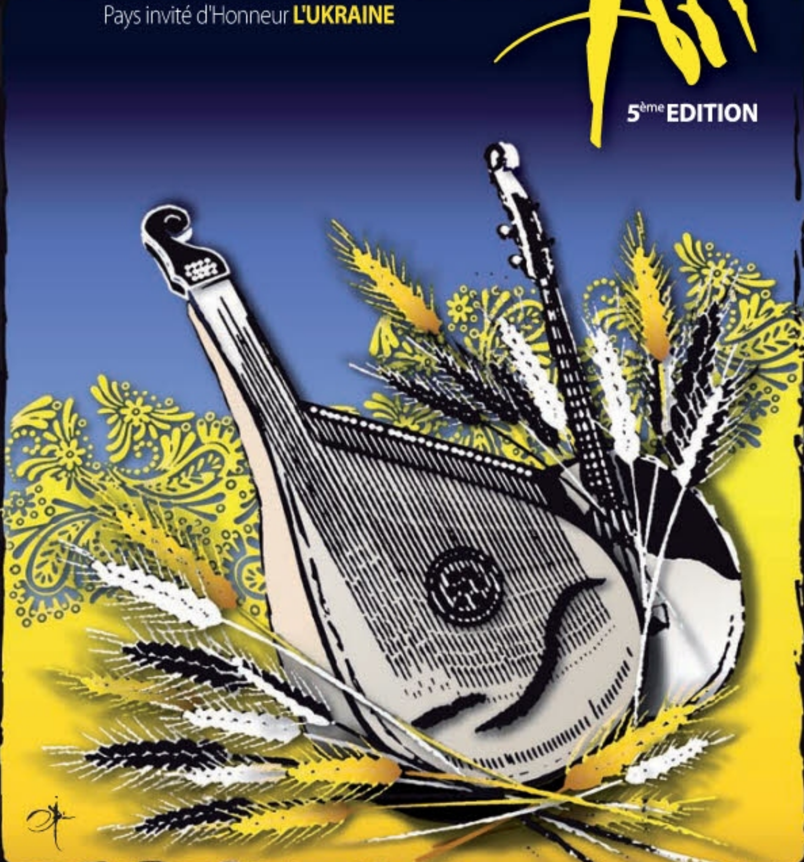
D'abord les cours du soir, puis « l'université des bistrots ». « *Montparnasse à l'époque, c'était Babel,* s'enthousiasme encore l'artiste. *On pouvait y rencontrer tout le monde.* » Et Szafran ne s'en est pas privé : Beckett ou Blondin, Calder et Miró, l'ami Cartier-Bresson à qui il donne des cours de dessin, Klein pour qui il prépare des couleurs… la liste des intellectuels et des artistes que le jeune peintre a fréquentés

Du Samedi 21 au Dimanche 29 Septembre 2013

HALLES DENIS BEALET 72400 **LA FERTE BERNARD**

CONCOURS DE PEINTURE TOUTES DISCIPLINES

Thème LIBRE et Thème **" CONTRASTE "**



PLUS DE **5.500€** DE **PRIX**

INSCRIPTIONS AVANT **LE 31 MAI 2013**

PROGRAMME COMPLET ET **RENSEIGNEMENTS** SUR

www. festivaldepeinture-lafertebernard.com

ou à l'Office de tourisme 02 43 71 21 21



Après LA COREE DU SUD ; LA RUSSIE ; LA REPUBLIQUE DOMINICAINE c'est **L'UKRAINE** qui sera cette année le pays invité d'honneur du **FESTIVAL**











En partenariat avec le **B**ureau **I**nternational des **E**xpositions

34 Avenue d'Iéna 75116 **PARIS** - 01 45 00 38 63 - **www.bie-paris.org**





^ **Feuillages avec Lilette et boîte de pastel,** 1985, pastel, 117 x 78 cm

> **Imprimerie Bellini,** 1972, pastel sur papier, 140 x 100 cm

à l'époque pourrait remplir un bottin. Un bottin dans lequel il faudra inclure deux chapitres particuliers, l'un consacré à son père spirituel, Alberto Giacometti, et l'autre à celui qui lui a mis le pied à l'étrier, le peintre abstrait Jean-Paul Riopelle. « *Je me sentais analphabète, je n'avais aucune culture, et ces gens-là ont fait mon éducation* », explique l'artiste dans son atelier de Malakoff. Une « *chance incroyable* », qui ne l'empêche pas de connaître de longues années de dèche et d'aiguiser son tempérament rétif, anar, qui ne l'aide pas vraiment à faire son trou…

Suivi par de nombreux collectionneurs, défendu longtemps par une galerie de premier plan (Claude Bernard) et par des critiques d'art influents, comme l'ancien directeur du musée Picasso, Jean Clair, ou son homologue du centre Pompidou, Werner Spies, Sam Szafran expose pourtant très peu. La rétrospective que lui consacre la fondation Gianadda, à Martigny, riche de plus d'une centaine d'œuvres, est donc une occasion rare de faire connaissance avec ce maître du pastel et de l'aquarelle, qu'il travaille sur de grands formats dans un atelier vaste… mais où il laisse la majorité de l'espace à sa collection de fusains (il en possède près de 1 800 bâtons, dont plus de 300 nuances pour le seul vert), et à une très envahissante plante qui fournit le motif de nombre de ses compositions. Car Sam Szafran, longtemps privé d'un lieu pour pouvoir créer tranquillement, est devenu un peintre d'intérieur : ateliers, escaliers, imprimeries sont des motifs qui reviennent sans cesse dans cette rétrospective. Sans redite. ■

À LIRE

Sam Szafran
Entretiens avec Alain Veinstein
éd. Flammarion, 384 p., 26 €

En bon homme de radio (il a notamment créé et animé sur France Culture l'émission *Surpris par la nuit*), Alain Veinstein sait laisser la parole à ses interlocuteurs. Et leur donner le temps de développer, à leur rythme, des propos longs et foisonnants. Entre 2008 et 2011, il a ainsi mené une série de neuf entretiens avec Sam Szafran, dans lesquels le peintre se livre comme jamais. Passionnant.

Rendez-vous artistique reconnu au cœur du Parc régional naturel du Perche, le Marché d'Art se tiendra pour sa dix-septième édition à La Perrière dans l'Orne, Basse-Normandie
Dimanche 19 et Lundi 20 mai 2013, à l'occasion du week-end de la pentecôte.

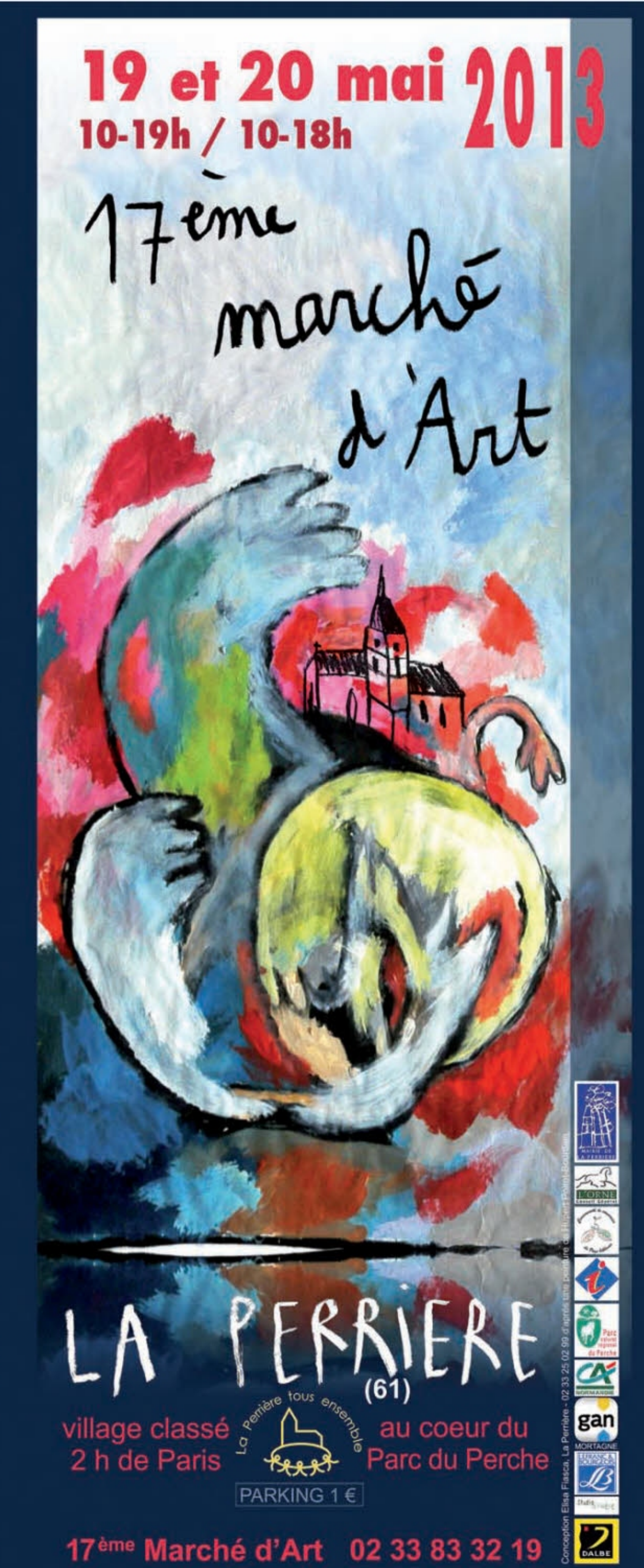
Cette manifestation artistique présente les œuvres de 75 artistes : peintres, dessinateurs, sculpteurs et photographes sélectionnés par un comité d'artistes professionnels et de personnalités du monde de la culture.

L'espace d'un week-end, La Perrière propose ainsi aux milliers de visiteurs des espaces d'exposition répartis dans ce village millénaire classé.

À la fin des festivités, un jury composé de professionnels reconnus décerne le prix du Marché d'Art à l'artiste qu'il aura retenu. Ce prix est doté d'un montant de 600 euros.

De même en votant tout au long de la manifestation pour l'artiste qui les a le plus touché, les visiteurs désignent l'artiste qui recevra le Lundi soir le « Prix du public ».

Plus d'infos :
www.marchedart.com



En 1987, le peintre américain réalisait une immense fresque pour l'hôpital Necker – Enfants malades. Mal en point, l'œuvre va être restaurée, notamment grâce à une vente chez Sotheby's

Adrien Guilleminot TEXTE



Chef-d'œuvre méconnu de Keith Haring, la fresque qu'il a peinte à l'hôpital Necker va être restaurée.

PRATIQUE

Sotheby's France
LE 17 AVRIL, À 19H
76, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris 8e.
Tél. : 01 53 05 53 05.
www.sothebys.com
Exposition les 13, 15 et 16 avril, de 10h à 18h.

LES ARTISTES SE MOBILISENT POUR KEITH HARING

Deux jours avant l'ouverture de l'hommage que Paris va rendre à Keith Haring (avec une grande rétrospective en deux lieux, le musée d'Art moderne et le 104), le timing est parfait. Car à quelques encablures du premier musée, qui va accueillir 250 de ses œuvres, Paris peut s'enorgueillir de la présence d'une des réalisations majeures du plus célèbre des street artists : une fresque de 27 mètres de haut et 15 de large sur le mur extérieur d'un escalier de secours de l'hôpital Necker. Très attaché à Paris et très impliqué dans la défense des enfants, l'artiste a réalisé dans le style enjoué et élastique qui le caractérise cette œuvre en forme de message d'espoir en 1987. Ce chef-d'œuvre du peintre, méconnu car caché dans l'enceinte même de l'hôpital, menace ruine… Attaquée et même trouée par endroits, la couche picturale doit être rénovée. Depuis 2011, sous la houlette du galeriste Jérôme de Noirmont, plusieurs opérations de mécénat privé ont été engagées pour réunir les fonds nécessaires à cette opération lourde, dont le montant est estimé à 750000 euros.

Le 17 avril aura lieu la dernière étape de ce long processus. Sotheby's organise en effet à cette date la vente d'œuvres données pour l'occasion par 26 artistes ou héritiers. Parmi eux, la fondation Keith Haring qui propose une sculpture (*ci-dessus*) estimée entre 60000 et 120000 euros, mais aussi des artistes qui ont connu et fréquenté Keith Haring notamment lorsqu'il a travaillé sur sa grande fresque : les Américains Georges Condo et Kenny Scharf ou le Français François Boisrond. D'autres œuvres d'artistes engagés dans la cause de l'enfance, comme Jeff Koons (dont une sérigraphie est mise en vente pour une estimation de 15000 à 35000 euros) participent ainsi à l'événement, qui réunit au total 32 œuvres. Le produit de la vente ira financer la restauration, dont les premiers diagnostics vont démarrer en avril, pour s'achever à l'automne 2014. ■

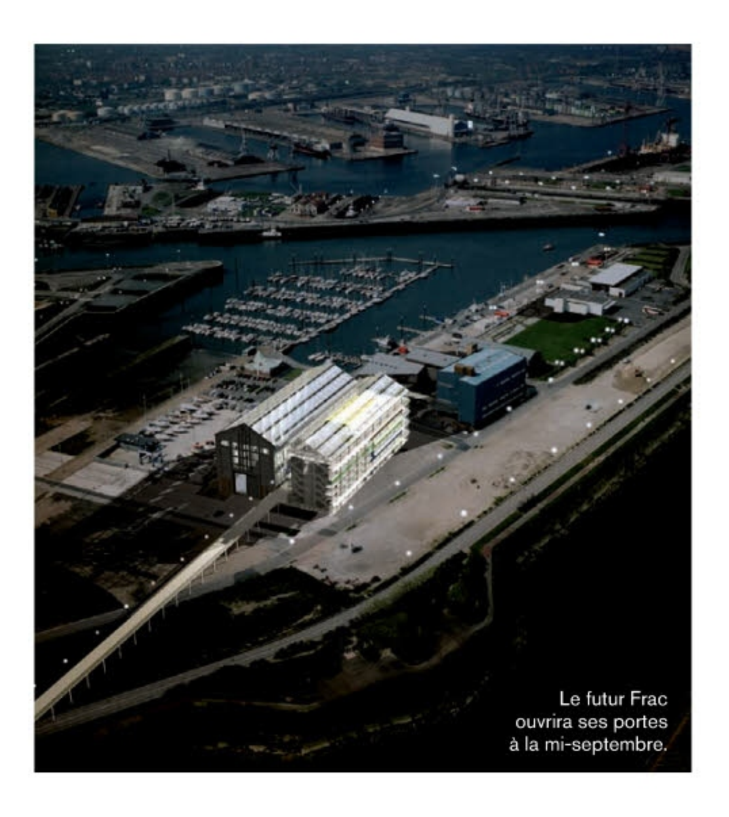
ÉVÉNEMENT

DUNKERQUE 2013 : UN CARNAVAL CULTUREL

Un container rose duquel jailliront expositions, inaugurations d'équipements culturels, parades, fanfares, concerts… D'avril à décembre, Dunkerque, troisième ville de la Région Nord-Pas-de-Calais, devient Capitale régionale de la culture. Après Valenciennes en 2007, puis Béthune en 2011, la cité de Jean Bart va vivre trois saisons de manifestations culturelles.

Mise à feu le 6 avril avec les artificiers du Groupe F qui, du feu d'artifice du passage à l'an 2000 sur la tour Eiffel à l'ouverture de Marseille Provence 2013, suscitent l'émerveillement avec leurs créations pyrotechniques. Leurs prouesses seront suivies d'actions tout aussi spectaculaires. Au LAAC, l'exposition « Poétique d'objets » célèbre à sa manière les cent ans du ready-made de Marcel Duchamp *(lire page 135)* tandis que Jean-Jacques Aillagon, ancien ministre de la Culture désormais président des Arts décoratifs, organise au Dépoland, une ancienne friche du quartier de la gare reconvertie en espace muséal, l'exposition « L'Art à l'épreuve du monde » à partir des chefs-d'œuvre de la collection Pinault.

Deuxième temps fort le 14 septembre quand sera inauguré le Frac Nord-Pas-de-Calais dans les anciens chantiers de France, face à la mer. Les 9000 m^2 de ce bâtiment (la halle AP2 conçue par le cabinet d'architectes Lacaton & Vassal) permettront de valoriser les 1500 œuvres d'art et de design de la collection du Fonds régional d'art contemporain. Si « *Le futur commence ici* », comme le prédit le Frac, Dunkerque sait relever le défi. ▬▬▬ **S. Sil.**


Le futur Frac ouvrira ses portes à la mi-septembre.

Sabrina Silamo INTERVIEW

LE PUNK CANCAN **DE JEAN PAUL GAULTIER**

À l'occasion d'une exposition consacrée à Jean Paul Gaultier, rencontre à Rotterdam avec le couturier qui, à force d'enjamber les frontières entre le Paris canaille et le trash du mouvement punk, a inventé une nouvelle manière de porter la mode.

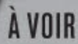
« C'est l'histoire d'un couturier qui finit par se suicider. Quand j'ai vu Falbalas, *un mélo de Jacques Becker avec Micheline Presle, j'ai décidé que je serais couturier. J'avais une dizaine d'années. »*

Jean Paul Gaultier, « *provincial de banlieue* », la soixantaine souriante, déroule le fil de sa carrière. D'abord, l'enfance à Arcueil, dorloté par sa grand-mère Marie, où pour éviter les humiliations causées par son absence de talent footballistique, il distribue ses dessins (actrices, danseuses de Folies-bergère…). Puis, l'apprentissage, en 1970, auprès de Jean Patou et de Pierre Cardin qui grave en lui l'adage que l'idée est plus importante que le matériau utilisé. Enfin, l'émancipation, six ans plus tard, en compagnie d'une nouvelle génération de créateurs jusqu'à la consécration en 2003 quand, incarnant « l'enfant terrible de la mode », il ouvre sa propre maison de haute couture. Cette aventure, le musée de Rotterdam la raconte en six chapitres, riches de 140 pièces complétées par de nombreux objets et documents d'archives inédits. Ils révèlent que la jupe pour homme, emblème d'une garde-robe pour deux créée en 1985, ou la marinière, née au détour d'une balade au marché aux puces en hommage à *Querelle de Brest* de Jean Genet (adapté au cinéma par Rainer Werner Fassbinder), ne sont pas les seuls symboles de la griffe Gaultier.

Des tableaux de Pierre et Gilles, des polaroïds d'Andy Warhol, des photos de Cindy Sherman, de Richard Avedon, de Robert Doisneau, de David LaChapelle… mais surtout des mannequins, créatures dont les yeux clignent et les lèvres s'entrouvrent pour mettre en lumière les points forts de la carrière de Gaultier.

Une Parisienne pas artificielle

Le parcours est balisé par une unique ambition : définir la silhouette d'une « *Parisienne plus contemporaine, pas artificielle, capable d'être sur les podiums comme elle est dans la vie. Il s'agit de montrer une attitude, et pas seulement une beauté suédoise, généralement blonde et diaphane.* » Ainsi, dans les shows de bric et de broc du couturier défilent des mannequins atypiques et sauvages : Farida la beurette issue des Minguettes, l'androgyne Edwige, la reine des punks, ou des blacks rencontrées dans la rue et non dans les agences de casting.



À VOIR

La planète mode de Jean Paul Gaultier
De la rue aux étoiles
JUSQU'AU 12 MAI

KUNSTHAL, ROTTERDAM
Museum park, Westzeedijk 341. 10h-17h (sf lun.). 11h-17h le dim. 6 €/12,50 €. Tél. : 00 31 010 440 03 01. www.kunsthal.nl



À LIRE

Jean Paul Gaultier. De la rue aux étoiles,
de Thierry-Maxime Loriot, éd. La Martinière, 424 p., 60 €

35 années de carrière fondues dans les 4 kilos d'un ouvrage luxueux contenant plus de 500 photographies et 50 entretiens avec des personnalités de la mode, du cinéma, de la musique… Tout Gaultier emballé dans un catalogue en marinière.

L'anticonformisme de ce chevalier de la Légion d'honneur le jette dans les bras de Régine Chopinot, chorégraphe pour laquelle il crée les costumes de seize ballets entre 1983 et 1993, ainsi que dans ceux de la chanteuse Madonna, la scandaleuse attirée par le soutien-gorge obus et le corset (que Gaultier a découvert dans les placards de sa grand-mère), deux accessoires iconiques du *Blond Ambition World Tour*. Adepte du détournement, Jean Paul Gaultier sait transformer des tissus camouflages en robes du soir, des tampons à récurer en colliers, des boîtes de conserve en bracelets…
Un hommage avant-gardiste au trublion de la mode française, qui ressemble à ses défilés, lesquels ressemblent à des happenings qui effacent avec humour les frontières entre les cultures et les sexes. ■



DE FIL EN AIGUILLE…

Paris Haute Couture
Jusqu'au 6 juillet
Chanel, Dior ou Saint Laurent, cent modèles témoignent du luxe à la française et de l'élégance parisienne *(lire* Arts Magazine *n°74).*
HÔTEL DE VILLE, PARIS. WWW.PARIS.FR

Mannequin. Le corps de la mode
Jusqu'au 19 mai
Des tirages de Valérie Belin ouvrent cette exposition consacrée au mannequin, « objet inanimé » symbolisant un idéal féminin, de 1875 à 2009. Suivent plus de 120 photographies (de Man Ray, Blumenfeld ou Newton), des vidéos, des magazines de mode… Pour mesurer l'évolution d'un métier souvent stéréotypé.
LES DOCKS, CITÉ DE LA MODE ET DU DESIGN, PARIS. WWW.PARIS-DOCKS-EN-SEINE.FR

Fashioning Fashion. Deux siècles de mode européenne (1700-1915)
Jusqu'au 14 avril



Qu'est-ce qu'une manche gigot ? Quel dandy britannique est à l'origine du costume moderne ? Réponses à travers les siècles, de la robe aux motifs chinois à la mode au XVIII[e] siècle aux turbans dessinés en 1906 par Paul Poiret, inspiré des Ballets russes de Serge Diaghilev. Près de cent silhouettes masculines et féminines illustrent ce parcours bien façonné.
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, PARIS WWW.LESARTSDECORATIFS.FR

ARRRGH ! Monstres de mode
Jusqu'au 7 avril



Les monstres, animés ou dessinés, inspirent de nombreux stylistes comme Alexander McQueen ou Walter Van Beirendonck. Quelques-unes de leurs créatures se sont échappées des podiums pour envahir la gaîté lyrique.
LA GAÎTÉ LYRIQUE, PARIS. WWW.GAITE-LYRIQUE.NET

CHRONIQUE

GREGORY BUCHERT
ÉTONNISTE DES ODYSSÉES

Visite d'atelier

Sébastien Érôme PHOTO

François Quintin

Chaque mois, cette chronique donne l'occasion de partager, avec un professionnel, le moment fragile et intense d'une visite d'atelier, et de mieux percevoir le travail de jeunes artistes.

Le programme du postdiplôme de Lyon est depuis peu conduit par François Piron. C'est un gage de qualité qui rappelle une fois de plus notre attention à la richesse culturelle de ce qui se passe en dehors de Paris. Les résidants sont logés dans l'imposant bâtiment du Réfectoire des nones des «Subsistances. Gregory Buchert partage son espace de travail avec quatre autres résidants dans des cellules plus hautes que larges.

Utilisant principalement le médium vidéo, Gregory Buchert travaille le registre de la performance, mettant en relation l'esthétique du burlesque avec les grands récits allégoriques par lesquels il exprime, entre autres, ses interrogations sur le devenir artiste… De nombreux archétypes traversent son travail : le peintre, le chevalier, le pèlerin… La vidéo n'est pas un simple mode d'enregistrement pour l'artiste ; pour lui, le montage prolonge la performance. Gregory Buchert invente les enjeux d'une réussite improbable, ou plutôt ceux d'un dénouement autre. Dans l'une de ses premières performances, il occupait passivement durant 24 heures un rond-point à la sortie d'Haguenau, sa ville natale, comme un naufragé en terre connue. Lieux de prédilection d'ornements périurbains prétendument artistiques, les carrefours giratoires ont rarement été investis par des performances. Documenté en plan fixe et compilé dans un coffret façon *Lost*, saison 15, ce portrait de l'artiste en modeste épiphane au gilet fluo, entre les animations végétales et les panneaux « ville fleurie », emprunte au théâtre classique la concordance d'unité : lieu, temps, d'action. Le personnage qu'il incarne est plus proche d'un M. Hulot que d'un Charlot. Même s'il se fait vagabond, il partage avec le premier une sorte d'indétermination floue et molle, dans un monde où rien n'arrive jamais vraiment, et dont il se fait l'étranger. Par sa pratique, il construit les conditions de son étonnement.

Une œuvre de 2009, *Gourdoulou*, réalisée avec Jonathan Schall, montre deux énergumènes en costume argenté entre armure et équipement sportif. L'un porte l'autre sur ses épaules à travers les paysages vosgiens, péniblement, mais sans se plaindre. Le cavalier semble en état de transe contemplative et ne montre aucune réaction, même lorsqu'ils tombent. On est immédiatement plongé dans une dimension allégorique indistincte qui convoque pêle-mêle les chansons de geste, les Monty Python ou la vidéo de Fischli and Weiss, *Le Droit Chemin*.

Plus étonnante encore est la traversée que décrit le film *858 pages plus au sud*, dans lequel une part sensible de la biographie de l'artiste est remise en jeu sur une table du hasard. Le père de Grégory Buchert a disparu sans donner de raison. Le dernier souvenir d'enfance qu'il a avec lui donne la trame du récit : un départ en vacances en voiture familiale, de Haguenau en Alsace à Piolenc dans le Vaucluse, trajet durant lequel, assis sur le siège passager, son père aurait réussi à la lire la totalité d'*Ulysse* de James Joyce. Buchert décide de vérifier l'hypothèse d'un tel record de lecture, avec l'espoir peut-être d'y trouver les causes de son départ, et organise le même voyage en camping-car, avec l'aide de sa sœur et de deux amis, preneurs d'image et de son. Si la lecture de Joyce peut être éprouvante pour beaucoup, ici elle confine à l'épuisement. Arrivée à Piolenc, l'équipe doit se rendre à l'évidence qu'elle n'a pas corné plus du quart du livre. Ils décident alors de continuer la route droit devant jusqu'à la fin du pavé homérique. Ces *Princes de Serendip* avancent ainsi jusqu'au détroit de Gibraltar, où le hasard veut que le père ait été aperçu, et qu'Ulysse fut emprisonné par Calypso. Avec ce film, on assiste à une lente défaite du vrai contre le réel, qui déroule sous les roues du camping-car son cortège de rencontres, d'embûches, de coïncidences, de fictions.

Depuis quelque temps, Gregory Buchert constitue un *Musée domestiqué*, une archive d'images et d'entretiens sur des objets qui, après une première vie d'œuvre d'art, ont trouvé dans l'atelier des artistes un usage courant (rangements ménagers, planchers…). Ici encore, Gregory Buchert échafaude sur la ruine des espérances pour nourrir une curiosité insatiable, ouverte, et qui ne présuppose rien de ce qui n'a de cesse d'advenir. ■



Gregory Buchert
est né en 1983 à Haguenau. Il vit à Lyon

Son actualité

- Participation au post-diplôme dans le cadre de la Biennale de Lyon off, septembre
- « Fußnoten zum Aufbruch », au centre d'exposition à Dresde, du 9 mai au 13 juillet
- Projection de la vidéo-performance *858 pages plus au sud,* au Frac Bretagne dans le cadre de l'exposition « Ulysse(s). L'autre mer », le 18 mai

ACTUALITÉ

Aurélie Romanacce TEXTES

GALERIES

ART ANCIEN

LES TROIS MOUSQUETAIRES DE SAINT HONORÉ


1


2


3

Les galeristes Patrice Bellanger, Éric Coatalem et Philippe Perrin tous trois situés rue du Faubourg-Saint-Honoré mettent leur talent en commun le temps d'une exposition exceptionnelle d'œuvres rares des XVIIe et XVIIIe siècles.

En ces temps incertains, mieux vaut unir ses forces que se faire concurrence. C'est ce qu'ont dû se dire les trois galeristes réputés du très chic quartier Saint-Honoré, Patrice Bellanger, Éric Coatalem et Philippe Perrin.

Ces trois spécialistes des XVIIe et XVIIIe siècles ont décidé d'exposer simultanément des œuvres de cette période. Chacun dans sa spécialité : la sculpture pour la galerie Bellanger, la peinture française du XVIIe siècle pour Coatalem et l'art italien du XVIIIe siècle pour la galerie Perrin. En s'autorisant même quelques échanges pour faciliter le dialogue. La galerie d'Éric Coatalem va ainsi accueillir, au sein de 60 tableaux de peintres français du XVIIe siècle les sculptures de la galerie Patrice Bellanger. Une façon pour ce dernier de rendre hommage à « *l'héritage spirituel de la galerie Cailleux qu'[il a] reprise en 2000 et qui, en son temps, accueillait glorieusement peintures et sculptures* ». À cette occasion, la galerie présente un choix de sculptures en terre cuite des XVIIe et XVIIIe siècles qui reflètent la diversité de la France, de l'Italie et de la Flandre, à travers les œuvres de Claude-François Attiret (1728-1804), de Camillo Rusconi (1658-1728) et de Rombouts Pauwels, dit Pauli (1625-1690). Des sculptures raffinées qui dialoguent avec les tableaux religieux de Laurent de la Hyre ou avec les natures mortes de Jean-Baptiste Monnoyer ou de Jacques Linard représentés par la galerie Coatalem. Une confrontation féconde qui fait écho aux tableaux réunis par Philippe Perrin autour de l'Italie comme sujet d'inspiration des peintres du XVIIIe siècle. Idéalisée chez Giuseppe Zocchi (1711-1767) et Hubert Robert (1733-1808), l'Italie se pare d'une végétation luxuriante chez le peintre suédois Gustav Wilhelm Palm (1810 -1890) en résidence à Venise. Une exposition à l'ambition « muséale » dans le souhait de faire revenir les collectionneurs parisiens et internationaux dans les galeries de la capitale. ■

Du 3 avril au 11 mai.

1 Galerie Patrice Bellanger.
136, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris 8e.
10h-19h (sf lun. et sam. mat.).
Tél. : 01 42 56 14 50. www.patricebellanger.com

2 Galerie Éric Coatalem.
93, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris 8e.
10h-13h et 14h-18h30 (sf sam. et dim.).
Tél. : 01 42 66 17 17. www.coatalem.com

3 Galerie Perrin.
98, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris 8e.
10h-19h (sf le dim.).
Tél. : 01 42 65 01 38. www.galerieperrin.com

ART ANCIEN

L'HÉRITAGE DU CARAVAGE

Après Montpellier et Toulouse l'été dernier, les émules du Caravage s'invitent à Paris à la galerie G. Sarti à travers une exposition digne des plus grands musées.



Le galeriste Giovanni Sarti peut être satisfait. Après dix ans de recherche, il peut aujourd'hui s'enorgueillir de présenter le plus bel ensemble d'œuvres caravagesques en galerie. Constituée de 22 tableaux, l'exposition rassemble les œuvres d'artistes italiens qui furent à des degrés divers influencés par le maître. Certains sont réputés comme Bartolomeo Manfredi qui fit partie du « premier cercle » du Caravage, d'autres moins comme Agostino Melissi, pourtant auteur d'une Pietà remarquable.
L'exposition donne à voir l'influence paradoxale qu'aura exercée le maître italien sur ses successeurs. De son vivant, le Caravage n'a jamais eu ni école, ni atelier, ni élève. Pourtant, son art a profondément marqué une foule de peintres qui ne l'ont jamais connu qu'à travers ses tableaux… et ce, jusqu'à plusieurs dizaines d'années après son décès en 1610. Une influence indirecte et diffuse, donc, qui explique la diversité des hommages que les artistes ultérieurs rendent au Caravage : puissant et maîtrisé chez Bartolomeo Manfredi et Giuseppe Ribera, il se fait plus discret chez Daniele Crespi ou chez le Maître de Baranello. Fort de ces disparités sur l'importance du Caravage, un catalogue rédigé par des spécialistes fait le point sur ces 22 œuvres. Et des visites commentées gratuites sont organisées sur rendez-vous. ■

Galerie G. Sarti. Du 11 avril au 12 juillet. 137, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris 8e. 9h30-13h et 14h-18h30 (sf sam. et dim.). Tél. : 01 42 89 33 66. www.sarti-gallery.com

ART CONTEMPORAIN

LA TÊTE DANS LES **ÉTOILES**

Le couple d'artistes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige investissent les écrans de cinéma et la galerie In Situ pour rendre hommage à un épisode oublié de l'histoire de leur pays : la construction dans les années 60 d'une fusée pour aller dans l'espace. À travers ce rêve qui faillit se réaliser, le duo convoque l'art contemporain et le septième art pour faire revivre un événement historique que même le peuple libanais a oublié. L'exposition qui rassemble une reconstitution documentée de la fusée, des tirages numérisés de photographies d'archives, une installation sonore et une sculpture prolonge de manière tangible le film documentaire que le couple a réalisé sur cette incroyable utopie. Présenté en avant-première le 23 mars à 21h au centre Georges Pompidou dans le cadre du festival le « Cinéma du réel », le film *The Lebanese Rocket Society, l'étrange histoire de la conquête spatiale libanaise* sortira en salle le 27 mars.

The Lebanese Rocket Society. Jusqu'au 18 avril. **Galerie In Situ/ Fabienne Leclerc.** 6, rue du Pont-de-Lodi, Paris 6e. 11h-19h (sf dim. et lun.). Tél. :01 53 79 06 12. www.insituparis.fr




ART CONTEMPORAIN

UN « FAINÉANT » TRÈS PROLIXE

La galerie Loevenbruck retrace pour la première fois une période clef dans le parcours de Jean Dupuy, artiste français pionnier de la performance. Entre 1973 et 1983, cet inventeur du « Lazy Art » fit travailler à sa place Boltanski, Serra, Messager…

Artiste inclassable né en 1925, Jean Dupuy s'est installé à New York en 1967, après avoir décidé de jeter dans la Seine ses premières œuvres picturales ! Son grand projet ? Se soustraire aux contraintes du marché de l'art pour se tourner vers des œuvres qui ne sont pas à vendre. Adepte du Lazy Art, un art paresseux qui consisterait « *à faire travailler les autres, en grande partie, à sa place* », confie avec malice l'artiste dans un entretien à *Artpress* en 2010, Jean Dupuy devient l'un des pionniers de l'art collectif et de la performance. L'exposition à la galerie Loevenbruck retrace, à partir de documents d'archives inédits, photos, vidéos, affiches et flyers, les « années collectives » des performances de Jean Dupuy. L'histoire démarre en mai 1973 quand l'artiste organise la première exposition collective dans son salon, en invitant trente artistes à intervenir de manière quasi imperceptible dans son lieu de vie. Un événement qui marque le début d'un « art collectif » qui durera dix ans, jusqu'à son retour en France en 1983. Expositions, vidéos, concerts, Jean Dupuy ne conçoit l'art qu'entouré de ses amis artistes. Et quelle équipe ! En grand instigateur, Jean Dupuy rassemble autour de lui plus de trois cents plasticiens, poètes, musiciens entre Paris et New York, dont Christian Boltanski, Robert Filliou, Laurie Anderson, Richard Serra ou Annette Messager… ■

Galerie Loevenbruck. Du 22 mars au 11 mai. 6, rue Jacques-Callot, Paris 6ᵉ. 11h-19h (sf dim. et lun.). Tél. : 01 53 10 85 68. www.loevenbruck.com

NOUVEAU LIEU



UN BORDELAIS À PARIS

« Monter à la capitale », un critère de réussite ? Paris reste en tout cas une vitrine incontournable pour les galeries d'art. La preuve aujourd'hui encore avec l'ouverture d'un nouvel espace de la galerie bordelaise d'art contemporain Cortex Athletico dans un ancien atelier de 110 m² à Paris. Son directeur Thomas Legrand reconnaît être venu « *chercher au sein de cette dynamique plateforme que représente Paris, de la vitesse, du frottement et de la circulation* ». La galerie qui défend depuis dix ans de jeunes artistes émergents est reconnue pour son engagement rigoureux et exigeant, ce qui lui a ouvert les plus grandes portes des foires d'art contemporain comme la Fiac ou Art Basel. Pour sa première exposition parisienne, la galerie expose les sculptures délicates traversées par les notions de vide et d'absence du jeune artiste japonais de 32 ans, Masahide Otani. Ce sera ensuite au tour de Benoît Maire à partir du 6 avril.

Galerie Cortex Athletico. 12, rue du Grenier-Saint-Lazare, Paris 3ᵉ. 12h-19h (sf dim., lun. et mar.). Tél. : 01 75 50 42 65. www.cortexathletico.com

Fanny Dalbera TEXTE

DESIGN

SALON

LE PAD PARIS MET EN SCÈNE LES ARTS DÉCORATIFS

C'est la dix-septième édition pour cette manifestation internationale créée en France par Patrick Perrin. Orientée art et design depuis toujours, elle se veut plus que jamais une illustration brillante des Arts décoratifs.

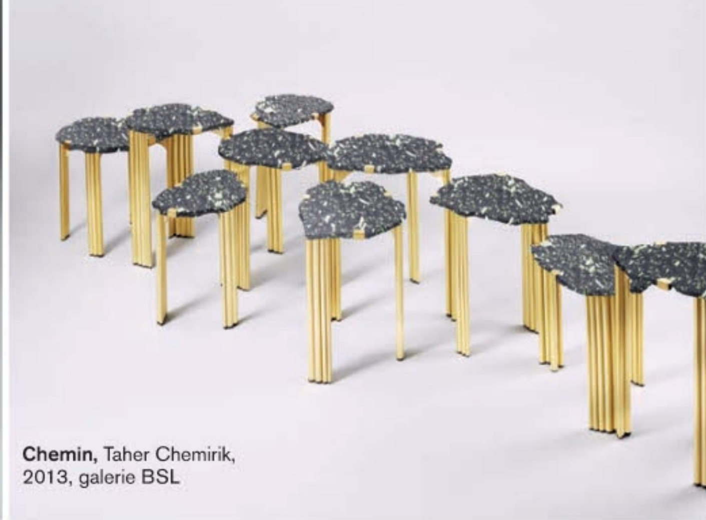
Il y a une alchimie unique au PAD. Un jeu de croisements, d'échanges, entre ces peintures, sculptures, bijoux, céramiques mais aussi évidemment mobilier des XXe et XXIe siècles qu'il met à l'honneur dans ses allées feutrées. Ni vraiment un salon consacré au seul design, pas plus une foire dédiée uniquement à l'art, plutôt un lieu singulier qui entretient le dialogue entre les genres et les époques autour de la création contemporaine. Une tapisserie d'Aubusson des années 50 (galerie Boccara) côtoie une paire de clips d'oreille des années 70 (galerie Bernard Bouisset) aussi bien qu'une armure de Samouraï japonais de l'époque Edo (galerie Charbonnier). Un éclectisme revendiqué qui se laisse contempler dans un parcours invitant le promeneur à redécouvrir les styles, à les marier, à moins qu'il ne s'agisse de les confronter.

Au risque de brouiller les pistes ? Au contraire, puisque cette année le PAD entend réaffirmer son ADN en incarnant les valeurs qui lui sont les plus chères, celles des Arts décoratifs. Un positionnement évident et pourtant singulier pour une manifestation qui illustre la création d'objets de 1860 à nos jours. « *Nous présentons des galeries,* souligne sa directrice commerciale, Audrey Mascina, *qui retracent le parcours de collectionneurs de ceux qui les animent, au-delà de leur métier de marchands. C'est le cheminement d'une vie qu'ils donnent à voir sur leurs stands dans la mise en valeur du beau et de l'utile.* » On sera bien loin de l'hyperdesign, précise t-elle, sculptural mais souvent désincarné. C'est un vrai retour au sens profond de l'objet qui est voulu, dans sa vocation à ne pas être exclusivement beau mais aussi au service de celui qui s'en empare. L'accent est donc mis sur le travail des matériaux comme le fait par exemple la galerie Fumi, dont le choix des designers est guidé par le travail qu'ils réalisent sur la matière jusqu'à son extrême limite. On pourra ainsi admirer un miroir facetté signé par l'artiste anglais Sam Orlando Miller.

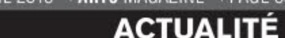
Et pour mettre en scène sa vision d'exception, l'édition de printemps multiplie les arguments de séduction. Dans une structure rénovée, elle accueille sa première œuvre exclusive commissionnée par elle et signée du studio Drift. Une installation/constellation lumineuse et interactive aux dimensions spectaculaires s'animera au gré du flux des visiteurs. Ce projet intitulé *Flylight,* pensé par les designers Ralph Nauta et Lonneke Gordjin, primés par le PAD Londres en 2010, se veut la reproduction poétique des mouvements d'une nuée d'oiseaux. Une création à découvrir dès l'entrée avant de visiter le salon HSBC, sponsor de l'opération, décoré par Vincent Darré ou les espaces mis en scène par les magazines *Elle Décoration* et *AD*. Le premier doit rendre hommage aux décorateurs d'avant-guerre grâce au talent de Caroline Sarkozy et Laurent Bourgois quand le

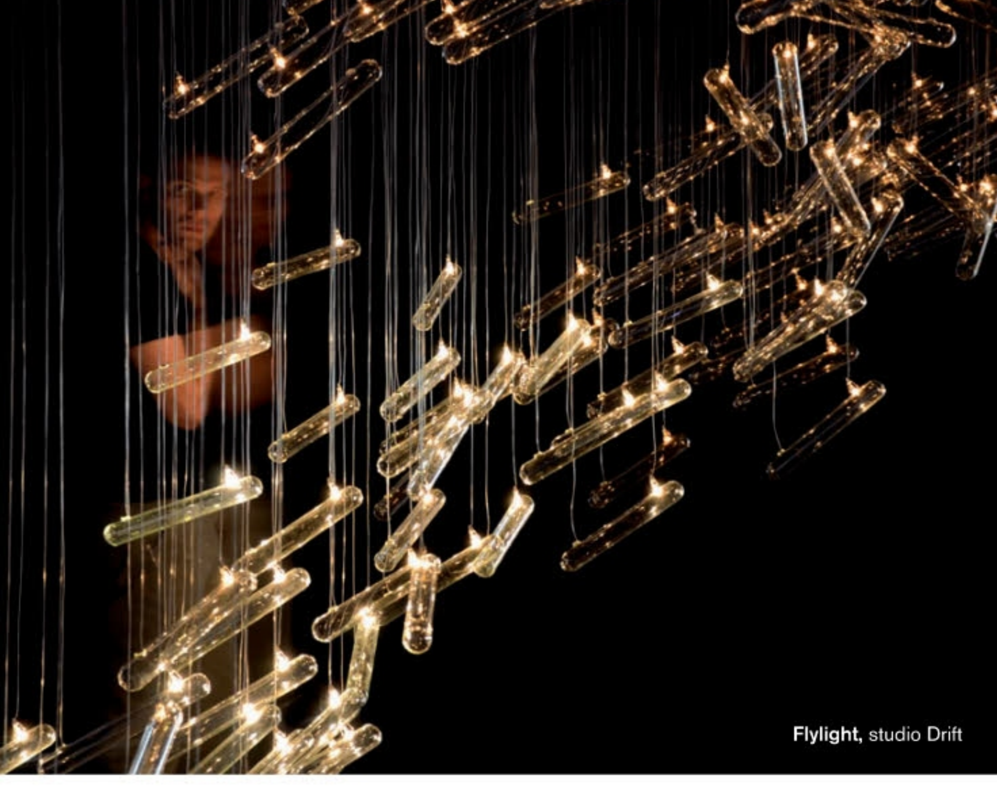


Nest of tables, Marcel Breuer, 1936, galerie Modernity



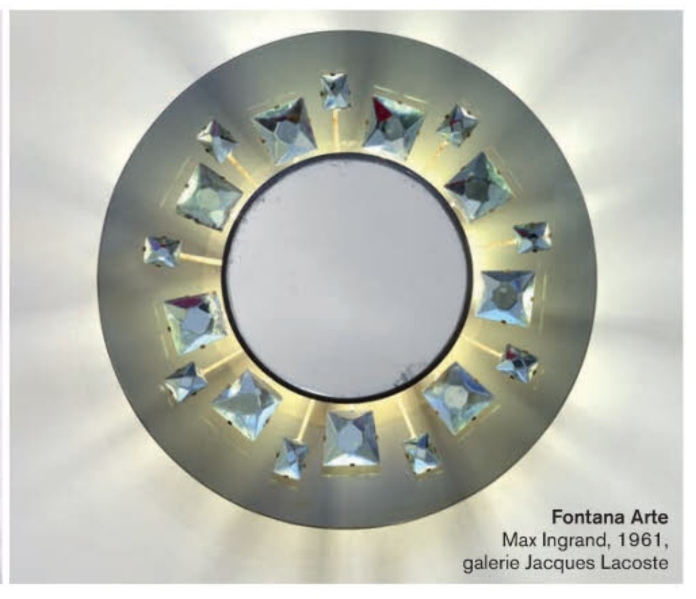
Chemin, Taher Chemirik, 2013, galerie BSL




Flylight, studio Drift

second offrira un salon de lecture imaginé par l'architecte Charles Zana. Une mise en bouche appétissante avant de découvrir le cœur de ce PAD 2013 avec sa centaine de galeries exposantes, des parisiennes Jacques Lacoste ou BSL, en passant par les galeries Nilufar venue d'Italie ou Modernity en provenance de Suède.

S'il y a peu d'exposants (une soixantaine), ils sont tous brillants, triés sur le volet. Un ensemble cohérent où l'ancien et le moderne, le local et l'international, se mélangent pour représenter les Arts décoratifs d'aujourd'hui. À ce titre, le PAD accueille quelques nouveaux entrants fameux comme la galerie Claude Bernard qui présentera les œuvres de Goudji, orfèvre, né en Géorgie soviétique en 1941, aujourd'hui français. Cet artiste sculpteur de formation façonne ses créations à partir d'une simple feuille de métal. Ou bien la galerie James qui exposera une sélection de pièces de Joaquim Tenreiro (1906-1995), fondateur du mouvement moderniste brésilien. Et il décernera son prix 2013 mécéné par Moët Hennessy pour la cinquième fois. Présidé par l'architecte Jean-Michel Wilmotte cette année, il permet une donation au musée des Arts décoratifs d'une œuvre majeure, comme un bureau signé Jacques Adnet ou une coupe dessinée par Michele de Lucchi. ■


Fontana Arte
Max Ingrand, 1961,
galerie Jacques Lacoste

À VOIR

Pavillon des arts et du design
Du 27 mars au 1er avril

JARDIN DES TUILERIES, PARIS
234, rue de Rivoli, 1er.
11h-20h. 11h-22h le ven.
10 €/20 €.
Tél. : 01 53 30 85 20.
www.pad-fairs.com

EXPOSITION

VENT NOUVEAU



Le palais de Tokyo accueille en ses murs huit très jeunes artistes issus de l'École nationale supérieure des Arts décoratifs, secteur Art-Espace le temps d'une exposition intitulée « Meltem ». Symbolique forte pour ce titre qui fait référence au nom du vent qui détourna Ulysse du retour vers son île natale. Un changement de cap source d'aventures, de bouleversements et d'expériences nouvelles, forcément enrichissantes. C'est donc ce même vent qui souffle sur le musée de l'avenue du Président-Wilson à Paris, et porte des talents naissants qui se proposent de métamorphoser l'objet. *« Dans un monde dominé par l'image et la virtualité,* annonce t-on dans le dossier de presse, *ces démarches proposent un autre rapport, dynamique et tangible, à la matérialité, porté par un vent nouveau. »* Tentant !

Meltem. *Jusqu'au 15 avril. Palais de Tokyo, 16e. 13, avenue du Président-Wilson. 12h-00h (sf mar.). Gratuit. Tél. : 01 81 97 35 88. www.palaisdetokyo.com*

Martine Guilcher TEXTE

ARCHITECTURE

CÉLÉBRATION

2013, L'ANNÉE VAN DE VELDE

Peintre, designer, architecte, précurseur du Bauhaus, ce grand mouvement moderne allemand… Henry Van de Velde est au cœur d'une série d'événements pour fêter les 150 ans de sa naissance. L'occasion de revenir sur la carrière d'un pionnier.

Peintre, designer, architecte, professeur… Henry Van de Velde (1863-1957) a marqué les esprits de la fin du XIXe siècle par ses créations qui annonçaient le design industriel. Outre l'Allemagne, où il a passé seize ans de sa vie et a laissé l'empreinte la plus forte, il a aussi exercé ses talents dans son pays natal, la Belgique, en Suisse, aux Pays-Bas ou en Lettonie. Les œuvres de cet adepte de « la ligne pure » avant l'heure vont du couvert en argent Jugendstil (l'Art nouveau de l'Europe de l'Est) au vapeur aérodynamique, sans oublier des villas, des musées, un théâtre…

Né à Anvers, Van de Velde se fait d'abord connaître par la peinture avant de se consacrer dès 1892 aux Arts appliqués qu'il va révolutionner. La construction, en 1895, de sa maison privée, « Bloemenwerf », à Bruxelles, témoigne de la sobriété de son style, plus proche de l'Anglais Mackintosh que de l'Art nouveau belge ou français. Et lance sa carrière internationale.

En 1902, Henry Van de Velde déménage à Weimar où il est embauché comme conseiller artistique à la cour locale. On peut aujourd'hui suivre la Route Van de Velde en Thuringe, pour découvrir ses œuvres architecturales à Weimar et dans la région. Entre 1902 et 1907, il signe la décoration intérieure d'un musée d'art, à Hagen, et une villa d'avant-garde, à Chemnitz. Il imprime sa ligne typique en forme d'arc aux archives Friedrich Nietzsche, à Weimar. Et il fonde une école des arts et métiers dont les bâtiments, inscrits au Patrimoine mondial de l'Unesco, abritent l'université du Bauhaus de Weimar… En 1917, il s'exile d'abord en Suisse, puis aux Pays-Bas. Il rentre à Bruxelles en 1926 pour diriger l'école des Beaux-Arts La Cambre. Au cours des années 30, il signe pléthore d'édifices Art déco en Europe. Devenu professeur émérite en 1937, il participe à deux Expositions universelles à Paris et New York, avant de retourner en Suisse pour rédiger ses mémoires. Il tire sa révérence en 1957. ■

LE TEMPS FORT

L'exposition à ne pas rater est « Passion, fonction et beauté », au Neues Museum de Weimar, car elle résume les multiples facettes de l'artiste. Séance de rattrapage possible du 13 septembre 2013 au 12 janvier 2014 à Bruxelles, au musée du Cinquantenaire.

NEUES MUSEUM
Du 24 mars au 23 juin. Weimarplatz 5. 10h-18h (sf lun.). 1,50 €/3,50 €. Tél. : 00 49 3643 545 400. www.klassik-stiftung.de





RECORD

DUBAI : LA FOLIE DES GRANDEURS

Après le plus grand centre commercial du monde (Dubai Mall), la tour la plus haute du monde (Burj Khalifa), Dubai a inauguré en février l'hôtel le plus haut du monde. Perché à 355 mètres de hauteur, soit 26 mètres de moins que l'Empire State Building de New York, le JW Marriott Marquis Dubai offre une vue panoramique sur un désert archispectaculaire. « *Construisez et ils viendront* », prédisait le scheik Rashid ben Saeed Al Maktoum, dans les années 70. À l'époque, Dubai ne comptait qu'un seul hôtel…



BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDE ET DU PATRIMOINE
Bibliothèque de Toulouse
EXPOSITION
Big bang, au commencement était le son
5 avril > 22 juin
Exposition de manuscrits et d'imprimés, d'instruments de musique, machines sonores
1, rue de Périgord – 31 000 Toulouse
Entrée libre
MÉDIATHÈQUE JOSÉ CABANIS
INSTALLATION SONORE
Electrik Botanik Ensemble
5 avril > 23 juin
1, allée Jacques Chaban-Delmas – 31 500 Toulouse
Entrée libre
Dans le cadre de la manifestation :
De si de la : instruments en résonance
www.cultures.toulouse.fr | www.bibliotheque.toulouse.fr
MAIRIE DE TOULOUSE
WWW.TOULOUSE.FR
Graphisme : Bibliothèque de Toulouse
Installation sonore © Basile Robert




RÉHABILITATION

NANTES RECYCLE SON PALAIS DE JUSTICE

C'est une première en Europe, et ça se passe à Nantes où le conseil général a décidé d'ouvrir un hôtel quatre étoiles dans son ancien palais de justice. Ouvert au public en novembre 2012, le bâtiment a subi une métamorphose signée Jacques Cholet pour l'extérieur et Jean-Philippe Nuel pour l'intérieur. Il aura fallu deux ans de travaux pour convertir l'ancien Palais construit en 1851 sans le dénaturer. Afin de réinvestir ce lieu, il fallait « *conserver le patrimoine architectural tout en abandonnant le patrimoine social* ». Mission accomplie : la salle des pas perdus a gardé son carrelage noir et blanc et ses colonnes pour être transformée en lumineux lobby. L'ancienne cour d'assises a sauvegardé ses sublimes boiseries. Son plafond surplombé d'une verrière qui s'envole à 4 mètres du sol a juste été nettoyé pour accueillir le restaurant baptisé « Les Assises ». Quant à la salle des détenus, elle a été reconvertie en chambres ultracontemporaines. Pour agrémenter le tout, 350 m² sont entièrement dédiés à l'art contemporain. Une façon pour la ville de plaider en faveur de la culture.



CONSTRUCTION

BORDEAUX : UNE ARCHITECTURE SANS FAUSSES NOTES

Inauguré en janvier, ce Pleyel bordelais est un défi à plus d'un titre. À commencer par sa localisation. À l'heure où la tendance autorise surtout des gestes architecturaux à la périphérie des villes, cet auditorium, signé Michel Pétuaud-Létang, est situé en plein centre-ville. À Bordeaux, ce choix a imposé ses contraintes : il a fallu intégrer une salle de 1 440 places et une autre de 300 places dans un espace enclavé de 3 000 m² entre deux bâtiments déjà existants. L'architecte a dû creuser un niveau pour intégrer la fosse, l'une des plus grandes d'Europe (120 musiciens). Résultat : on trouve, derrière une façade enchâssée entre deux immeubles bourgeois, une salle aussi high-tech qu'élégante. Côté salle, les spectateurs sont placés autour de la scène. Quant aux loges décloisonnées, elles s'avancent comme des balcons suspendus et profitent, grâce à un principe de suspension, d'une excellente acoustique pour les premiers et seconds rangs. L'acousticien Eckhard Kahle, fondateur de Kahle Acoustics, qui a également travaillé avec Renzo Piano, Jean Nouvel, Terry Pawson ou Paul Andreu, a apporté sa vision d'une salle contemporaine et son expertise mondialement reconnue. Et ce n'est pas tout : La façade offre trois portes d'entrée conçues comme de grands panneaux coulissant dans un verre spécial qui permet de projeter des images des musiciens en train de répéter ou d'anciens concerts. Une façon d'inciter l'extérieur à pénétrer l'intérieur de ce nouveau temple de la musique dont la salle, tout en rose fushia et bois blancs, est très « girly ». Enfin, c'est aussi une prouesse budgétaire puisqu'il a coûté beaucoup moins cher que les auditoriums récents grâce à un programme immobilier qui a permis d'amortir l'ensemble…

LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN

DRAWING NOW PARIS

JEUDI **11** / DIMANCHE **14 AVRIL 2013**
CARROUSEL DU LOUVRE I EDITION 7

La première foire d'art contemporain en Europe exclusivement dédiée au dessin.

DRAWING NOW | RÉFÉRENCE

A.L.F.A. PARIS I **AGNÈS B.** / GALERIE DU JOUR PARIS I GALERIE **ANALIX FOREVER** GENÈVE I GALERIE **ANNE BARRAULT** PARIS I **BENDANA PINEL ART CONTEMPORAIN** PARIS I GALERIE CHRISTIAN **BERST** PARIS I GALERIE **BERTRAND BARAUDOU** PARIS, NICE I GALERIE FRANÇOISE **BESSON** LYON I GALERIE CHANTIERS **BOÎTE NOIRE** MONTPELLIER I GALERIE JEAN **BROLLY** PARIS I GALERIE **C** NEUCHÂTEL I GALERIE **CONRADS** DÜSSELDORF I **CREATIVE GROWTH** OAKLAND, PARIS I PATRICIA **DORFMANN** PARIS I GALERIE **DX** BORDEAUX I GALERIE **ÉRIC DUPONT** PARIS I GALERIE **EVA HOBER** PARIS I EL MUSEO/**FERNANDO PRADILLA** BOGOTA, MADRID I GALERIE LA **FERRONNERIE/BRIGITTE NÉGRIER** PARIS I GALERIE JEAN **FOURNIER** PARIS I **FRUEHSORGE CONTEMPORARY DRAWINGS** BERLIN I **GALERIE 9ᴱ ART** PARIS I **GALERIE HOUG** LYON I GALERIE ISABELLE **GOUNOD** PARIS I GALERIE THESSA **HEROLD** PARIS I PATRICK **HEIDE CONTEMPORARY ART** LONDRES I GALERIE **IN SITU FABIENNE LECLERC** PARIS, AALST I GALERIE CATHERINE **ISSERT** SAINT PAUL DE VENCE I BERNARD **JORDAN** PARIS, BERLIN, ZÜRICH I GALERIE **KAHN** PARIS, ARS EN RÉ I **KATZ CONTEMPORARY** ZÜRICH I BERNHARD **KNAUS FINE ART** FRANCFORT I MARTIN **KUDLEK** COLOGNE I **KUSSENEERS** GALLERY ANVERS I **LA GALERIE PARTICULIÈRE** PARIS I GALERIE FRÉDÉRIC **LACROIX** PARIS I GALERIE **LANGE+PULT** ZÜRICH I GALERIE **LELONG** PARIS, NEW-YORK, ZÜRICH I GALERIE CHRISTIAN **LETHERT** COLOGNE I ERIC **LINARD GALERIE** LAGARDE ADHEMAR I GALERIE **LUCIE WEILL & SELIGMANN** PARIS I GALERIE MARIA **LUND** PARIS I GALERIE **MARTINE THIBAULT DE LA CHÂTRE** PARIS I **HANS MAYER** DÜSSELDORF I **MAZEL GALERIE** BRUXELLES I GALERIE **METROPOLIS** PARIS I GALERIE EVA **MEYER** PARIS, FRANCFORT I GALERIE ÉRIC **MIRCHER** PARIS I HADRIEN DE **MONTFERRAND GALLERY** BEIJING I **NOSBAUM & REDING** LUXEMBOURG I GALERIE **ONIRIS** RENNES I GALERIE CLAUDINE **PAPILLON** PARIS I GALERIE **PASCAL POLAR** BRUXELLES I GALERIE **PETITS PAPIERS** PARIS, BRUXELLES I **GILLES PEYROULET & CIE** PARIS I GALERIE **PLACIDO** PARIS I **POLAD HARDOUIN** PARIS I GALERIE CATHERINE **PUTMAN** PARIS I GALERIE **RABOUAN MOUSSION** PARIS I GALERIE **RÉJANE LOUIN** LOCQUIREC I PETRA **RINCK** DÜSSELDORF I J.P. **RITSCH-FISCH** STRASBOURG I GALERIE **RÖMERAPOTHEKE** ZÜRICH I GALERIE DE **ROUSSAN** PARIS I **SEMIOSE** GALERIE PARIS I GALERIE SUZANNE **TARASIÈVE** PARIS I **TINT GALLERY** THESSALONIQUE I **TRINITY CONTEMPORARY** LONDRES I GALERIE **VIDAL-SAINT PHALLE** PARIS I GALERIE & EDITION STEPHAN **WITSCHI** ZÜRICH I GALERIE **ZÜRCHER** PARIS, NEW YORK I

DRAWING NOW | ÉMERGENCE

ALB ANOUKLEBOURDIEC PARIS I **BLACKSTON** NEW YORK I GALERIE MARIE **CINI** PARIS I **GOURVENNEC OGOR** MARSEILLE I **GOWEN CONTEMPORARY** GENÈVE I EMMANUEL **HERVÉ** PARIS I GALERIE **LAURENT MUELLER** PARIS I GALERIE **SATOR** PARIS I **SHOW ROOM** NEW YORK I **SOD** GALLERY COPENHAGUE I **THE RUNNING HORSE** BEYROUTH I **VINCENZ SALA** PARIS, BERLIN I GALERIE **WITH TSJALLING** GRONINGEN I **XPO** GALLERY PARIS, LONDRES I

85 GALERIES INTERNATIONALES

400 ARTISTES

11H - 20H (dimanche 19H)

www.drawingnowparis.com







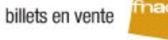











billets en vente




MICHEL-ANGE

Collusion

Julien Blanpied

Assistant d'expositions au MAC/VAL et commissaire d'expositions (« Royal Wedding », « Framing Abstraction »), il contribue à différents catalogues et magazines comme Horsd'œuvre *ou* Blackpool Magazine. *Il est également musicien.*

Michel Platini est certainement un des footballeurs les plus connus au monde, aux côtés de Pelé et Maradona. Il a failli débuter en pro dans le club de cœur de son enfance, le FC Metz, mais, recalé au test de capacité respiratoire pendant lequel il s'évanouit, il signe en 1972 à l'AS Nancy-Lorraine, qui le conduira à la Coupe de France 1978 alors qu'il n'a que 23 ans. Le messie prend ensuite son envol, vers l'élite du foot européen, à commencer par le stade Geoffroy-Guichard de Saint-Étienne, chez les « verts », aux côtés de Dominique Rocheteau, dit l'Ange vert, puis à la Juventus de Turin.

Michel-Ange, cinq siècles auparavant, réalise une des icônes les plus connues de l'art, *La Pietà* (1498-99), une statue en marbre pour la basilique Saint-Pierre du Vatican, à Rome, dans la chapelle des rois de France, répondant, alors qu'il n'a que 23 ans, à une commande de Jean Bilhères de Lagraulas, cardinal et ambassadeur de France auprès du pape. Une *mater dolorosa* sublime et un Christ descendu de la Croix avant sa Mise au tombeau, sa Résurrection et son Ascension.



Michel Platini, lors de sa première saison en pro, est sévèrement taclé par un défenseur strasbourgeois à l'occasion d'un match de réserve : double fracture de la malléole droite. En mars 1974, il est victime d'une double fracture du bras gauche et, en août 1978, alors que l'ASNL s'apprête à vivre sa plus belle saison, la cheville de Michel Platini se bloque sur l'un des tacles qu'il tente lors du match contre l'AS Saint-Étienne : triple fracture de la malléole du pied droit. Il sort du terrain, *facies dolorosa*, le corps en S, soutenu par son ami Olivier Rouyer, dit La Rouille, supporté par le kiné Bernard Bonnavia. L'image évoque irrémédiablement, avec un regard informé, une variation des stigmates du Christ et le corps en S de Jésus, lors de sa Descente de croix. « *Tout est accompli* », avait-Il dit. Les strappings et le short de Platini se confondent avec les riches drapés du vêtement de la Vierge et le linge qui recouvre le sexe du Christ. Sur le maillot rouge et blanc de l'ASNL, un chardon en blason, comme un écho aux lamentations de la Vierge Marie, dont le symbole est… le chardon. « Qui s'y frotte, s'y pique ». Le sponsor en vue, Le coq (sportif), dont la racine celte signifie rouge, symbolise celui qui ressuscite (quotidiennement) et préside à la défaite des ténèbres. Il est dans la Bible le plus intelligent des animaux. Aussi, le logo inscrit le gallinacé dans un triangle qui n'est pas sans faire écho au triangle de

VS MICHEL



<< La Pietà
Michel-Ange, 1498-1499

< Michel Platini blessé, lors du match AS Nancy-Lorraine contre AS Saint-Étienne, en août 1978

construction de la sculpture, symbole, lui, de la Sainte-Trinité. Troublants croisements. Construction de l'image. Entre apophénie et paréidolie.

Tandis que *La Pietà* de Michel-Ange se focalise sur la beauté de la Vierge, paraissant presque plus jeune que son fils, la sortie sur blessure de Michel Platini est traitée de manière plus ample, comme une scène de la Déploration du Christ, treizième station du chemin de croix. Le Christ est alors mort. Il ressuscita. Michel Platini n'était lui que blessé, mais on raconte qu'il s'amusait souvent, lors de sa période lorraine, à faire exploser un pétard à mèche dans un lieu public, puis à faire le mort. Deux figures de suppliciés pas comme les autres.

Quand une icône pop rend hommage à une icône classique… ■

Aurélie Romanacce TEXTE

MARCHÉ DE L'ART

ENQUÊTE

DESSINE-MOI UNE COLLECTION

À l'heure où le marché de l'art ne jure que par Londres ou New York, Paris devient le temps d'une semaine la capitale artistique mondiale grâce à la folie du dessin. Mais comment expliquer l'engouement qui frappe le monde du marché de l'art pour ces œuvres sur papier ? La semaine du dessin, qui mêle foires, expositions et salles de vente, est l'occasion de se pencher sur un phénomène qui ne se dément pas.



DRAWING NOW, 100% CONTEMPORAIN

Au Carrousel du Louvre, 85 galeries venues de 13 pays différents proposent des feuilles signées par des pointures comme Alechinsky ou par des jeunes pousses comme Vanessa Fanuelle (*ci-contre*)

L'engouement de Paris pour le dessin ne date pas d'hier. « *Il y a une vraie tradition du dessin en France depuis le XVIII*e *siècle* », révèle Ketty Gottardo, directrice du département des Dessins anciens chez Christie's. Une passion qui ne s'est jamais démentie et qui atteint aujourd'hui des sommets. Avec le Salon du dessin (dessin ancien et moderne) et Drawing Now (dessin contemporain), Paris s'est dotée de deux foires d'envergure mondiale. Et les maisons de vente aux enchères se sont engouffrées dans la brèche, organisant des vacations au même moment. La mi-avril est devenue « le » temps fort de l'année pour les amateurs de belles feuilles…

Un marché confidentiel devenu international

« *Le dessin, dès le début, a toujours été un marché à part entière,* confirme Hervé Aaron, le directeur du Salon du dessin. *Christie's et Sotheby l'ont bien compris en organisant des ventes spécialisées dans ce domaine aux États-Unis.* » Convaincu « *qu'une foire spécialisée est le seul moyen de pouvoir rivaliser avec une foire généraliste telle que la Tefaf à Maastricht* », Hervé Aaron décide avec deux autres marchands d'art de créer en 1991 la première foire consacrée exclusivement au dessin. Rassemblant aujourd'hui 39 exposants renommés, dont la moitié est étrangère, le Salon du dessin propose des chefs-d'œuvre d'art ancien et d'art moderne qui attirent les plus grands collectionneurs et institutions du monde entier depuis deux décennies. Un comportement que le directeur du salon a vu évoluer depuis que la foire existe : « *Il y a vingt ans, on pensait qu'un dessin était moins important qu'une peinture, car c'était une étape dans la création de l'œuvre d'un artiste. Du coup, les prix étaient plus abordables.* » Depuis, les choses ont un peu changé… En décembre dernier, à Londres, Sotheby's a ainsi adjugé un dessin de Raphaël à plus de 36 millions d'euros ! Même s'il s'agit d'une œuvre iconique et sans équivalent sur le





LE SALON DU DESSIN : LA RÉFÉRENCE MONDIALE

Créé en 1991, le salon de la place de la Bourse est devenu, avec sa quarantaine d'exposants triés sur le volet, l'événement numéro un au monde pour le commerce de dessin ancien et moderne (*à gauche, un dessin de Géricault, en haut, et un de Delacroix, en bas*). Et il s'autorise des incursions dans le contemporain, haut de gamme, avec des créateurs de la trempe de Louise Bourgeois (*ci-dessus*).

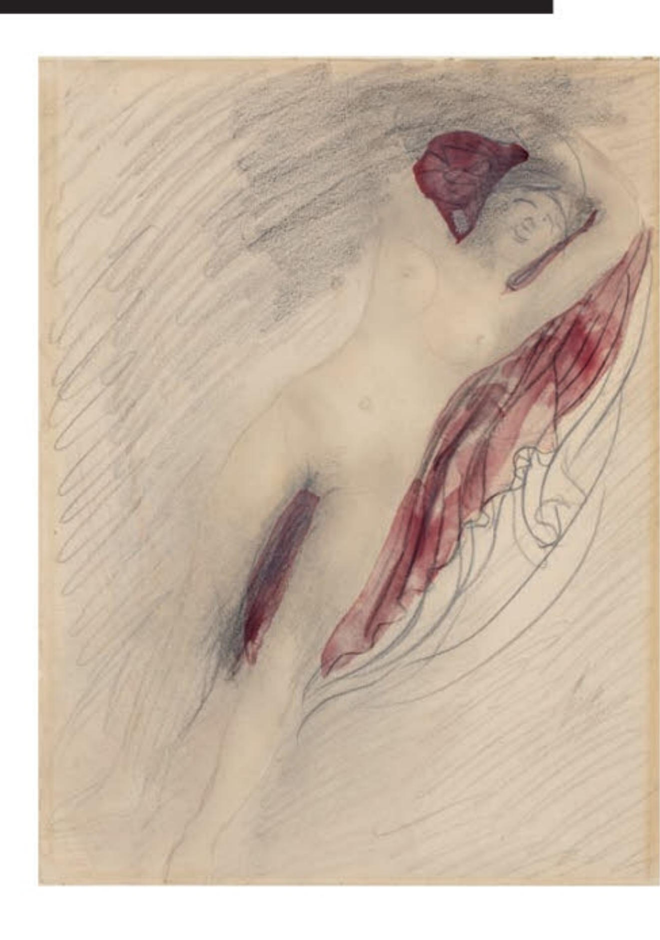
marché, ce dessin préparatoire révèle la revalorisation de ce médium sur le marché de l'art.

Aujourd'hui le Salon du dessin a su créer une « *semaine du dessin à la fois commerciale et culturelle* », selon Hervé Aaron en fédérant près de vingt musées dont la BnF, le musée Condé de Chantilly ou le Petit Palais qui ouvrent leurs collections de dessins au public durant toute la semaine de la foire.

Ketty Gottardo, de chez Christie's, reconnaît de son côté que « *le Salon du dessin offre un véritable marché pour les feuilles dessinées* ». Un coup de projecteur qui attire aujourd'hui de nombreux collectionneurs étrangers à Paris. Le phénomène n'est pas passé inaperçu auprès de la maison de vente qui a décidé, pour la première fois, d'ouvrir ses « Journées du dessin » les 10 et 11 avril aux artistes modernes et impressionnistes.

+





MUSÉES ET MAISONS DE VENTE EMBOÎTENT LE PAS

Une vingtaine de musées à Paris (comme l'École des beaux-arts, *illustration ci-dessus*) et dans les environs organisent des expositions à l'occasion du Salon du dessin. Un mouvement suivi par les maisons de vente comme Christie's qui organise deux vacations les 10 (dessins anciens avec Gabriel de Saint-Aubin, *à droite*) et 11 avril (dessins modernes, dont ce Rodin, *au centre*).

✚ Une discipline qui a la cote

Si un dessin est davantage accessible qu'un tableau lorsqu'on décide d'acheter une œuvre pour la première fois, *« son prix n'en reste pas moins lié à la cote de l'artiste »*, souligne Christine Phal, la directrice de Drawing Now, foire qui rassemble, au Carrousel du Louvre, 85 galeries d'art contemporain. Il n'est pas rare aujourd'hui de voir certains dessins partir pour plusieurs dizaines de milliers d'euros. Le record de la foire en 2012 ? Une œuvre sur papier d'Alechinsky qui fut vendue 45 000 euros.

Le dessin regagne donc aujourd'hui ses lettres de noblesse et une nouvelle visibilité dans l'art contemporain. La principale raison ? Le regain d'intérêt pour des médiums traditionnels, comme la peinture ou le dessin qui sont de nouveau enseignés aux Beaux-Arts après avoir été dénigrés dans les années 80. *« C'est une pratique que les étudiants se réapproprient grâce aux ateliers de grande qualité menés par des artistes-enseignants comme Bernard Moninot ou Gilgian Gelzer aux Beaux-Arts de Paris »*, explique Christine Phal. Mais plus qu'une tendance nouvelle, il s'agit plutôt pour cette galeriste spécialisée dans le dessin des cinquante dernières années d'une *« pratique qui a toujours existé, mais qui manquait d'événements pour pouvoir se montrer »*. Un point de vue que partage largement le couple Daniel et Florence Guerlain, fondateurs d'un prix qui récompense un artiste contemporain chaque année au Salon du dessin. *« Même dans la création d'une belle installation ou d'une vidéo, le geste initial de l'artiste passe par le dessin »*, souligne Florence Guerlain, qui considère que *« l'œuvre sur papier est la trace directe du cerveau et du cœur de l'artiste »*. Un rapport à l'œuvre quasi direct pour entrer dans l'univers du dessinateur ? Pas de doute pour Christine Phal qui considère que *« le retour du dessin est cohérent avec notre époque centrée sur l'image. Par sa dimension narrative, c'est une pratique qui est forcément plus proche de nous »*. ■



LES ÉVÉNEMENTS DE LA SEMAINE DU DESSIN

LES MUSÉES

Des expositions de dessin dans les **musées parisiens** se tiennent tout au long de la semaine, avec des **œuvres d'art ancien et moderne :** des almanachs du XVII[e] siècle à la BnF, un hommage aux dessins français de Poussin à Fragonard aux Beaux-Arts de Paris, des œuvres sur papier d'Augustin Dupré (1748-1833) aux Arts décoratifs, l'ouverture du cabinet d'art graphique de la collection Hermès… et des **œuvres d'art contemporain** à travers les « Métamorphoses » illustrées de Peter Vos (1935-2010) à la fondation Custodia, les dessins de Marc Bauer au Centre culturel suisse ou l'exposition « Paint It Black » en noir et blanc au Frac Ile de France/ Le Plateau.

LE SALON DU DESSIN

Le meilleur du dessin ancien et moderne est rassemblé au prestigieux Salon du dessin. L'occasion d'admirer notamment des œuvres rares de Boucher, de Delacroix ou de Géricault. Et pour ceux qui souhaitent approfondir leur passion du dessin, les VIII[e] Rencontres Internationales vont rassembler pendant deux jours des spécialistes autour de la gravure et de l'estampe. Les amateurs d'art contemporain ne seront pas non plus en reste avec la remise du prix du dessin de Daniel et Florence Guerlain qui départagera trois artistes contemporains en lice, le 11 avril.

Le Salon du dessin. Du 10 au 15 avril. Palais de la Bourse – Palais Brongniart, place de la Bourse, Paris, 2[e]. 11h-20h30. 11h-22h le jeu. 7,50 €/15 €. Tél. : 01 45 22 08 77. www.salondudessin.com

DRAWING NOW

Le salon du dessin contemporain **Drawing Now** rassemble la crème de l'art contemporain. L'occasion de voir les dessins sur fibre de verre de Russell Crotty à la galerie Suzanne Tarasieve ou encore les ensembles graphiques de Marcel Van Eeden à la galerie In Situ. Après la critique d'art Catherine Millet, l'année dernière, c'est au tour de Jean de Loisy, le nouveau directeur du palais de Tokyo, de se prêter au jeu de l'élaboration d'un musée imaginaire au sein du salon.

Drawing Now. Du 11 au 14 avril. Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, Paris, 1[er]. 11H-20H. 11H-19H le dim. 8 €/15 €. Tél. : 01 45 38 51 15. www.drawingnowparis.com

CHRISTIE'S

Christie's fait un coup double en organisant pour la première fois les « Journées du dessin » d'art ancien et d'art moderne avec en pièce-phare la vente d'un dessin de Picasso, *Femme assise,* estimé à plus de 1 million d'euros.

Christie's. Les 10 et 11 avril. 9, avenue Matignon, Paris, 8[e]. Tél. : 01 40 76 85 85. www.christies.com

Émilie Formoso TEXTE

PATRIMOINE

EXPOSITION

LA 3D INVESTIT LA CRYPTE ARCHÉOLOGIQUE



La nouvelle présentation de la crypte archéologique du parvis de Notre-Dame, qui vient tout juste d'ouvrir, permet de mieux comprendre l'importance des premiers vestiges de la capitale qui y sont exposés.

***« À son ouverture en 1980, la crypte archéologique** était un lieu unique. Pour la première fois, un chantier de fouille était mis en valeur dans un lieu fermé à destination du public.* » Jean-Marc Léri, directeur du musée Carnavalet, a beau se souvenir avec enthousiasme des premiers temps de la crypte archéologique du parvis de Notre-Dame, dont la gestion dépend de son musée, il est le premier à convenir que sa scénographie avait pris « *un sérieux coup de vieux* ». Vestiges encrassés et mal mis en valeur, manque d'explications… La crypte, qui présente *in situ*, à deux pas de Notre-Dame, certains des rares vestiges du Paris antique et médiéval, laissait souvent décontenancés ses quelque 180 000 visiteurs annuels. Le déclic ? Une étude de public menée en 2008-2009. « *Nous avons analysé le comportement des visiteurs face aux vestiges* », explique Rose-Marie Mousseaux, l'une des deux conservatrices responsables, avec Sylvie Robin, du projet de la nouvelle présentation. « *Nous nous sommes aperçu qu'ils avaient souvent du mal à interpréter ce qu'ils avaient sous les yeux, d'autant plus que le lieu, qui est isolé sous terre, les coupe des repères physiques de la ville.* »

Il faut dire que ces vestiges, dégagés lors des fouilles menées de 1965 à 1972 par Michel Fleury, constituent un mille-feuille archéologique indigeste pour le néophyte et un véritable défi à toute présentation scénographique. « *Il fallait impérativement clarifier l'ancienne présentation* », poursuit Rose-Marie Mousseaux. « *Nous avons choisi pour cela d'utiliser des voilages et la lumière, qui permet d'attirer immédiatement le regard sur un point qui nous semble important.* » Mais l'apport majeur de cette nouvelle présentation est la contextualisation, par l'utilisation traditionnelle de panneaux explicatifs et surtout par l'emploi de restitutions en 3D, dont certaines interactives. « *Nous avons établi un partenariat avec Dassault Systèmes, qui avait déjà travaillé par le passé sur ce type de restitutions archéologiques. Ce partenariat s'est établi sur la base d'une étroite collaboration durant laquelle nous avons transmis au jour le jour les résultats des relevés topographiques que nous avons effectués, en plus du nettoyage des vestiges, à l'occasion de cette nouvelle présentation.* » Un travail archéologique minutieux qui a donné naissance à des modélisations fondées sur les tout derniers apports de l'équipe menée par Rose-Marie Mousseaux et Sylvie Robin, comme la restitution des thermes de l'île de la Cité datant du IVe siècle. « *L'avantage de la 3D est qu'elle permet de mettre immédiatement à portée du public, et de manière très pédagogique, ce que les archéologues ont dans la tête* », souligne Rose-Marie Mousseaux. Pour qui a connu l'ancienne disposition de la crypte, cette scénographie ne peut que mieux s'en porter. La mise en ambiance de la portion de quai antique, grâce à une restitution qui prolonge virtuellement les vestiges en place, explicite efficacement sa fonction, pas évidente à saisir au premier coup d'œil en l'absence de tout contexte… Et visiblement, cette collaboration ne s'arrêterait pas là. Jean-Marc Léri a en effet confié son désir de faire réaliser en 3D le célèbre plan de Paris à vol d'oiseau, réalisé par Michel-Étienne Turgot en 1734-1736. Un projet sous forme d'images évolutives qui permettrait cette fois au visiteur de voyager au cœur de la ville, du XVIIIe siècle à nos jours. ■

À VOIR

Paris disparu / Paris restitué
JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE

CRYPTE ARCHÉOLOGIQUE DU PARVIS DE NOTRE-DAME, PARIS
7, place Jean-Paul-II, 4e.
10h-18h (sf lun.). 2,50 €/5 €.
Tél. : 01 55 42 50 10.
www.crypte.paris.fr

ARCHÉOLOGIE

DEUX NOUVEAUX MUSÉES POUR LA GAULE ANTIQUE

À l'image de Saint-Romain-en-Gal et d'Arles, Nîmes et Narbonne vont enfin se doter de musées modernes, permettant d'exposer dans toute son ampleur leur riche passé romain. Sous la houlette respective d'Elizabeth et Christian de Portzamparc et de Norman Foster.

L'une a été la capitale de la Narbonnaise, l'autre une puissante colonie au rôle économique majeur. Narbonne et Nîmes manquaient pourtant de musées à la hauteur du passé romain qui les ont fait entrer dans l'histoire, d'édifices à l'architecture forte dont la muséographie moderne soit enfin en adéquation avec des collections archéologiques dont l'exposition constitue un challenge. Chaque ville possède en effet un ensemble de plusieurs milliers de pièces réclamant parfois une présentation intimiste, comme les petites statuettes en bronze, ou au contraire de vastes surfaces au sol et de grandes hauteurs sous plafond, comme les mosaïques, les fresques murales et autres éléments architecturaux.

Exit les vitrines démodées. Le musée régional de la Narbonne antique (MuRéNA) et le musée de la Romanité à Nîmes devraient pouvoir apporter une réponse satisfaisante aux amateurs d'archéologie en 2016 pour l'un et 2017 pour l'autre. Coût des opérations ? Respectivement 44 millions, intégralement financés par la Région Languedoc-Roussillon, et 59,5 millions, versés par le ministère de la Culture, la Région Languedoc-Roussillon et le département du Gard. Des sommes conséquentes en ces temps de restriction du budget de la culture au niveau national et local, mais qui permettront de présenter dans des conditions *ad hoc* les récentes et spectaculaires découvertes archéologiques jusqu'à présent reléguées dans les réserves faute de place adéquate, à savoir les vestiges du port antique de Narbonne révélés en 2010 et les mosaïques d'Achille et de Penthée mises au jour à Nîmes lors des fouilles de 2006-2007.


Le futur musée de la Romanité à Nîmes sera situé juste à côté des célèbres arènes

Pour ce faire, chaque ville a fait appel à une grande signature de l'architecture contemporaine, dont les projets dévoilés au début de l'année témoignent d'ores et déjà de deux approches muséologiques très différentes. À Narbonne, Norman Foster a opté pour un bâtiment tout en planéité, accessible de plain-pied et structuré par un long mur scénographique transversal qui séparera les espaces dédiés au public de ceux réservés à la conservation. À la façon des nombreuses villas gallo-romaines de la région, le musée s'implantera dans un parc arboré de 3 hectares à l'est de la ville, au bord du canal de la Robine. Face à la sobriété linéaire narbonnaise, Elizabeth et Christian de Portzamparc ont fait le pari d'un édifice nîmois plus baroque, placé en suspension au-dessus d'un rez-de-chaussée vitré et enchâssé au cœur de la ville. Drapée par des plis de verre évoquant une toge antique, la façade jouera avec l'architecture régulière et mate des arènes romaines situées face à elle. Les surfaces dédiées à l'exposition des œuvres devraient atteindre 3 200 m² pour Narbonne et 3 500 m² pour Nîmes, avec une attention accrue portée sur la recontextualisation des vestiges. Elizabeth et Christian de Portzamparc misent ainsi sur les nouvelles technologies, comme l'utilisation de la 3D et de la réalité augmentée, pour présenter dans leur environnement originel reconstitué les mosaïques nîmoises.

En attendant la construction des deux bâtiments, la première polémique a déjà surgi fin janvier, à l'annonce du nom du musée de Narbonne, MuRéNA. Michel Gayraud, recteur de l'université de Montpellier 3 et historien de la Gaule antique, s'est en effet insurgé dans une lettre ouverte contre ce nom « *prétentieux (volonté de "faire antique") et ridicule (le touriste moyen sera déçu de ne pas y trouver un aquarium)* », rappelant au passage que ce Murena auquel il fait référence fut un politicien romain quelque peu… véreux ! ■

Sabrina Silamo TEXTE

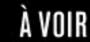
SCÈNES / ÉCRANS

La Mélancolie de Dürer ne cesse d'inspirer réalisateurs – tel Lars von Trier – et chorégraphes. Cinq siècles après sa création, la gravure inspire un pas de deux entre Josef Nadj, le directeur du Centre chorégraphique national d'Orléans, et la danseuse Anne-Sophie Lancelin.



DANSE

DÜRER DONNE LE TEMPO



À VOIR

ATEM Le souffle. Joseph Nadj

Du 3 au 28 avril

LE 104, PARIS
5, rue Curial. 15 €/25 €.
Tél. : 01 40 37 10 07.
www.104.fr



Quatre mètres sur quatre: dans cette chambre noire, éclairée à la bougie, deux corps composent une suite de tableaux vivants – un homme surgit du mur, une femme rembobine un fil… – que leur souffle (« *Atem* », en allemand) dans l'intimité de cette petite boîte transfome en théâtre d'ombre et de lumière. Pour créer ce spectacle où se mêle aussi la poésie de Paul Celan (*Renverse du souffle*), Joseph Nadj s'accroche à quelques détails de la trilogie de Dürer, *La Mélancolie/Le Chevalier, la Mort et le Diable/Saint Jérôme dans sa cellule,* qui l'accompagne depuis ses études en histoire de l'art à l'université de Budapest.

ARTS MAGAZINE ▪ **Pourquoi Dürer ?**

JOSEF NADJ : Lorsque j'ai accepté l'invitation de la Quadriennale de Prague (ndlr : l'un des festivals d'arts vivants les plus renommés,) et le dispositif imposé de la boîte, les gravures de Dürer – et le livre de l'historien de l'art Panofsky qui les analyse – me sont aussitôt venues à l'esprit. Évidemment, sur scène, on ne les projette pas, c'est le corps qui doit tout raconter, mais on en développe certains motifs. Je m'attache par exemple au serpent, au soufflet ou aux clous déposés au pied de l'Ange et au feu de l'alchimiste, contenu dans ce bout de cire que je fais couler sur le papier noir.

Ces gravures regorgent de détails et vous ne disposez que d'un espace réduit pour les suggérer. Comment vous y prenez-vous ?

Dans les dessins de Dürer, tout est mesuré, tout est placé avec une extrême précision. Mais ils offrent quantité de possibilités que l'espace scénique permet d'intensifier… Car les contraintes incitent à trouver une autre forme de liberté. En effet, comment faire naître une dramaturgie dans un espace restreint ? En abolissant l'infrastructure et en faisant de cette chambre noire un espace infini où le temps semble suspendu. Et grâce à la promiscuité, le public est attentif aux moindres mouvements. D'autant plus, que l'éclairage – donné par les flammes des bougies assimilables à un troisième partenaire – oblige l'œil à faire un effort.

Comme les anges, les danseurs n'ont-ils pas de sexe ?

J'ai essayé d'éviter le côté masculin/féminin. Je voulais dépasser la figure du couple, celle d'Adam et Ève. D'ailleurs, dans le premier tableau de Dürer, *La Mélancolie* ainsi que dans le dernier, *Le Chevalier, la Mort et le Diable,* les figures sont androgynes, complètement neutres. Sur scène, elles apparaissent, puis disparaissent… ■

CINÉMA

L'HOMME QUI AIMAIT LA FEMME

Comment filmer un artiste et son modèle ? Façon comédie musicale avec Jerry Lewis et Shirley MacLaine (*Artistes et modèles,* de Frank Tashlin), façon dramatique avec Michel Piccoli et Emmanuelle Béart (*La Belle Noiseuse,* de Jacques Rivette) ? Ou façon fresque naturaliste avec Jean Rochefort et Aida Folch. Rencontre avec Fernando Trueba, le réalisateur.

À VOIR

L'Artiste et son modèle, film de Fernando Trueba coécrit avec Jean-Claude Carrière, avec Jean Rochefort, Aida Folch, Claudia Cardinale.

1h45. En salle.

« ***"Est-ce que tu as aimé*** **La Belle Noiseuse ?"** *me demande Jean Rochefort le jour de notre première rencontre. "Non pas du tout", lui ai-je répondu, estimant qu'entre réalisateur et acteur, le mensonge n'était pas de mise. Jean Rochefort s'est alors levé, il m'a embrassé et m'a dit : "Ça commence bien".* » Cette anecdote, Fernando Trueba, réalisateur espagnol aux moult récompenses, la raconte avec gourmandise. Et s'il avoue son admiration pour ses interprètes (Jean Rochefort : « *Un acteur original, poétique, excentrique et d'une humanité débordante* » ; Aida Folch : « *Une actrice avec toute la fraîcheur et la grâce des femmes peintes par Paul Gauguin dans le tableau* Mata Mua, *exposé au musée Thyssen-Bornemisza de Madrid* »), il défend avec la même passion son dernier film sur la vie d'un sculpteur fatigué « *dont tout l'univers se limite au corps de la femme* » qui découvre une nouvelle muse et s'attelle à sa dernière œuvre.



ARTS MAGAZINE • **Quand ce projet est-il né ?**

FERNANDO TRUEBA : J'ai commencé à penser à ce film en 1990. Quatre ans plus tard, j'avais écrit quatre pages intitulées *Portrait de l'artiste-Dieu.* Mon frère, sculpteur sur pierre, devait faire tout le travail de sculpture et préparer l'atelier. Mais il est mort en 1996 et je suis passé à autre chose (ndlr : notamment à *La Fille de tes rêves* avec Penélope Cruz, un film primé par sept Goya – équivalents des César français). Mais cette histoire refusait de me quitter et elle a fini par se concrétiser en 2005 quand j'ai commencé à travailler avec Jean-Claude Carrière (ndlr : un des grands maîtres du scénario qui a écrit pour Louis Malle, Luis Buñuel, Jean-Luc Godard, Milos Forman…).

Les noms d'Aristide Maillol et de Dina Vierny apparaissent au générique. Cependant, vous insistez sur l'aspect fictif du film ?

Mais la véritable fiction n'existe pas, elle est toujours faite de morceaux de réalité… Bien sûr, Aristide Maillol est une inspiration majeure, c'est d'ailleurs sa sculpture *La Méditerranée* que l'on voit dans le film. Mais les photos de Brassaï ou de Cartier Bresson, les images de l'atelier de Giacometti ou de Balthus, Lucian Freud ou David Hockney le sont tout autant. Sans parler de Picasso. À 13 ans, quand j'ai vu *Le Peintre et son modèle,* j'ai décidé d'être peintre. Mais je me suis vite arrêté, j'étais trop doué pour l'autocritique (rires). Picasso est mon idole, et notamment la partie de son œuvre la plus méconnue. Ses dernières années, quand dans son atelier, il travaillait sans relâche autour de l'artiste et son modèle. Un thème qui se confond avec celui de la beauté, le sens de l'art, la vieillesse et le sexe comme moyen de se raccrocher à la vie.

Même si le film se déroule en 1943, la France occupée n'est qu'une toile de fond à cette histoire qui est tout entière consacrée au travail, à la recherche de l'inspiration, à l'essence des formes.

Je voulais parler d'un artiste comme de quelqu'un qui travaille avec ses mains, filmer son rapport à la matière et éviter le blabla. De manière générale, il existe trop de littérature autour de l'art. Je fuis cette fausse poésie qui entoure les arts plastiques et je m'en tiens à la maxime d'Auguste Renoir : « *L'art, c'est le faire* ». Seul compte le sens du labeur. ■

MUSIQUE

ALAN VEGA, UN CROONER PUNK AU COLLÈGE

Halètements rockabilly et boucles électro, Alan Bermowitz, alias Alan Vega, accède au statut d'icône de la scène underground en 1981, grâce à *Jukebox Babe*, mélodie répétitive et radicale enregistrée avec Suicide, le duo mythique qu'il forme avec Martin Rev. Une décennie avant d'élaborer ce langage musical, nourri par les concepts de son ex-professeur Ad Reinhardt, pionnier de l'art conceptuel, et de l'énergie rock d'Elvis Presley, il organisait des happenings pluridisciplinaires dans une galerie alternative de Manhattan. Ses œuvres (des sculptures en forme de croix, clouées au mur, pendues au plafond ou déposées au sol et composées d'ampoules colorées, de néons, de câbles) sont créées avec la même radicalité que sa musique : accords réduits, arrangements simplifiés, et répétitivité. Le temps d'un concert dans la nef du collège des Bernardins,



Alan Vega fusionnera ses textes apocalyptiques – explorant sa relation au sacré, moteur de son travail plastique et musical – aux beats dépouillés du musicien-performeur-cinéaste Marc Hurtado. Car malgré le chaos organisé de cette légende vivante, « L'Arbre de vie » (exposition dans laquelle est présentée une de ses œuvres) pousse envers et contre tout.

Le 28 mars, à 20h
Nef, collège des Bernardins, Paris.
20, rue de Poissy. Catégorie 1 : 35 €/ Catégorie 2 : 12 €/25 €.
Tél. : 01 53 10 74 44.
www.collegedesbernardins.fr



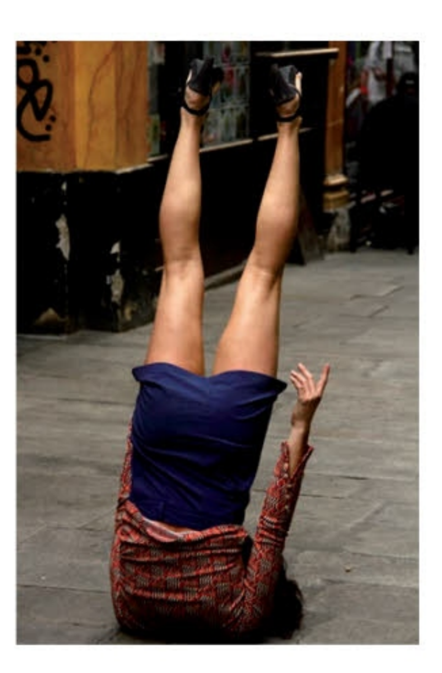
PERFORMANCE

LE CABARET DES FREAKS

Échappés des pages de la revue *Hey !*, tombés des cimaises de la halle Saint-Pierre, quelques spécimens ailés, tatoués voire ensanglantés hantent régulièrement les planches d'un cabaret parisien.

Ces créatures se sont extraites des tableaux, des dessins et des sculptures pour répondre à l'appel du gramophone lancé par Anne et Julien, fondateurs de la revue *Hey !* et commissaires de l'exposition « Modern Art et pop culture » (jusqu'au 23 août). Le duo, équipé de ces instruments des années 1920 et de leur lot de 78 tours, mène le tour de piste de mutants acrobates et performeurs. Parmi eux, l'irrésistible Lalla Morte, danseuse néoburlesque, parade aux côtés de Yannick Unfricht, alias l'Homme rouge, dont la gestuelle hypnotique évoque ses années initiatiques auprès d'Atsushi Takenouchi, maître butô. Anne et Julien, tels de véritables monsieur et madame Loyal hors temps et hors norme, mixent joutes musicales (jazz du siècle dernier contre *beatbox*) et scéniques (postures sensuelles contre expérimentations corporelles) avec un flot d'images troublantes (projection des œuvres exposées à la halle Saint-Pierre). Le résultat ? Des performances écartelées entre le gore et le glamour. Aliens bienvenus.

Les 4 mai et 7 juillet, à 20h.
MPAA / Saint-Germain, Paris.
4, rue Félibien. 8 €/13 €. Tél. : 01 46 34 68 58.

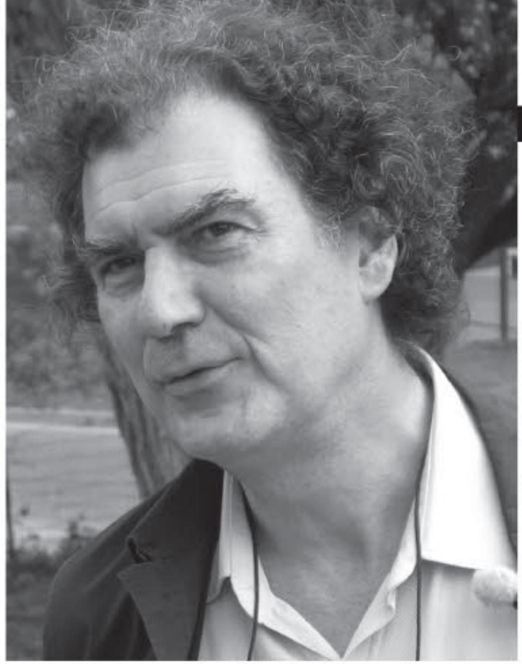


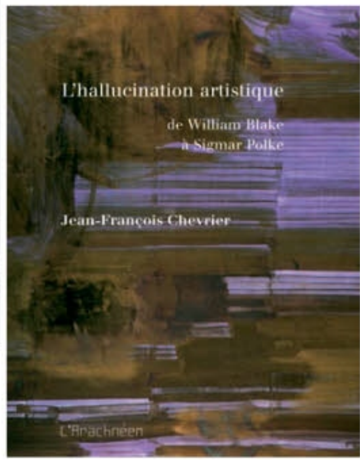
FESTIVAL

UNE IDÉE, UNE ACTION, UNE EXPERIENZ

Où rencontrer Dan Perjovschi, artiste qui chronique l'Histoire en marche sur des supports vitrés, Guillaume Désanges, critique et commissaire d'exposition, auteur d'un *Marcel Duchamp* mis en images, en textes et en sons *(lire* Arts Magazine *n° 73)*, ou encore Esther Ferrer, qui avec *Le Cadre de l'art* – cadre que les visiteurs traversaient tandis qu'un miroir renvoyait leur image en trompe-l'œil – représenta l'Espagne lors de la Biennale de Venise en 1999 ? Au Wiels, centre d'art contemporain qui, concomitamment à Art Brussels, accueille 18 artistes venus des quatre coins du monde dans le cadre du festival Experienz. Au programme de cette deuxième édition, performances, lectures, concerts et tables rondes placés sous la bannière de *« l'art en tant qu'idée et l'art en tant qu'action »*. Bonne Experienz #2 !

Du 18 au 21 avril. Wiels, Bruxelles.
Avenue Van Volxem 354. 11h-18h. Gratuit.
Tél. : 00 32 2 340 00 53. www.wiels.org





DÉLIRES D'ARTISTES

Alors que le musée d'Orsay exploite la part d'ombre et d'irrationnel qui se dissimule derrière les tableaux du romantisme noir, de Goya à Max Ernst, et que la Maison rouge « Sous influences » explore les chemins entre arts plastiques et produits psychotropes, Jean-François Chevrier, professeur à l'ENSBA, explique que l'hallucination est un stimulant de l'activité artistique.

ARTS MAGAZINE ▪ **Qu'est-ce qu'une hallucination artistique ?**
JEAN-FRANÇOIS CHEVRIER : L'idée vient de Flaubert, qui a distingué « l'hallucination artistique » des hallucinations pathologiques, auxquelles il était également sujet. Il désignait par là l'emprise dont procède l'activité mentale de l'écrivain quand il est entièrement absorbé par son travail, quand il voit ses personnages, les entend, quand tout ce qu'il imagine, objets, paysage, décor, lui est devenu plus présent que son environnement actuel. Dans ses manifestations pathologiques, l'hallucination est souffrance, terreur, car l'espace se dédouble, la perception est disparate : on perçoit à la fois ce qui est et ce qui n'est pas. Sous sa forme artistique, elle est une absorption totale, une aliénation bénéfique ; elle est joie, plénitude et extase. Cet écart définit l'amplitude de l'art d'imagination depuis le XIXe siècle et, plus particulièrement, le caractère ambivalent, tourmenté et extatique, des formes de l'art dit « visionnaire », dans la tradition ouverte par William Blake.

Vous citez William Turner qui, pour mieux représenter la mer et les ciels déchaînés, se faisait attacher par gros temps au mât des bateaux ?
Les procédés hallucinatoires sont liés aux techniques de l'extase. On retrouve chez Turner la polarité entre joie et terreur : l'expérience perceptive est du côté l'extase, et elle inclut une forme de terreur. Une autre polarité traverse le livre : le rapport entre l'hallucination et le réalisme, qui me conduit à parler d'un ailleurs du réalisme. Au temps du positivisme, l'hallucination est un phénomène qui peut être étudié au même titre que les autres données de la perception. C'est ce qu'a fait Turner, mais aussi Courbet. Cette histoire du réalisme hallucinatoire nous mène jusqu'à l'hyperréalisme. Il fallait aussi aborder l'art psychédélique, mais sans complaisance, avec la distance historique que nous pouvons avoir aujourd'hui.

Vous évoquez la gravure. De quelle manière l'hallucination interfère-t-elle dans ce domaine ?
Depuis le XVIe siècle, la gravure a ouvert le domaine de l'illustration à l'activité visionnaire. Au XXe siècle, elle a intégré le collage et le tracé, un mode d'écriture à propos duquel l'historien d'art allemand Carl Einstein a parlé de psychographie. De Blake et Goya jusqu'à Bruce Conner, en passant par Odilon Redon, Rodolphe Bresdin, Charles Meryon, Max Klinger, Edvard Munch et Max Ernst, je suis le fil d'un art d'imagination qui a retrouvé la voie du fantastique par le biais de l'hallucination.

**La poésie et la littérature sont très présentes ; vous consacrez également un chapitre au cinéma.
Y a-t-il des champs artistiques que vous n'abordez pas ?**
Sans prétendre à l'exhaustivité, je traite deux siècles particulièrement riches, depuis William Blake (né en 1757) jusqu'à la mort de Sigmar Polke, en 2010. Dans cette lecture assez ample, j'ai dû écarter la musique. Il serait intéressant d'étudier comment l'hallucination a pu servir de paradigme pour des musiciens du XXe siècle. Je pense au compositeur hongrois György Kurtag, un disciple de György Ligeti, qui mentionne explicitement l'hallucination à propos d'une de ses pièces, intitulée justement *Hallucinations*.

L'Hallucination artistique, de William Blake à Sigmar Polke, de Jean-François Chevrier, éd. L'Arachnéen, 688 p., 48 €

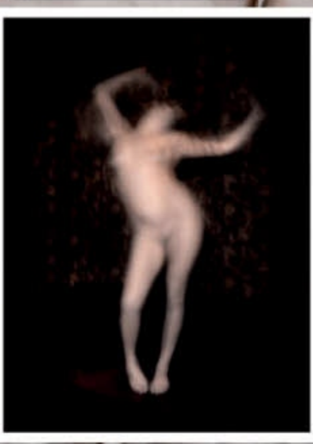
Et aussi **Hallucinations cinématographiques,** Cinémathèque française, jusqu'au 11 avril. 5,50 €/6,50 €. www.cinematheque.fr



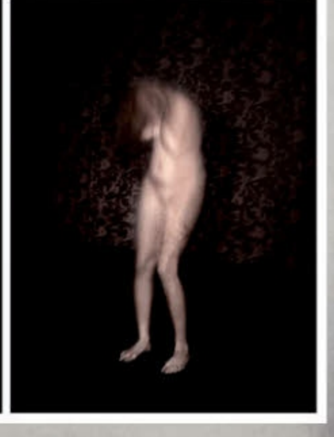
LE BAS-VENTRE DE LA CIVILISATION

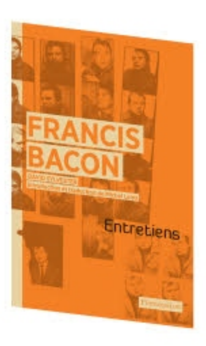
« On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre. » Cette citation d'Arthur Rimbaud conclut la descente en neuf stations (errance, ivresse, excès, agonie, etc.) d'Antoine d'Agata dans un monde en convulsions. Intégré à l'agence Magnum depuis 2004, le photographe, suivant les leçons apprises auprès de Nan Goldin ou de Larry Clark sur les bancs de l'International Center of Photography à New York au début des années 1990, s'enfonce vertigineusement au cœur des ténèbres pour mieux dénoncer les dégâts collatéraux du capitalisme contemporain. Deux cycles rythment son travail radical : le jour, il témoigne des guerres (soldats israéliens en armes, migrants-fantômes de Sangatte…) et la nuit, il s'engloutit dans les bordels du Mexique ou du Cambogde. Qu'importe le moment, ces images rescapées, prises entre 1988 et 2012, racontent les injustices et les violences du monde, montrent des vies aussi délabrées que certains immeubles de Gaza, aussi dissolues que les corps tremblés photographiés par d'Agata. *« Ses images sont des lambeaux de chair. Une chair aimée, triturée, violentée, droguée… »* Lecteurs sensibles s'abstenir.

Anticorps, d'Antoine d'Agata, éd. Xavier Barral, 560 p., 70 €









BACON SUR LE GRILL

Il compare Michaux à Pollock. Il considère comme un échec ses peintures faites d'après Vélasquez. Il cite Oscar Wilde. Il analyse un pastel de Degas exposé à la National Galery. Il définit les formes illustrative et non illustrative… et commente encore et toujours Rembrandt ou Picasso. Il ? Francis Bacon qui, entre 1962 et 1986, rencontra à de multiples reprises le critique d'art David Sylvester. Le résultat de leurs face-à-face – résumés en neuf dialogues – confesse les pensées, les méthodes de travail et la vie au quotidien de cet artiste de génie. Un classique du genre à nouveau réédité.

Francis Bacon. Entretiens,
de David Sylvester, trad. Michel Leiris, éd. Flammarion, 256 p., 24 €



DENISE ET SES HOMMES

Herbin, Le Parc, Morellet, Poliakoff, Soto, Tinguely, Vasarely… Pionnière de l'abstraction, l'intrépide Denise René (1913-2012) défend avec acharnement, et dès 1944, année ou elle s'installe dans son premier quartier général, un appartement au 124, rue de La Boétie, les artistes avant-gardistes. Filmée en 1998, la pasionaria de l'art cinétique revient sur son parcours atypique. Sa rencontre avec Vasarely au Café de Flore en 1939, ses expositions à retentissement mondial (Mondrian en 1957), son refus de présenter Yves Klein ou Fontana, les tentatives internationales – elle ouvrira successivement des galeries à Krefeld, Düsseldorf et New York –, la vieille dame assume ses partis pris et avoue même *« la souffrance et la frustration »* que provoque la vente d'une de ses œuvres. Bel hommage à celle qui toute sa vie durant resta à la pointe du « Mouvement » *(lire aussi p. 56).*

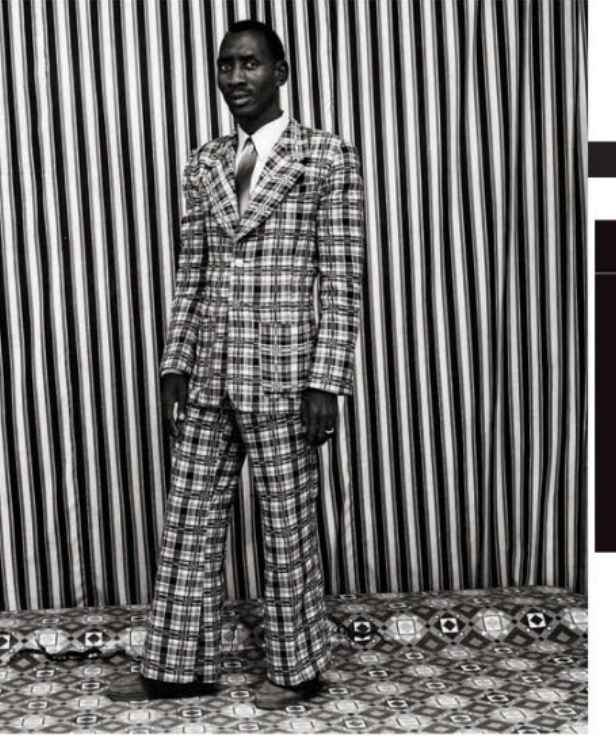
Denise René, de Camille Richard, 52 min, dist. Terra Luna Films, 22 €. Disponible à partir du 15 avril

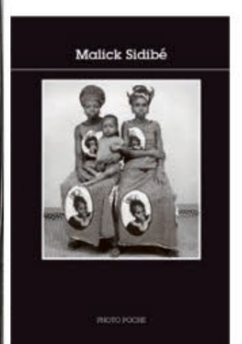


PETITS FORMATS, GRANDS ENTRETIENS

« Cela fait cinq siècles que l'idée du moi occupe le terrain. » Ainsi parlait Michel Houellebecq en février 1995 lors d'une rencontre avec Jean-Yves Jouannais (désormais chroniqueur à *Arts Magazine*). Ce face-à-face appartient à la série « Les Grands entretiens » d'*Artpress*, édités à l'occasion des quarante ans de la publication. Dans la même collection sont également disponibles *Harald Szeemann*, commissaire d'exposition et directeur de la Documenta de Kassel en 1972, *Pop Américains* (Rauschenberg, Warhol, Lichtenstein…) et *George Didi-Huberman*, philosophe et historien de l'art. De petits formats pour de grands débats.

Les Grands Entretiens d'Artpress,
éd. Imec/Artpress, de 72 à 144 p., 12 €





L'ŒIL DE BAMAKO

Une Mobylette, une cigarette a la bouche et un pantalon patte d'eph : Malick Sidibé se photographie en 1965 dans sa tenue de reporter. Sa passion ? Immortaliser les jeunes Maliens dans l'euphorie des années yé-yé qui suivent la proclamation de l'indépendance, des bars où ils dansent le twist dans des costumes neufs aux rivages du Niger ou ils se baignent et pique-niquent en écoutant des 45 tours. Plus tard, dans un studio du quartier populaire de Bagadadji, ouvert jusqu'au bout de la nuit, les mêmes prendront la pose, fiers d'exhiber lunettes noires, faux téléphones, postes de radio… Pendant quarante ans, c'est tout Bamako qui se fait tirer le portrait par Malick Sidibé (désormais bardé de récompenses dont un Lion d'or obtenu en 2007 à la Biennale de Venise pour l'ensemble de sa carrière). Et ces 77 photographies en noir et blanc révèlent l'humour et la poésie de celui qui se définit comme « *un portraitiste naturaliste, pas philosophique* ».

Malick Sidibé, Photo Poche n°145, éd. Actes Sud, 144 p., 13 €















ORSAY REVISITÉ

« *Ceci n'est pas un guide*, prévient Guy Cogeval, président du musée d'Orsay. *Mais une manière de découvrir l'histoire de l'art différemment.* » En effet, l'ouvrage, intitulé *Le Musée d'Orsay à 360 degrés*, ne se contente pas de présenter 360 œuvres issues des collections d'Orsay et de l'Orangerie en 360 pages. Il les présente autrement. Si *Le Fifre* de Manet ou *La Pie* de Monet restent en pole position, la surprise vient des chefs-d'œuvre de la photographie, de l'opéra ou du cinéma qui s'intercalent dans ce parcours chronologique (de 1848 à 1925), inauguré par une trogne en terre crue peinte par Honoré Daumier et clos par une épreuve argentique d'Alfred Stieglitz. Entretemps, la *Danse serpentine* filmée par les frères Lumières côtoie *Le Démolisseur* de Paul Signac, *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, *L'Âge mûr* de Camille Claudel. Vingt et un conservateurs ont contribué à ce « guide », emballé dans une élégante couverture couleur céladon à rabat, qui réhabilite l'iconique logo conçu par le designer Jean Widmer en 1983. Indispensable.

Le Musée d'Orsay à 360 degrés, Guy Cogeval (dir.), éd. Skira/Flammarion, 360 p., 24,90 €



SUR UN AIR DE WATTEAU

Watteau, peintre de la musique ? Le palais des Beaux-Arts de Bruxelles n'en doute pas un quart de temps. Les fêtes galantes imaginées par l'artiste dans le Paris bouillonnant du XVIII[e] siècle, où l'aristocratie aspire à des mœurs plus légères qu'à la cour de Versailles, regorgent de scènes dans lesquelles se mêlent danse, théâtre et musique. Un livre-disque enregistré sous la baguette raffinée et élégante de William Christie en témoigne. Le fondateur des Arts florissants a choisi des partitions de Marc-Antoine Charpentier, Jean-Baptiste Lully ou Antonio Vivaldi pour illustrer tableaux et dessins de Watteau à grand renfort de clavecins, violons, flûtes et guitares. Sonnez cantates, résonnez sonates.

La musique de Watteau, 2 CD : Galerie sonore (64 min 35) et Un concert chez Crozat (68 min 45), dist. Bozar/Harmonia Mundi, 18,50 €

Concert des Arts florissants au palais des Beaux-Arts, Bruxelles, le 28 mars à 20h. De 16 € à 70 €. www.bozar.be

EN DOUBLE PAGE SUIVANTE : **CARTE BLANCHE D'HAKIMA EL DJOUDI À**

ANDRÉ S. LABARTHE

André S. Labarthe est un homme jeune qui se marre bien !

Trop difficile de dire la multitude que celui-ci porte en lui tellement il a endossé de chapeaux.

On pourrait énumérer les outils et les formes nombreuses qu'il donne à son œuvre… je retiens dans le fond qu'il collectionne les poires desséchées, les canettes écrasées, les livres secrets, un rat momifié et des cinéastes en composition.

Dans ces documents qui rencontrent son temps, ses travaux en décomposition où l'on voit souvent ses acteurs jouant leur propre rôle de réalisateur, il ajuste ces sujets dans un acte d'enregistrement qui paradoxalement n'a de cesse d'être à l'affût de cet instant, les trois secondes accidentelles qui pourrait être la seule valeur du cinéma.

Dans une vie qui durerait le temps d'une gitane, à force de sans cesse rallumer les feux qui se consument peu à peu dans un ralentissement où tout s'accélère, André S. Labarthe est inclassable.

Jusqu'au bout de ses yeux rieurs sous son feutre et même si cela n'est pas vrai, j'ai l'impression que tout s'est passé autour de sa table ronde.

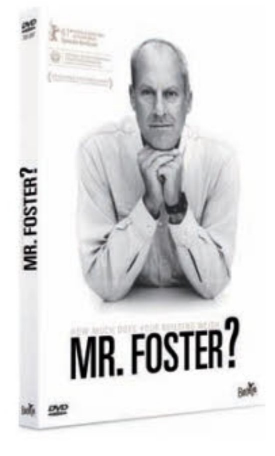
Louis Avenard

À venir :
Belle à faire peur (accords perdus 4) // **Recueil de dessins** - *LimeLight éditions*
Carolyn Carlson (double DVD) // **La danse au travail** (DVD) // **Les peintres** (DVD) - *éditions Capricci*

D'après* Le Bleu du ciel *de Georges Bataille.
Extrait de la version 3 du scénario, séquence 22



UNE LEÇON D'ARCHITECTURE



« *Une gigantesque lame futuriste* », c'est ainsi que le réalisateur Carlos Carcas décrit l'aéroport de Pékin conçu par le Britannique Norman Forster. Et son documentaire, qui raconte la vie et l'œuvre de l'architecte aux 300 récompenses, est à la hauteur. Les structures colossales du Reichstag de Berlin, de la tour Hearst de New York ou du viaduc de Millau filmés par Carlos Carcas semblent, défiant toutes les lois de la pesanteur, prêtes à décoller. Quant à Norman Foster, 75 ans et en perpétuel mouvement, la caméra le suit de sa maison d'enfance dans un quartier pauvre de Manchester à l'université de Yale où, boursier, il obtient sa maîtrise d'architecture ; de la création du cabinet Team 4, en compagnie de Richard Rogers, à celle de Foster + Partners qui compte aujourd'hui plus de 1 400 salariés. Un portrait passionnant – étoffé des témoignages de Richard Serra, Anthony Caro ou Anish Kapoor – de l'un des plus grands bâtisseurs d'aujourd'hui.

How much does your building weigh, Mr. Foster ? DVD de Norberto Lopez Amado et Carlos Carcas, 1h16, VOSTF, dist. Bodega films, 19,99 €

séquence 22

Int. Une chambre d'hôtel. Paris.

Une chambre anonyme dont il n'est pas possible de discerner les contours.
Le lit a été tiré au milieu de la pièce. Sur le lit repose Dirty, enveloppée d'un linceul noir qui ne laisse à découvert que le visage et les pieds. Elle a les yeux fermés. Elle est comme morte.
À la tête et au pied du lit, quatre bougies fichées dans des bougeoirs éclairent la scène.

Troppmann, qu'on discerne à peine, contourne lentement le lit, s'arrête pour toucher les pieds nus de Dirty, s'accroupit pour les embrasser, se redresse, va se placer à la tête du lit, tire sur le linceul de manière à découvrir progressivement le corps nu de Dirty : les chevilles, les jambes, les genoux, le sexe enfin.
Puis il se redresse. En dépit de l'éclairage parcimonieux, on devine que Troppmann travaille à s'exciter devant le corps de Dirty. Il n'y a plus de doute lorsque faisant un pas en avant, on le voit en train de se masturber au-dessus du visage de Dirty qui se présente à lui à l'envers, avec, dans la profondeur du plan, le sexe découvert.

Après quelques secondes, Troppmann abandonne :

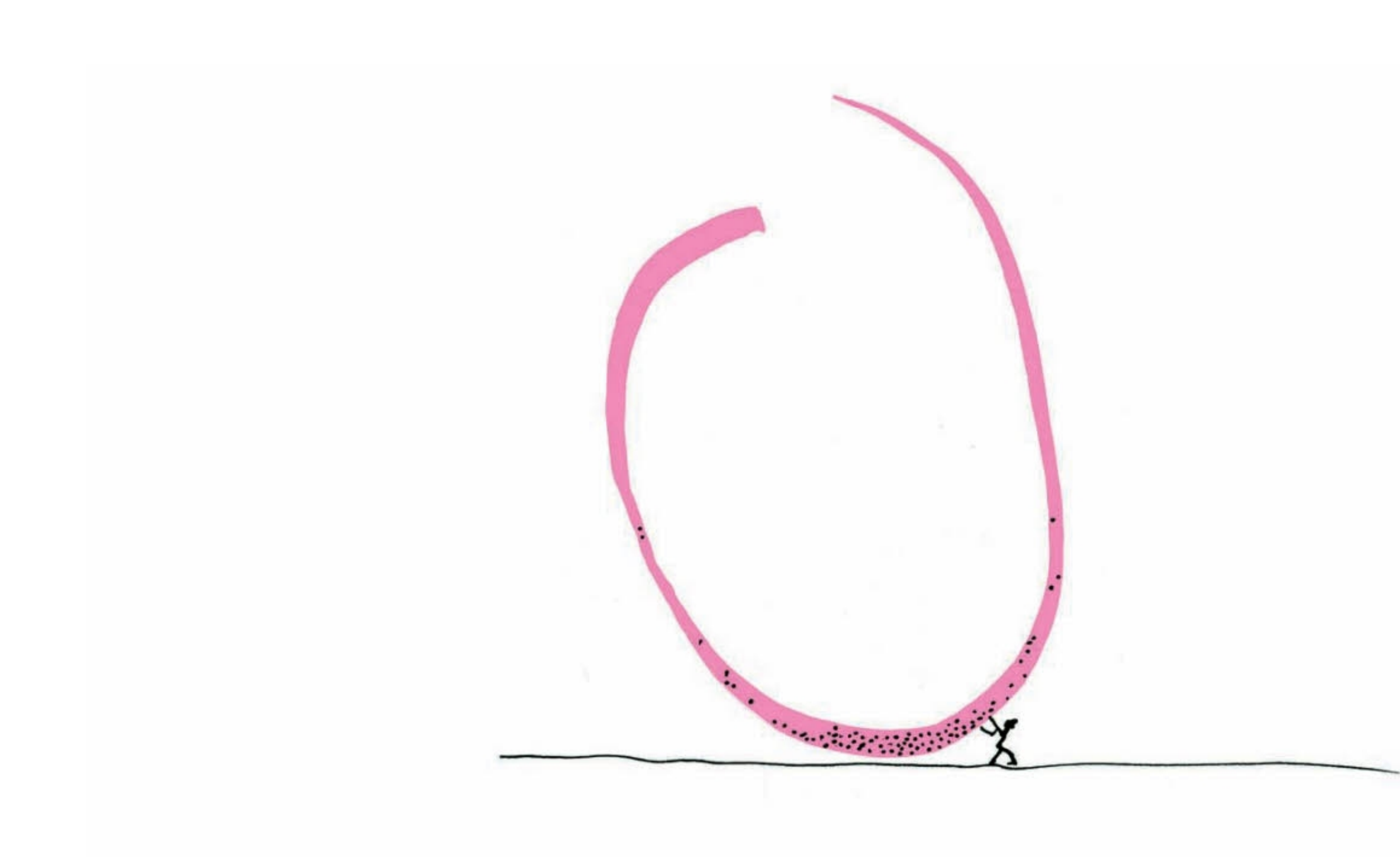
- Je n'y arrive pas.

Dirty ouvre les yeux.
Tous deux partent d'un grand éclat de rire.
Troppmann se penche sur Dirty, essaie de l'embrasser en répétant au milieu du fou rire qui l'a gagné :

- Je n'y arrive pas.

Ce fou rire enchaîne avec les deux plans suivants.

...





LUMIÈRES, MOTEUR... ACTION !

Longtemps décrié, passé de mode, l'art abstrait cinétique fait un retour remarqué au premier plan. Du palais de Tokyo au Grand Palais, de Rennes à Bâle en passant par Londres, une foule d'expositions remet au goût du jour les expérimentations picturales, lumineuses et motorisées d'artistes qui se jouent de nos sens pour faire bouger les lignes. Analyse.

DOSSIER

Tableaux vibrants, couleurs enveloppantes, sculptures mouvantes… Depuis 1913 et la découverte de l'art abstrait, les artistes jouent avec nos rétines pour chambouler nos perceptions. Un courant remis en pleine lumière et en perspective par une gigantesque exposition au Grand Palais. Attention les yeux !

Dossier réalisé par Adrien Guilleminot



ALEXANDER CALDER L'INVENTION DU MOBILE
Premier sculpteur à avoir fait du mouvement le principe même de son œuvre, Calder suspend des plaques de métal que le vent met en branle. Les « Mobiles », baptisés ainsi par Marcel Duchamp, sont nés.

LES BOUCLIERS, 1944, MÉTAL PEINT, TIGES EN MÉTAL, FIL D'ACIER, DIAMÈTRE 292 CM

Un retour ? Presque un raz-de-marée optique et cinétique. L'op art, personnifié par Vasarely, fait un retour fracassant sur le devant de la scène : dans la déco, dans la mode et dans les musées, avec pas moins d'une dizaine d'expositions en Europe. Dont la plus importante va ouvrir ce mois-ci au Grand Palais, à Paris. Des balbutiements de l'art abstrait dans les années 1910 aux grands « environnements » de la décennie 2010, « Dynamo », rétrospective d'une ampleur inédite (pour la première fois, une seule exposition conçue par pas moins de quatre commissaires occupe tous les espaces du palais), éclaire un siècle d'art à travers les questions de mouvement, de lumière et la volonté des quelque 140 artistes exposés d'immerger le spectateur dans leurs œuvres.

CALDER, DUCHAMP, VASARELY… LES PIONNIERS DU MOUVEMENT

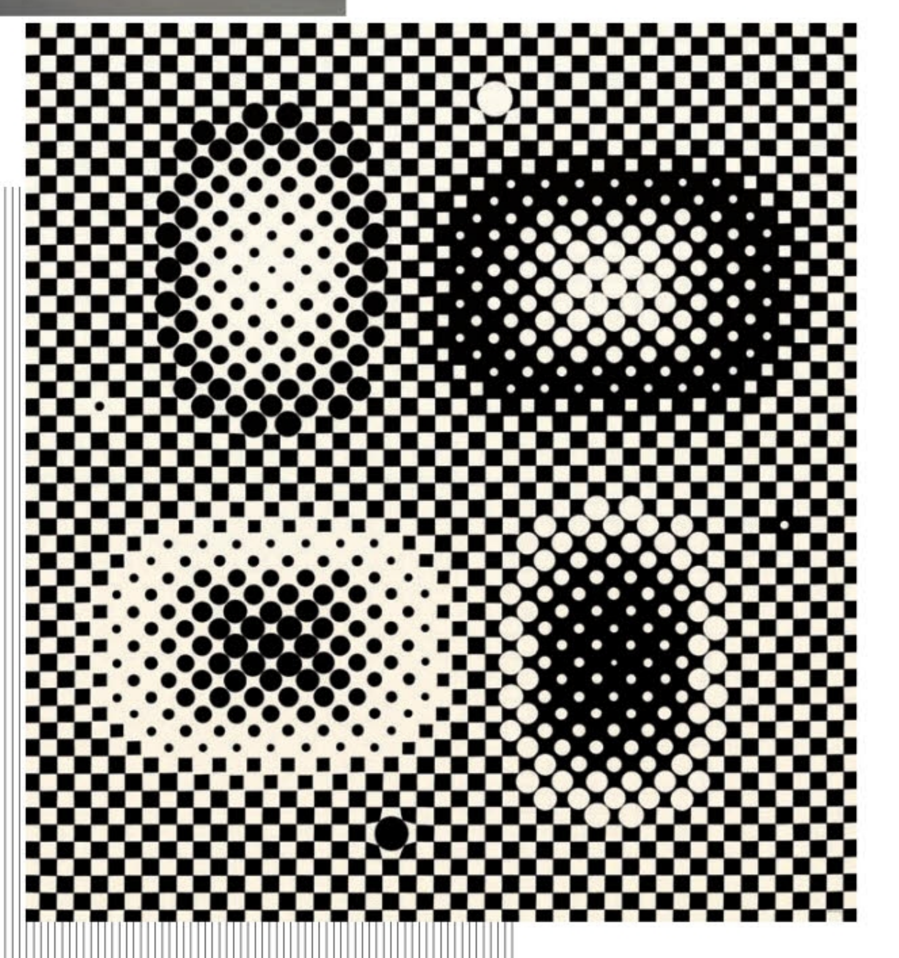


MARCEL DUCHAMP

UN RÔLE MOTEUR

Moins connues que sa* Fontaine *ou sa* Roue de bicyclette, *les recherches de Duchamp sur le mouvement constituent pourtant un pan essentiel de son œuvre. Cet assemblage de cinq plaques de Plexiglas qui, en tournant, semblent n'en faire qu'une annonce déjà les expériences menées quarante ans plus tard par les artistes de la mouvance op art.

ROTATIVE PLAQUES VERRE, 1920, PLEXIGLAS PEINT, MÉTAL, BOIS, MOTEUR ÉLECTRIQUE, 170 x 125 x 100 CM

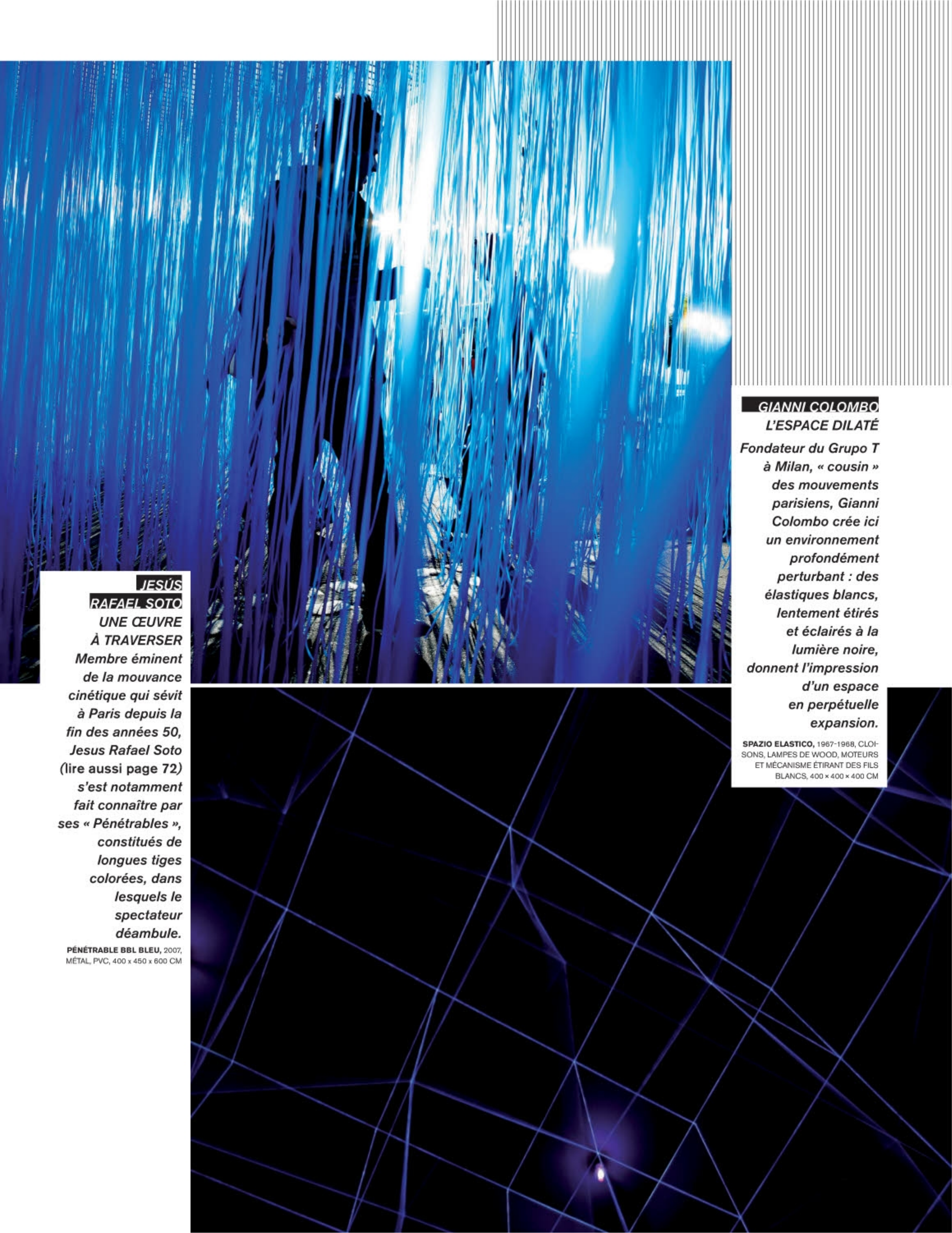


VICTOR VASARELY

LES ONDULATIONS DE LA PEINTURE

C'est autour de Victor Vasarely que se constitue vraiment le mouvement op art. Un art dans lequel l'œil de celui qui regarde est littéralement piégé par les ondulations de la peinture et perçoit un mouvement qui n'est que suggéré.

MÉTAGALAXIE, 1959/1961, PEINTURE SUR TOILE, 160 x 147 CM



GIANNI COLOMBO
L'ESPACE DILATÉ

Fondateur du Grupo T à Milan, « cousin » des mouvements parisiens, Gianni Colombo crée ici un environnement profondément perturbant : des élastiques blancs, lentement étirés et éclairés à la lumière noire, donnent l'impression d'un espace en perpétuelle expansion.

SPAZIO ELASTICO, 1967-1968, CLOISONS, LAMPES DE WOOD, MOTEURS ET MÉCANISME ÉTIRANT DES FILS BLANCS, 400 × 400 × 400 CM

JESÚS RAFAEL SOTO
UNE ŒUVRE À TRAVERSER

Membre éminent de la mouvance cinétique qui sévit à Paris depuis la fin des années 50, Jesus Rafael Soto (lire aussi page 72) s'est notamment fait connaître par ses « Pénétrables », constitués de longues tiges colorées, dans lesquels le spectateur déambule.

PÉNÉTRABLE BBL BLEU, 2007, MÉTAL, PVC, 400 x 450 x 600 CM



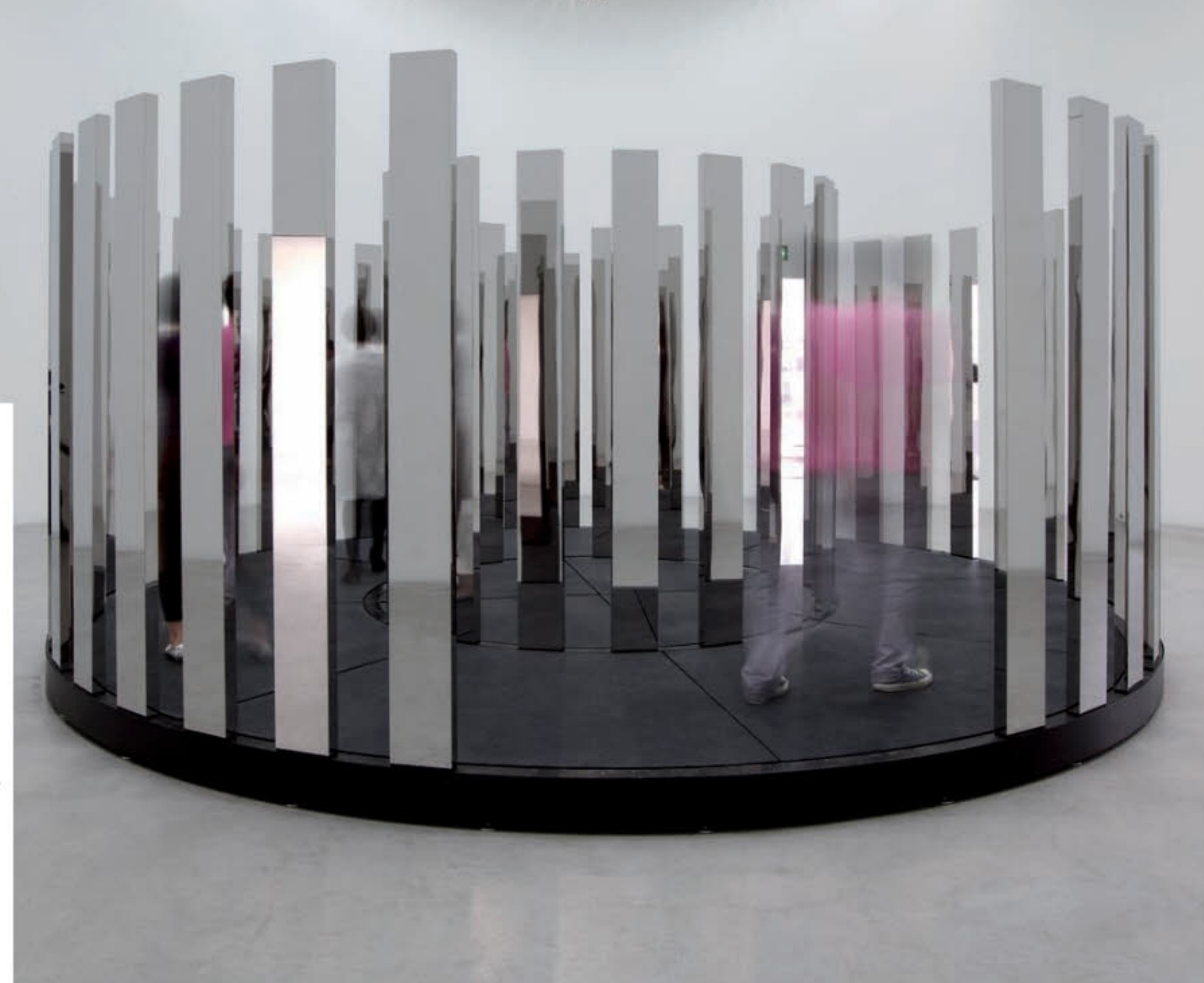
CHRISTIAN MEGERT
L'INFINI EN BOÎTE
Conçues pour la Documenta de Kassel, ces œuvres du Suisse Christian Megert suscite le vertige. Avec un dispositif tout simple : miroir au sol et au plafond, et adieu la rassurante stabilité du plancher des vaches.
ENVIRONMENT, DOCUMENTA 4, 1968, MIROIRS, BOIS, ACRYLIQUE, 400 × 400 × 400 CM

Entrer dans l'œuvre. L'idée n'est pas neuve, soulignent les commissaires de l'exposition « Dynamo ». Des tableaux-mondes des peintres flamands de la Renaissance à Rothko, qui considérait que le spectateur devait se placer à 50 centimètres maximum de ses toiles pour s'y plonger pleinement, l'envie d'immerger le public dans son art prend toutefois une ampleur nouvelle dans les années 60. De Paris à Milan en passant par la Suisse, les artistes créent alors des œuvres à l'échelle d'une salle et usent de tous les artifices pour faire éprouver des sensations inédites. Du vertige à la perte de repères, c'est un art s'adressant directement aux sens du spectateur qui naît alors.

L'ŒUVRE À LA CONQUÊTE DE L'ESPACE

QUAND LES SENS NOUS JOUENT DES TOURS

Vision déformée. Perspectives impossibles. Reflets trompeurs. Avec l'op art, les artistes découvrent avec délices qu'ils peuvent se jouer de nos sens et perturber notre perception. À tel point qu'en 1965, lorsque le MoMA de New York organise la première exposition consacrée au mouvement, « The Responsive Eye », les gardiens se plaignent et obtiennent qu'on leur fournisse des lunettes de soleil pour mieux supporter la vision prolongée d'œuvres comme celles de Bridget Riley ! Cette façon de piéger le spectateur et de le déstabiliser par le biais de la vue continue aujourd'hui d'intéresser des artistes plus jeunes, comme le Danois Jeppe Hein, les Suisses John Armleder ou Philippe Decrauzat…



JEPPE HEIN

UN LABYRINTHE TRUQUÉ

Fait de miroirs fixes ou comme ici motorisés, voire carrément invisible, le labyrinthe est l'un des dispositifs fétiches du Danois Jeppe Hein. Des labyrinthes toujours truqués : on s'attend à devoir choisir un chemin pour trouver la sortie, mais c'est en réalité la succession de points de vue créés par les miroirs qui intéressent l'artiste.

ROTATING LABYRINTH, 2007, MIROIRS POLIS, INFRASTRUCTURE EN ALUMINIUM, PLATEFORME, ROULEAU, MOTEUR, 550 x 550 x 220 CM



BRIDGET RILEY

LA RÉTINE MISE K.-O.
Difficile, voire impossible de « faire le point » devant les grandes compositions de la Britannique Bridget Riley. Courbes qui tanguent, motifs qui se lancent dans une danse endiablée… Chacune de ses œuvres est un « champ d'énergie visuelle » qui met notre rétine à rude épreuve.

FALL, 1963, ÉMULSION SUR ISOREL, 141 x 140 CM



FRANCOIS MORELLET

UN GAG DANS L'ÉQUATION
Une abstraction géométrique constituée d'un motif répétitif (et parfois légèrement perverti) que l'on appelle « trame » : tel est le principe de base du travail de François Morellet. Une œuvre de mathématicien fantaisiste que le spectateur doit résoudre à la manière d'une équation.

SPHÈRE TRAMES, 1989, ALUMINIUM, DIAMÈTRE 200 CM



CARSTEN HÖLLER
SCINTILLEMENT HYPNOTIQUE
Qu'il embarque les visiteurs dans de vertigineux toboggans ou, comme ici, qu'il les hypnotise à l'aide d'ampoules dont le rythme du scintillement épouse celui de nos neurones, l'Allemand Carsten Höller se comporte en fournisseur de sensations fortes.
LIGHT CORNER, 2001, BULBES LUMINEUX, PROGRAMMATEUR, 192 × 98 CM

ET LA LUMIÈRE FUT

Enveloppante, aveuglante. La génération d'artistes cinétiques des années 60 avait déjà beaucoup œuvré à l'aide d'ampoules et de néons, et c'est bien dans le domaine de la lumière que leur influence se fait le plus sentir aujourd'hui. Autour du mouvement californien Light & Space (représentés au Grand Palais par Bruce Nauman, Larry Bell ou James Turrell) et de jeunes plasticiens aujourd'hui mondialement réputés (Carsten Höller, Ann Veronica Janssens, Douglas Wheeler), la section consacrée aux œuvres à base de lumière est l'une des plus riches de l'exposition.

ANN VERONICA JANSSENS
BAIN DE BRUME

Avec Julio Le Parc** (lire page 66), **la Belge Ann Veronica Janssens est l'artiste la mieux représentée de l'exposition « Dynamo ». C'est dire l'importance prise par cette créatrice d'ambiances, dont les bains de brume colorée sont les héritiers directs des expériences menées par les artistes cinétiques des années 60.

HOT PINK AND TURQUOISE, 2006, LAMPES HALOGÈNE, FILTRE DE COULEUR DICHROÏQUE, TRIPODE



À VOIR

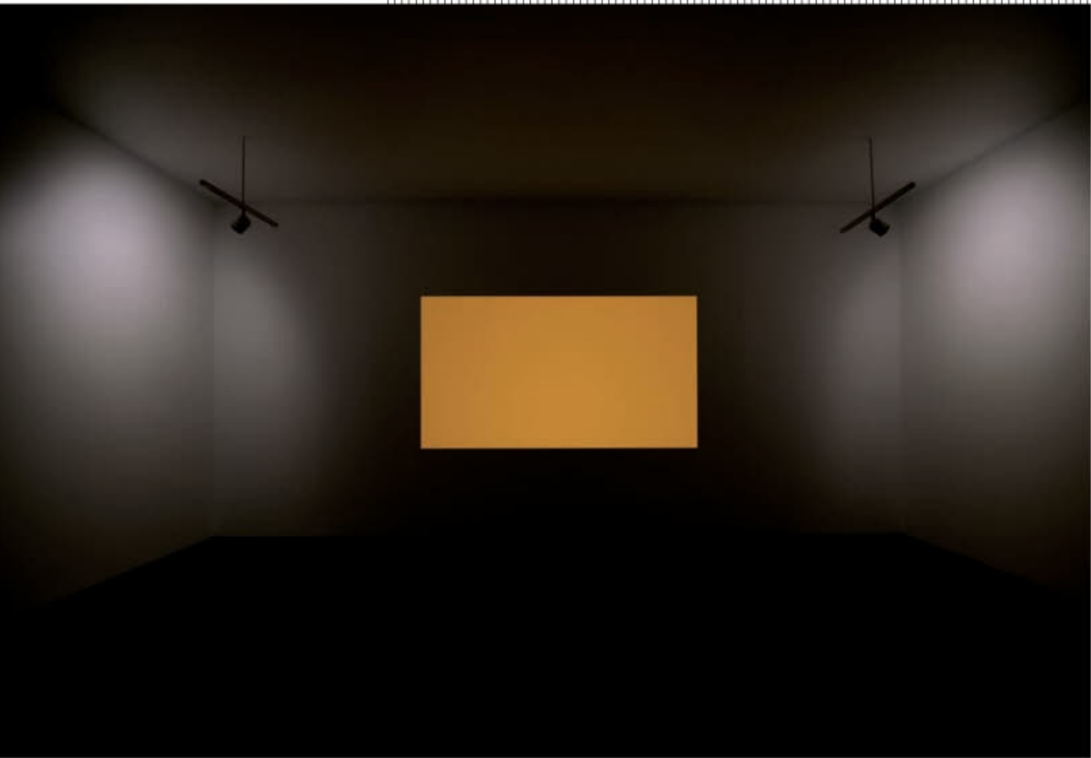
Dynamo
Un siècle de lumière et de mouvement dans l'art, 1913-2013
Du 10 avril au 22 juillet

GRAND PALAIS, PARIS
Avenue du Général-Eisenhower, 8e. 10h-20h (sf mar.). 10h-22h le mer. 9 €/13 €. Tél. : 01 44 13 17 17 . www.rmngp.fr

JAMES TURRELL
MONOCHROMES SANS FOND

La simplicité des installations de James Turrell, comme** Cherry **(ici telle qu'elle était exposée à la galerie Almine Rech, à Bruxelles) n'est qu'apparente. L'artiste, qui a été jusqu'à collaborer avec la Nasa, arrive à rendre presque palpable, et en tout cas en volume, des sortes de monochromes de couleur dans lesquels le regard se noie sans jamais toucher le fond.

CHERRY, 1998, INSTALLATION LUMINEUSE





JULIO LE PARC
L'EMPÊCHEUR DE REGARDER EN ROND

Rétif, rebelle, même un peu casse-pieds… Depuis plus d'un demi-siècle, ce précurseur de l'art optique et cinétique n'a eu de cesse de secouer les cocotiers. Celui du milieu de l'art, dont il remet sans cesse en cause les dogmes et les principes. Et le spectateur avec, qu'il embarque dans un grand huit de sensations. Rencontre à l'occasion de sa rétrospective au palais de Tokyo.

Adrien Guilleminot TEXTE

D'ordinaire, une exposition commence… par le commencement. Introduction, première salle pour poser les enjeux de ce que va nous donner à voir l'artiste, rappel de son parcours… Rien de tel au palais de Tokyo, où Julio Le Parc, 84 ans, donne à voir plus d'un demi-siècle de création. Ici, on n'oriente pas, on désoriente. L'entrée se fait par un « Pénétrable », sorte de champ de miroirs mobiles et accrochés au plafond qu'il faut traverser pour accéder à l'exposition. Déstabilisation garantie, le message est limpide : abandonnez vos repères et vos préjugés, laissez-vous porter, gardez l'œil (et l'esprit) grands ouverts. Autant de mots d'ordre qui scandent et résument la carrière de cet Argentin de Paris, briseur de dogmes et empêcheur de regarder en rond, dont c'est la première grande exposition parisienne depuis des lustres. Entre autres parce que cet éternel rebelle semble avoir pris un malin plaisir à faire tourner les institutions et le marché en bourrique, malgré un début de carrière plus que fulgurant. Et marqué dès l'origine par une remise en question permanente de la façon dont fonctionne le milieu de l'art.

À la fin des années 40, il fréquente puis abandonne l'académie des Beaux-Arts de Buenos Aires. Y revient en 1955 pour mieux s'impliquer dans les protestations étudiantes qui aboutissent à un véritable putsch des



LABYRINTHE DE MIROIRS

Même la porte d'entrée de l'exposition de Julio Le Parc est une œuvre. En l'occurrence, un labyrinthe de miroirs suspendus au plafond qui interdisent toute perspective et multiplient les points de vue pour le visiteur qui y pénètre : derrière, de côté… On voit tout, et on ne distingue rien.

CELLULE À PÉNÉTRER, 1963-2012, ACIER, NYLON, LAMPE, 600 X 700 CM

REPÈRES

1928 : Naissance à Mendoza (Argentine)

1958 : S'installe à Paris

1960 : Cofonde le GRAV (Groupe de recherche d'art visuel).

1966 : Décroche le Grand Prix international de peinture de la Biennale de Venise

1968 : Est expulsé de France pour sa participation aux ateliers populaires

1972 : Refuse une exposition au musée d'Art moderne à Paris. S'ensuit une longue période où l'artiste, quoique vivant en banlieue parisienne à Cachan, expose peu en France

2005 : Une exposition à Zurich, à la fondation Daros, fait redécouvrir ses installations lumineuses au public européen

2011 : Une large place lui est réservée dans l'exposition Erre du centre Pompidou-Metz

aspirants-artistes sur l'institution, visant à changer l'enseignement de l'art, trop traditionnel à leur goût. Puis c'est le départ pour Paris à la fin 1958, où il fait une rencontre déterminante : celle de Victor Vasarely, grand maître et gourou de l'art cinétique. Le principe ? Un art abstrait et géométrique, dans lequel les agencements de formes et de couleur, les effets de loupe et de trompe-l'œil créent un trouble visuel, une sensation de vertige, voire de malaise. Un style qui s'est popularisé par la suite (*lire page 58*), mais qui est à l'époque totalement révolutionnaire. Et correspond parfaitement à l'Argentin. « *À l'époque, la mode était à l'abstraction lyrique, à l'expressionnisme abstrait,* se remémore l'artiste. *C'était devenu une sorte d'académisme, avec en arrière-plan une idée que j'ai toujours combattue : celle de l'artiste génial et isolé.* » Faire tomber l'artiste de son piédestal : tel va être le grand combat des jeunes années de Julio Le Parc.

En bonne logique, c'est d'abord en groupe que Le Parc va œuvrer. Au sein du CRAV (Centre de recherche d'art visuel), vite rebaptisé GRAV (pour Groupe), sont réunis six artistes. Outre Le Parc, François Morellet, Horacio Garcia Rossi, Francisco Sobrino, Joël Stein et le fils de Vasarely, Yvaral. « *Nous souhaitions échanger des idées, réaliser des projets à plusieurs, discuter et faire évoluer nos pratiques* », décrypte aujourd'hui l'Argentin. Dans l'histoire de l'art, peu de groupes ont été aussi loin dans la mise en commun de leurs univers, qui culmine en 1963 dans la réalisation du *Labyrinthe*, véritable parcours d'art total dont une réplique sera exposée dans l'exposition « Dynamo » au Grand Palais (*lire page 58*). Et aucun n'aura eu une telle longévité : il faudra attendre huit ans avant que le collectif n'explose. Le vers est dans le fruit depuis 1966, à cause d'un événement inattendu, la consécration de Julio Le Parc qui se voit décerner le Grand Prix

CONTORSIONS

À partir du milieu des années 60, Le Parc fait se mouvoir des lames en acier sur des fonds striés ou sous le feu de projecteurs. Il résulte de ces « Contorsions » des jeux de lumière et des reflets hypnotiques sans cesse renouvelés.

CONTINUEL-LUMIÈRE AVEC FORMES EN CONTORSION, 1966-2012, ACIER, 232 X 277 X 80 CM



CIBLES

Dès ses débuts, l'Argentin cherche à éliminer tout ce qui relève de la subjectivité de l'artiste. À commencer par le choix des couleurs : il détermine une gamme de quatorze couleurs qu'il ne changera plus par la suite. Tout le jeu consiste ensuite à les agencer dans des formes et dans un ordre différent à chaque fois.

VUE DE L'EXPOSITION MONOGRAPHIQUE DE JULIO LE PARC, PALAIS DE TOKYO



de peinture de la Biennale de Venise. L'Oscar du monde de l'art pour le membre d'un collectif qui refuse à la fois la « starification », la soumission aux institutions et au marché, ce n'est pas le moindre des paradoxes. L'autre est que cet événement ne va pas vraiment faire décoller la carrière de l'artiste. Quelques années plus tard, en 1972, on lui propose bien une grande rétrospective au musée d'art moderne à Paris, mais Le Parc, alors engagé dans un – nouveau – mouvement de protestation contre l'organisation trop nébuleuse à son goût d'une importante exposition d'art contemporain au Grand Palais n'arrive pas à se décider. Il décide de jouer la décision à pile ou face, la pièce tombe du mauvais côté : ce sera non.

Un nombre incalculable de pistes

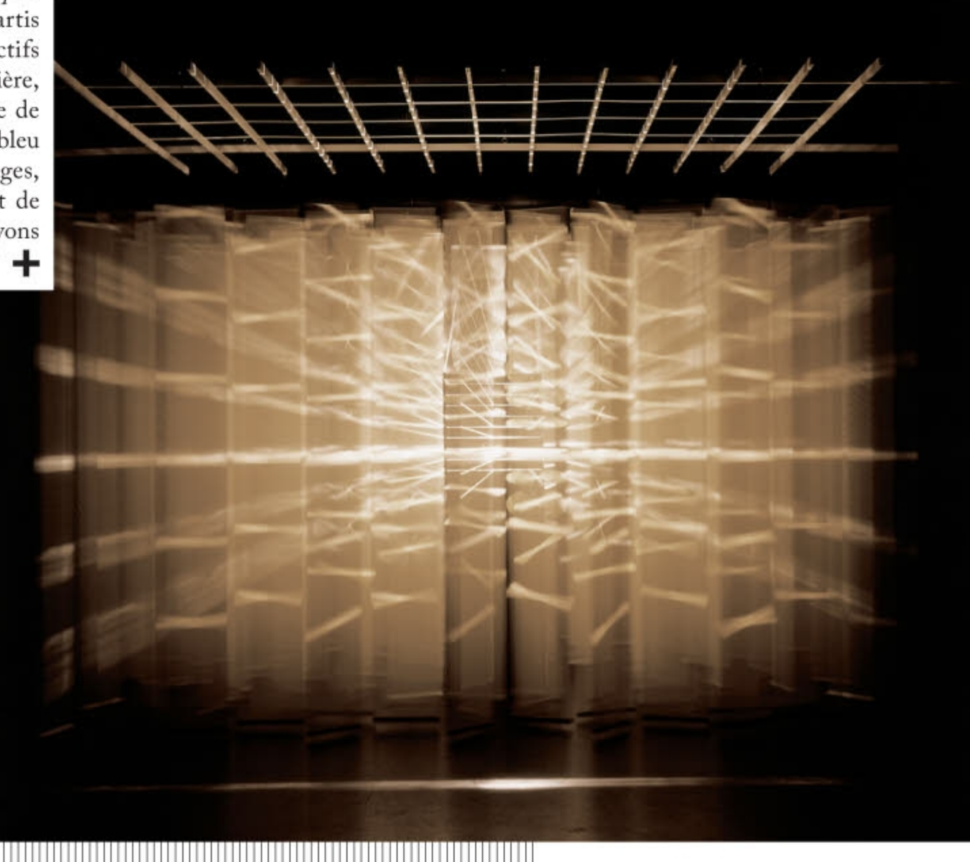
L'exposition du palais de Tokyo, dans le bâtiment qui fait face au musée d'Art moderne, est donc sa première « vraie » rétrospective à Paris. Et elle arrive après quatre décennies d'attente. Elle permet de constater que l'Argentin n'est pas qu'un donneur de coups de pied dans la fourmilière artistique. Ses œuvres elles-mêmes ouvrent un nombre incalculable de pistes dont s'inspirent encore les créateurs d'aujourd'hui. D'où le souhait de la commissaire de l'exposition, Daria de Beauvais, de montrer « *à quel point Julio Le Parc est un artiste actuel* ». Ses partis pris visant à réduire au minimum les choix subjectifs de l'artiste, par exemple. Très tôt dans sa carrière, Julio Le Parc met au point une palette réduite de quatorze couleurs, sorte d'arc-en-ciel allant du bleu au violet en passant par les verts, jaunes et rouges, qu'il décline dans une multitude de formes et de combinaisons. Son travail sur la lumière en rayons lumineux qui se réverbèrent et se reflètent sur +



ANTISTAR

En moins de dix ans, Le Parc devient l'une des attractions de la scène artistique parisienne et décroche le Grand Prix de la Biennale de Venise en 1966. Un paradoxe pour ce créateur qui travaille alors au sein d'un groupe (le GRAV) et rejette toute forme de vedettariat…

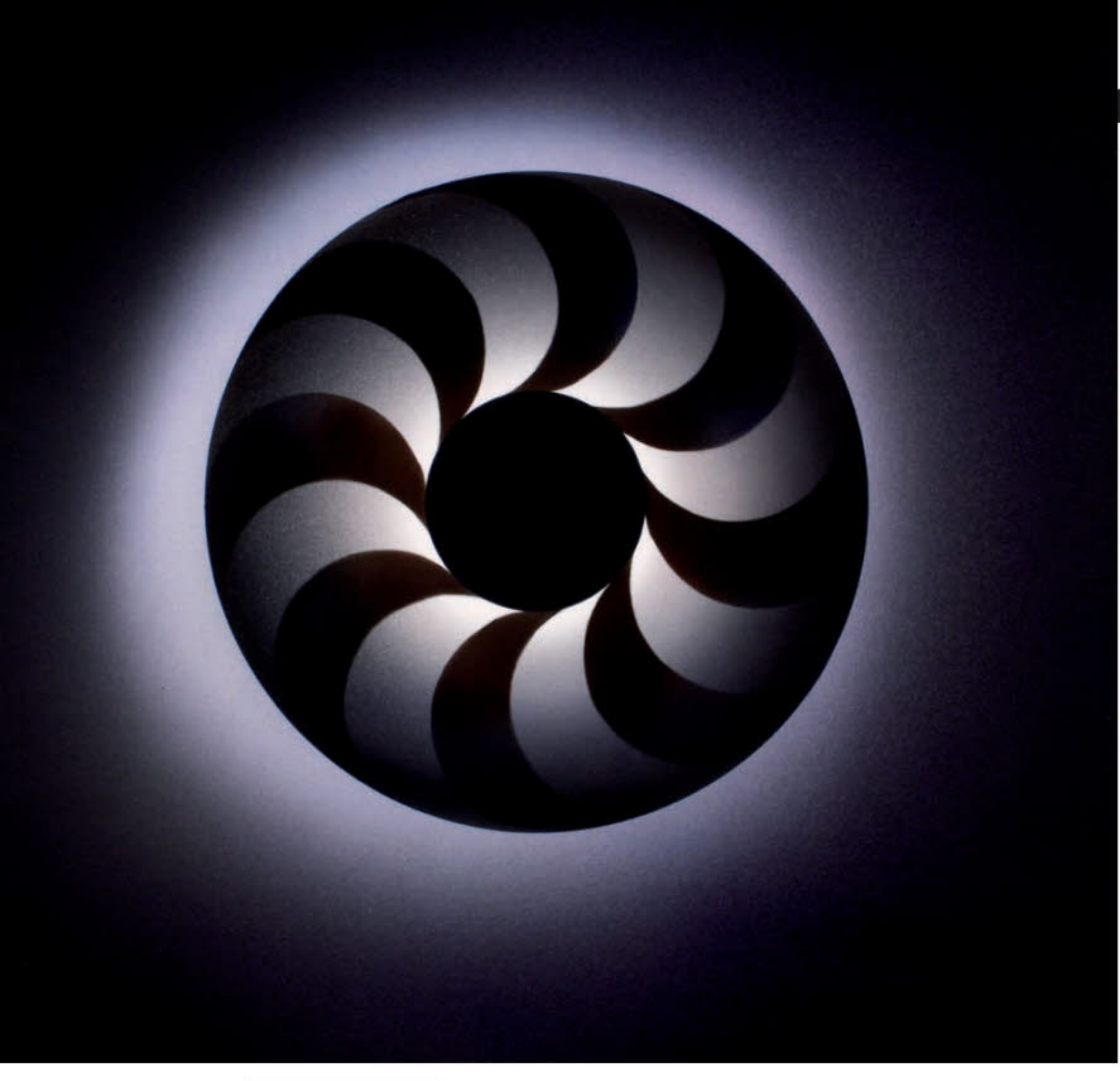
JULIO LE PARC DERRIÈRE CLOISON À LAMES RÉFLÉCHISSANTES, 1967



LUMIÈRES

Dans la pénombre d'une pièce couverte de miroirs, de fins rideaux de tulle captent et diffusent les rais de lumière d'un projecteur. Les installations lumineuses de Julio Le Parc, réadaptées à l'espace du palais de Tokyo, constituent l'un des temps forts de son exposition

LUMIÈRE EN VIBRATION, INSTALLATION, 1968-1978, MOTEUR, TULLE, BOIS, LUMIÈRE



TORSIONS

Infatigable curieux, l'artiste ne s'est pas cantonné à la peinture ni aux installations lumineuses. Œuvres à actionner soi-même, lunettes déformantes, et même sculptures font partie de son vocabulaire.

TORSION 4, 2004 (MAQUETTE 1999), INOX, 228 X 100 X 100 CM

MODULATIONS

Dans la série de peintures qu'il intitule « Modulations », Julio Le Parc s'amuse à transgresser ses propres règles. Finies ainsi les couleurs pures (un des « dogmes » de l'art cinétique) qu'il délaisse un temps pour des dégradés, comme dans cette toile exposée à la galerie Lélia Mordoch.

MODULATION 1169, 2004, ACRYLIQUE SUR TOILE, 80 X 80 CM

des lames métalliques ou des tissus, donnant l'impression d'avoir capturé une aurore boréale et d'être entré dans la cabine du projectionniste d'un cinéma. Ses jeux sur la profondeur et le volume qui empêchent l'œil du spectateur de faire la mise au point ou qui, au contraire, l'incitent à participer à de savoureux jeux optiques (notamment dans la salle où une dizaine de lunettes à essayer créent autant de déformations du champ visuel)… Autant de trouvailles qu'on repère dans la production de nombre d'artistes plus jeunes, comme en témoigne l'exposition « Dynamo » au Grand Palais, qui s'attache justement à montrer combien les notions de lumière, de mouvement, de trouble de la perception ont structuré les recherches des artistes abstraits, depuis le début du XXe siècle jusqu'à nos jours, et combien les idées de Le Parc – l'artiste le plus représenté dans cette exposition – trouvent un écho aujourd'hui. Sans que l'Argentin se juge « pillé » : « *Je considère qu'il s'agit d'un grand champ de recherche dont je ne suis pas propriétaire, d'autres artistes peuvent s'en emparer* », argumente-t-il. Et entre le palais de Tokyo, le Grand Palais et sa présence dans trois galeries d'art parisiennes au même moment (*lire encadré page suivante*), il ne passe pas franchement inaperçu…

Avec ce vocabulaire abstrait volontairement réduit, l'artiste réussit le tour de force d'embarquer le public dans une expérience trouble. Ce public



MOBILES

Au palais de Tokyo et à la galerie Denise René, plusieurs de ces mobiles sont exposés. Tous sur le même principe (des carrés de Plexiglas colorés suspendus), ils ont toutefois tous des effets différents selon leur couleur, leur accrochage en « mur » ou en « boule », la façon dont la lumière s'y reflète…

SPHÈRE ROUGE, 2001-2013

avec qui il « *cherche un rapport direct* », Julio Le Parc aime d'ailleurs le faire participer dès qu'il en a l'occasion. Au palais de Tokyo, l'une des pièces de l'exposition est appelée « salle de jeux ». Outre les lunettes déformantes, elle comporte une sorte de chamboule-tout où l'on est invité à dégommer un Napoléon, un Oncle Sam, Mickey… *(Faites tomber les mythes)*, des sortes d'œuvres cinétiques créées par le spectateur en actionnant un bouton faisant se télescoper des balles de ping-pong ou des tiges de métal… Mieux, l'artiste saisit souvent l'occasion d'interroger directement les visiteurs, donnant lieu parfois à des micmacs qu'il semble particulièrement goûter. À la fin des années 70, lors d'une rétrospective à Madrid, il évoque l'idée de faire don d'une œuvre à l'institution. Mais à une condition : pouvoir faire une enquête auprès des visiteurs afin que ces derniers votent pour l'œuvre qu'ils souhaiteraient voir donner. Stupeur du commissaire de l'exposition, qui s'insurge. Donner la parole au public, quelle idée… Et puis l'homme de l'art a déjà choisi la pièce qu'il souhaite se faire offrir. Obstiné, Le Parc obtient de réaliser son enquête. Résultat : le choix du public se porte… sur l'œuvre qu'avait élue l'éminent spécialiste. « *Il était loin d'être ravi* », se remémore avec amusement l'artiste. Réconcilier le public et les fins connaisseurs, l'exploit n'est pourtant pas mince…

À VOIR

Julio Le Parc

JUSQU'AU 13 MAI

La grande rétrospective, réunit une centaine d'œuvres, de 1959 à nos jours. Incontournable pour prendre la mesure de l'artiste.

PALAIS DE TOKYO, PARIS

13, avenue du Président-Wilson, 16e. 12h-00h (sf mar.). 8 €/10 €. Tél. : 01 81 97 35 88. www.palaisdetokyo.com

Le Parc – Denise René

JUSQU'AU 24 AVRIL

Dans la galerie « historique » de Julio Le Parc (et de tout l'art abstrait cinétique dont Denise René fut la grande pasionaria), une sélection d'œuvres balayant un demi-siècle de collaboration.

GALERIE DENISE RENÉ – ESPACE MARAIS, PARIS

22, rue Charlot, 3e. 14h-19h (sf dim. et lun.). Gratuit. Tél. : 01 48 87 73 94. www.deniserene.com

Le Parc. Alchimies, modulations, torsions

JUSQU'AU 6 AVRIL

Originalité de cette exposition : l'artiste y présente des peintures mais aussi des sculptures en inox absentes du palais de Tokyo.

GALERIE LÉLIA MORDOCH

50, rue Mazarine, 6e. 13h-19h (sf dim. et lun.). Tél. : 01 53 10 88 52. www.galerieleliamordoch.com

Le Parc. Couleurs

JUSQU'AU 13 AVRIL

Fin 2011, cette galerie très à la pointe avait remis l'Argentin sur le devant de la scène. Elle récidive avec cette nouvelle exposition axée sur l'utilisation de la couleur par l'artiste.

GALERIE BUGADA & CARGNEL

7-9, rue de l'Équerre, 19e. 14h-19h (sf dim., lun. et mar.). Tél. : 01 42 71 72 73. www.bugadacargnel.com



Rennes

L'heure est au GRAV

GRAV ? L'acronyme a priori pas très folichon qui désigne le Groupe de recherche d'art visuel cache en réalité une bande de six artistes novateurs, inventifs et pas tristes pour deux sous. De 1960 à 1968, Garcia-Rossi, Le Parc, Morellet, Sobrino et Yvaral créent et inventent en communauté un art qu'on appelle par commodité cinétique, mais dont les enjeux vont bien au-delà des hallucinations visuelles auxquelles on associe ce terme. Mettre le spectateur au cœur de l'œuvre, le faire participer activement, saper les circuits officiels de l'art… Le tout avec une bonne dose de dérision : voilà, résumé à grands traits, l'apport des six lurons à l'histoire de l'art récente. Une aventure décryptée à Rennes en deux lieux : le musée des Beaux-Arts et la galerie Art & Essai de l'université Rennes-2.

GRAV, 1960-1968. SIX ARTISTES CINÉTIQUES À L'AVANT-GARDE. DU 18 MAI AU 22 SEPTEMBRE.
MUSÉE DES BEAUX-ARTS. 20, QUAI ÉMILE-ZOLA. 10H-12H ET 14H-18H (SF LUN.). 10H-18H LE MAR. 2,45 €/4,85 €. TÉL. : 02 23 62 17 45. WWW.MBAR.ORG

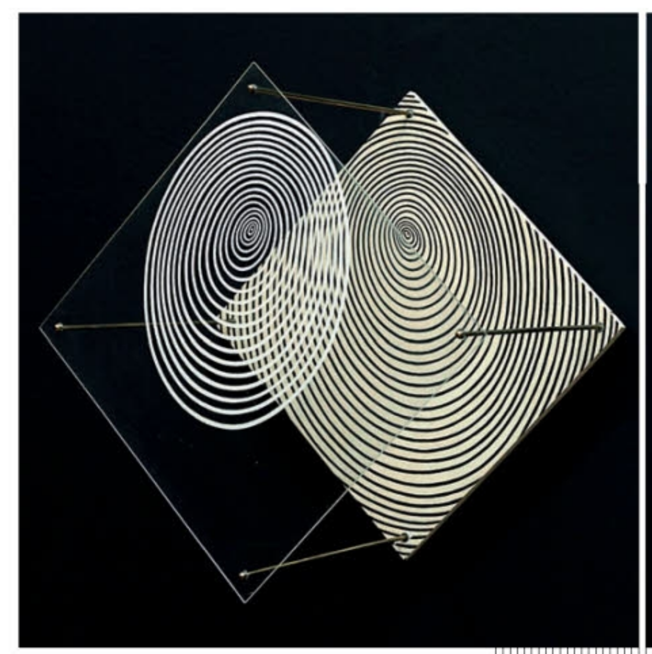
GALERIE ART & ESSAI. UNIVERSITÉ RENNES-2, PLACE DU RECTEUR-HENRI-LE-MOAL. 13H-18H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 02 99 14 11 42. WWW.UNIV-RENNES2.FR

PARIS, LONDRES, RENNES…

L'EXPLOSION CINÉTIQUE

Outre le Grand Palais et le palais de Tokyo, de très nombreux musées offrent leurs cimaises ce printemps aux artistes cinétiques. Du Havre à Londres en passant par Bâle et Paris, revue de détail.

Adrien Guilleminot et Sabrina Silamo TEXTE





Paris

Les bonnes vibrations de Soto

L'immense *Volume virtuel* jaune et blanc de Jesús Rafael Soto, qui a orné durant dix ans le forum du centre Pompidou, n'est plus. Trop abîmé, trop démesuré pour le nouvel espace d'accueil de Beaubourg. Mais heureusement, le Centre a reçu en 2011 un important ensemble d'œuvres des héritiers de cet artiste disparu en 2005, qui fut l'un des grands pionniers du cinétisme. C'est cet ensemble, plus quelques œuvres que le musée détenait déjà, que l'on peut découvrir à l'occasion de cette mini-rétrospective d'une vingtaine de pièces. Des premières huiles des années 50 où la volonté de suggérer le mouvement affleure déjà au grand *Pénétrable* de 1996, toutes les recherches du Vénézuélien apparaissent. À l'aide de plaque de Plexiglas ornées de motifs géométriques placées devant d'autres agencements, Soto fait vibrer les lignes et les courbes. En agençant des tiges de métal devant des fonds striés ou plantées sur un grand socle métallique, il fait naître des jeux infinis de formes mouvantes sur lesquelles notre œil papillonne sans pouvoir se fixer. En véritable funambule, l'artiste parvient à réaliser son ambition : « *Faire bouger Mondrian.* » À noter : la galerie Denise René consacre également une exposition à cet artiste-phare du mouvement dans son espace de la rive gauche.

SOTO. JUSQU'AU 20 MAI. **CENTRE POMPIDOU**, PLACE GEORGES-POMPIDOU, 4e. 11H-21H (SF MAR.) 9 €/13 €. TÉL. : 01 44 78 12 33. WWW.CENTREPOMPIDOU.FR

SOTO. JUSQU'AU 20 AVRIL. **GALERIE DENISE RENÉ.** 196, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 7e. 10H-13H ET 14H-19H (SF DIM. ET LUN.) TÉL. : 01 42 22 77 57. WWW.DENISERENE.COM



Bâle

Dans les coulisses de l'art des sixties

Deux excellentes raisons de se rendre à Bâle visiter l'exposition des photographies d'Ad Petersen ? Premièrement, elle se tient dans le musée consacré à l'un des maîtres de l'art en mouvement : Jean Tinguely, l'homme aux folles machines motorisées et brinquebalantes. Deuxièmement, les clichés de Petersen, qui dirigea pendant trente ans l'un des musées les plus à la pointe de l'époque, le Stedelijk d'Amsterdam, documentent la vie et l'œuvre des pointures des années 60 et 70. Parmi eux, quelques « cinétiques » comme Soto, mais pas seulement : c'est plutôt un témoignage unique sur cette période faste qui est dévoilé ici.

LES MILLE LIEUX DE L'ART. LES PHOTOGRAPHIES D'AD PETERSEN. JUSQU'AU 26 MAI. **MUSÉE TINGUELY.** PAUL SACHER-ANLAGE, 2. 11H-18H (SF LUN.). 10 FS/15 FS. TÉL. : 00 41 61 681 93 20. WWW.TINGUELY.CH

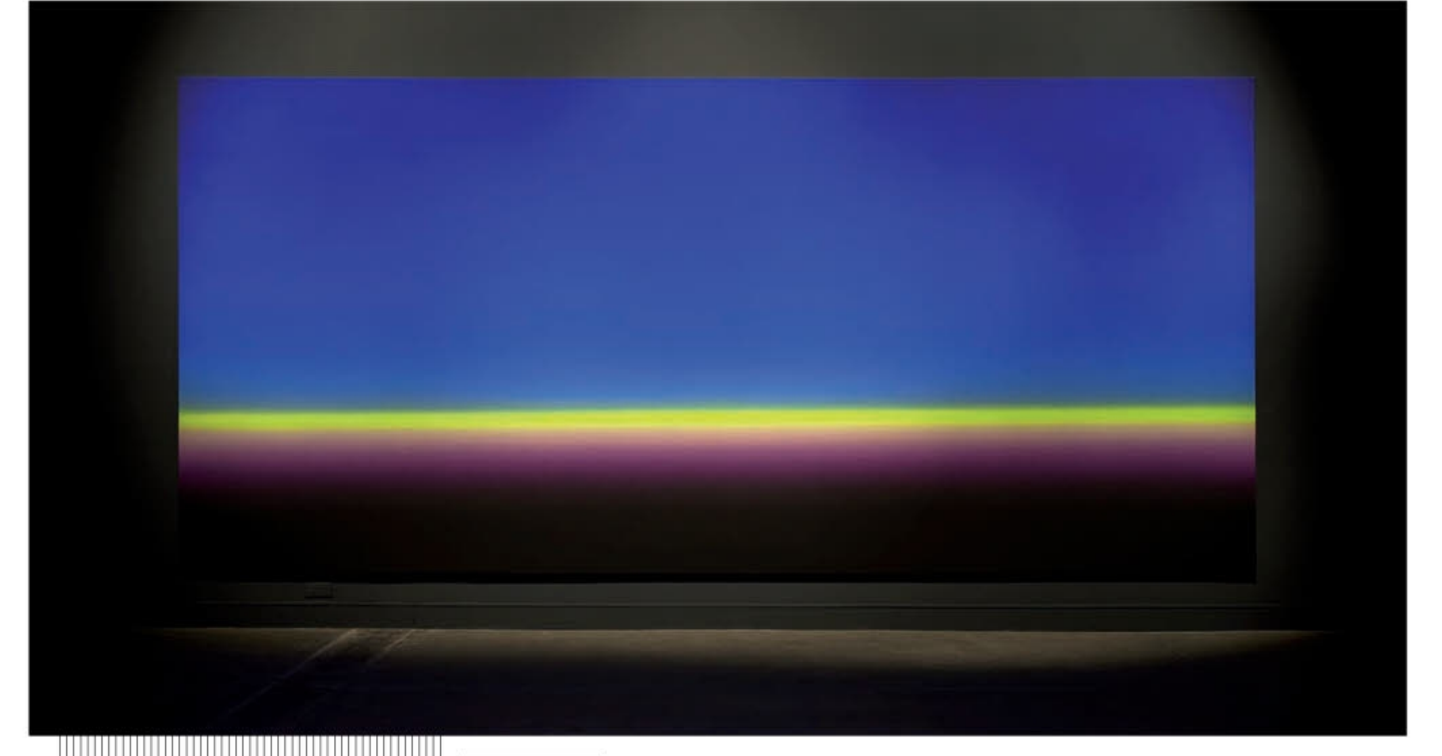
Londres

Les éblouissantes installations de Turrell, Cruz-Diez, Navarro…

La liste des artistes de l'exposition « Light Show » à la Hayward Gallery de Londres, au bord de la Tamise, a beaucoup en commun avec celle du Grand Palais. Mais loin des ambitions historiques et encyclopédiques de la manifestation parisienne, celle-ci se consacre aux artistes contemporains qui ne travaillent que sur un seul matériau : la lumière. À la lueur des 25 installations qu'elle présente, on constate que le sujet est incroyablement vaste ! Certains artistes, grâce à la lumière colorée, « sculptent » l'architecture (Dan Flavin, Brigitte Kowanz) quand d'autres la font disparaître dans un bain de couleurs suaves (James Turrell, Carlos Cruz-Diez). Des créateurs nous immergent dans des environnements ou plus rien n'existe qu'une lumière solide (Anthony McCall) ou, à l'inverse, évanescente (Ann Veronica Janssens). D'autres enfin composent de fascinants tableaux lumineux dans lesquels le regard se perd (Iván Navarro). Une exposition éblouissante.

LIGHT SHOW. JUSQU'AU 28 AVRIL. **HAYWARD GALLERY.** SOUTHBANK CENTRE, BELVEDERE ROAD. 10H-18H. 12H-18H LE LUN. 10H-20H LES JEU. ET VEN. 7,50 £/11 £. TÉL. : 00 44 20 79 60 42 00. WWW.HAYWARDLIGHTSHOW.CO.UK





Grenoble

La vie fluo d'Anselm Reyle

Presque un siècle après la découverte de l'art cinétique par Naum Gabo, figure historique du constructivisme russe, l'Allemand Anselm Reyle (né à Tübingen en 1970) joue aussi avec des motifs de perception visuelle. Adoubé par de puissants galeristes (Larry Gagosian ou François Pinault), il mène la vie en fluo. Fluo comme la pochette des Sex Pistols, *Never Mind the Bollocks,* désignée par Jamie Reid en 1977. Cette influence punk revendiquée, Anselm Reyle crée des œuvres à partir des rebuts de la société de consommation – des lampes et des néons, des objets du quotidien qu'il badigeonne de peinture chromée (violette, jaune ou rose), de vernis acryliques, de paillettes. Au Magasin de Grenoble sont ainsi exposés des « tableaux » composés avec des films plastique froissés aux couleurs acidulées, éclairés au néon et présentés dans des boîtes en Plexiglas transparent des toiles rayées avec des bandes verticales (aux couleurs pop) ou horizontales dont l'effet hypnotique donne l'illusion d'un coucher de soleil glacé.

ANSELM REYLE. JUSQU'AU 5 MAI. **LE MAGASIN.** SITE BOUCHAYER-VIALLET, 155, COURS BERRIAT. 14H-19H (SF LUN.). TÉL. : 04 76 21 95 84. 2 €/3,50 €. WWW.MAGASIN-CNAC.ORG





Le Havre

Un best of géométrique

Seulement 17 œuvres ? Mais pas n'importe lesquelles : toutes issues du centre Pompidou (ou presque : l'une vient des collections havraises pour l'occasion), elles permettent de survoler en accéléré une histoire de l'art abstrait géométrique, depuis ses balbutiements avec Kupka en 1911-1912 jusqu'à la *Cabane éclatée n°6* (1985) de Buren en passant par les Soto, Vasarely et Morellet des années 60. Bref, dans la « caravane » du centre Pompidou mobile, une jolie mise en bouche avant peut-être d'aller plus loin.

CERCLES ET CARRÉS. JUSQU'AU 22 MAI. **CENTRE POMPIDOU MOBILE.** PROMENADE DE CAUCRIAUVILLE. PÉRIODE SCOLAIRE : 16H30-19H (SF LUN.). 10H-20H LES SAM. ET DIM. VACANCES SCOLAIRES : 13H-19H (SF LUN.). 10H-20H LES SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 02 35 19 42 47. WWW.LEHAVRE.FR

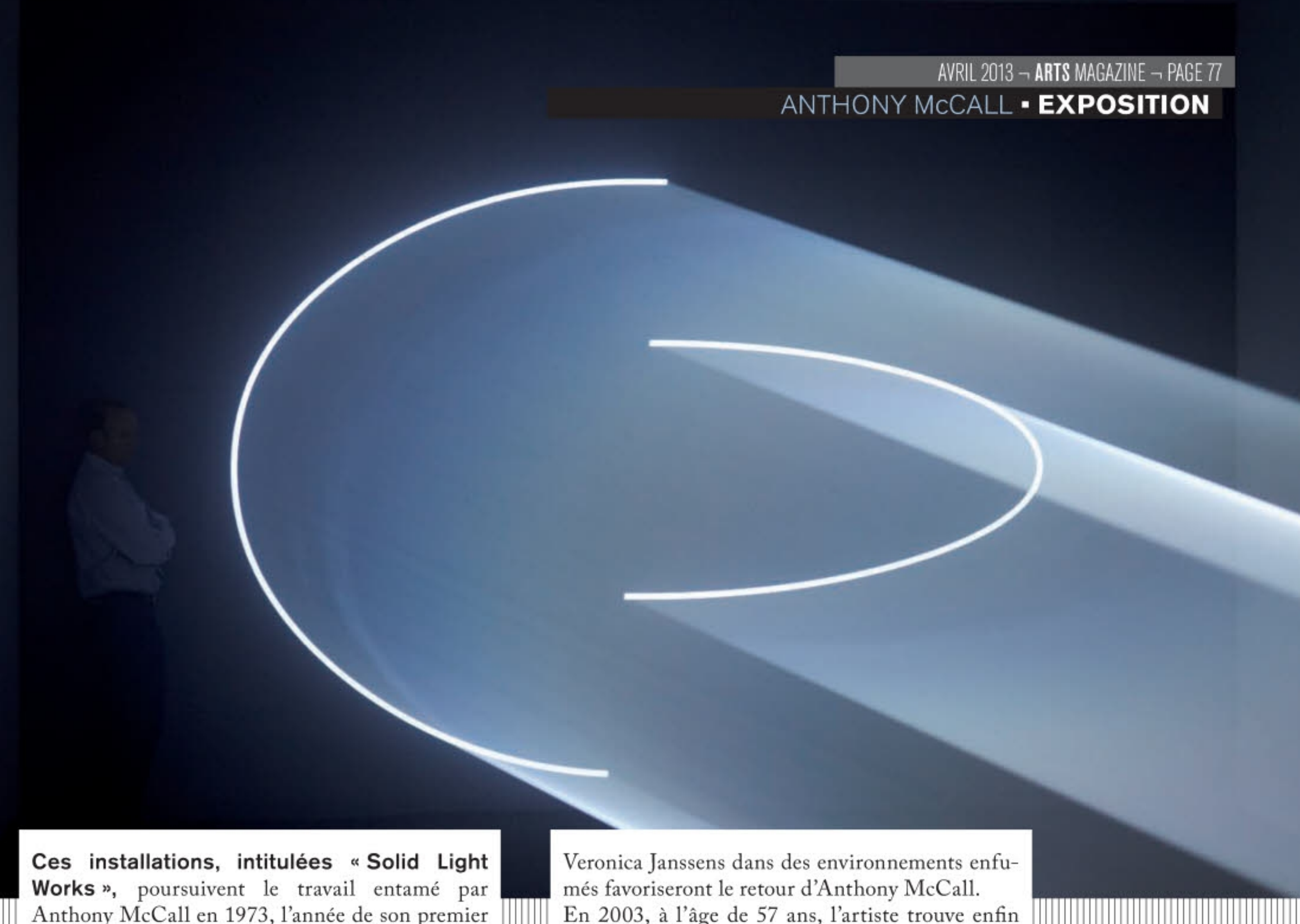


MANŒUVRES DANS LE NOIR

ANTHONY McCALL

Que faire avec un brumisateur, un projecteur et un dessin ? Réponse aux Abattoirs de Toulouse où Anthony McCall, pionnier du cinéma sans image, présente ses dernières œuvres. À l'intersection du cinéma expérimental et de la sculpture, l'artiste anglais a inventé les films de « lumière solide ». Explications sur cet art à la limite de la matérialité qui permet au visiteur de faire l'expérience physique de la lumière.

Sabrina Silamo TEXTE



Ces installations, intitulées « Solid Light Works », poursuivent le travail entamé par Anthony McCall en 1973, l'année de son premier *Solid Film*. *Solid Film* ? Une pellicule 16 mm sur laquelle il a tracé, image par image, des figures géométriques au moyen d'un stylo, d'un compas et de gouache blanche. Ce film, l'artiste ne le projette pas sur un écran de cinéma, mais dans l'espace rempli de fumée et de poussière d'un loft inhabité. Le spectateur observe alors non seulement les figures géométriques, mais aussi les faisceaux formés par la lumière qui sort du projecteur érigeant une « sculpture de lumière ». L'événement n'est plus dans les images projetées mais dans la projection elle-même. Son travail le plus célèbre, *Line Describing a Cone,* montre un cercle qui se forme graduellement, au bout d'une trentaine de minutes. À partir de ce motif, Anthony McCall créera, entre 1973 et 1975, une série de variations filmiques, dont *Long Film For Four Projectors*, une sculpture ambitieuse composée de quatre lames de lumière qui répètent leur passage les unes à travers les autres pendant cinq heures et demie.

Ses propositions, limitées à l'univers du cinéma expérimental en dépit de leur résonance avec les œuvres minimalistes de Robert Morris ou de Sol LeWitt, sont ignorées par les musées et les galeries. Seuls la reconnaissance de l'art vidéo emmené par la génération de Bill Viola ou de Robert Gordon, et le succès remporté par Olafur Eliasson ou Ann Veronica Janssens dans des environnements enfumés favoriseront le retour d'Anthony McCall.

En 2003, à l'âge de 57 ans, l'artiste trouve enfin le chemin des galeries. Ses nouvelles installations, élaborées sur support numérique et non plus argentique (à la place du projecteur 16 mm, un vidéoprojecteur diffuse une image contrôlée par ordinateur et créée via un logiciel de design), expérimentent quatre directions totalement inédites. Verticales et monumentales, ces œuvres rompent définitivement avec la position horizontale du cinéma et s'intègrent dans le champ de la sculpture ; les formes projetées ne sont plus de simples lignes droites, mais des courbes ondulantes dites « *travelling waves* » ; le mouvement n'est plus engendré par le corps des visiteurs, mais produit par une rigoureuse formule mathématique qui permet de moduler la vitesse du tracé des dessins ; l'utilisation d'une bande sonore qui subitement s'arrête rend le silence encore plus assourdissant.

Cependant, cette dernière série se fonde toujours sur le même concept : au cœur de chacune de ses performances, place au visiteur dont la participation, essentielle, correspond aux discours avant-gardistes des années 1970 prônant un engagement interactif. Toucher ces tunnels de lumière, les traverser, s'y engouffrer et ainsi transformer ces figures géométriques en une chorégraphie lumineuse… Quand les mathématiques permettent de vivre une expérience sensuelle. ✚

^ Vue de l'exposition 2009, Sean Kelly Gallery, New York

‹ ***You and I, Horizontal III***
2007, installation view, Serpentine Gallery, London



Toulouse, terrasse des Abattoirs. Anthony McCall revient sur son parcours, de Londres à New York où il réside désormais.

ARTS MAGAZINE • **La notoriété de votre travail doit beaucoup à *Line Describing a Cone.* Que faisiez-vous avant de réaliser ce film en 1973 ?**

ANTHONY McCALL • À la fin de mes études au Ravensbourne College of Design and Communication de Londres en 1968, j'ai rejoint Exit, un groupe d'artistes avec lequel je réalisais des interventions dans la campagne. Il reste aujourd'hui des dessins, des photos ou des captations vidéo de ces performances, très influencées par le Land Art et le minimalisme, intitulées *Landscape for White Squares* ou *Landscape for Fire*… Ensuite, je me suis rapproché de la London Filmmakers, une coopérative spécialisée dans le cinéma expérimental.

Vous considérez donc que vos œuvres empruntent davantage au cinéma qu'à la sculpture ou au dessin ?

Aux trois. Et en premier lieu, au cinéma parce que mes pièces changent constamment et très lentement. À l'époque de mes premiers essais, j'étais très inspiré par les expériences cinématographiques de Michael Snow et d'Andy Warhol dont le film *Empire* – une longue prise de vue de huit heures de l'Empire State Building – me fascinait… Cependant, mes pièces sont aussi des sculptures dans la mesure où le visiteur peut marcher autour d'elles. J'ajouterai enfin que ce sont des dessins aux traits animés, qui une fois projetés composent des dessins volumétriques, une architecture dans l'espace.

Qu'est-ce qui motive le passage de l'extérieur, les paysages où se déroulaient vos performances, vers l'intérieur, les galeries où seront projetés vos premiers films ?

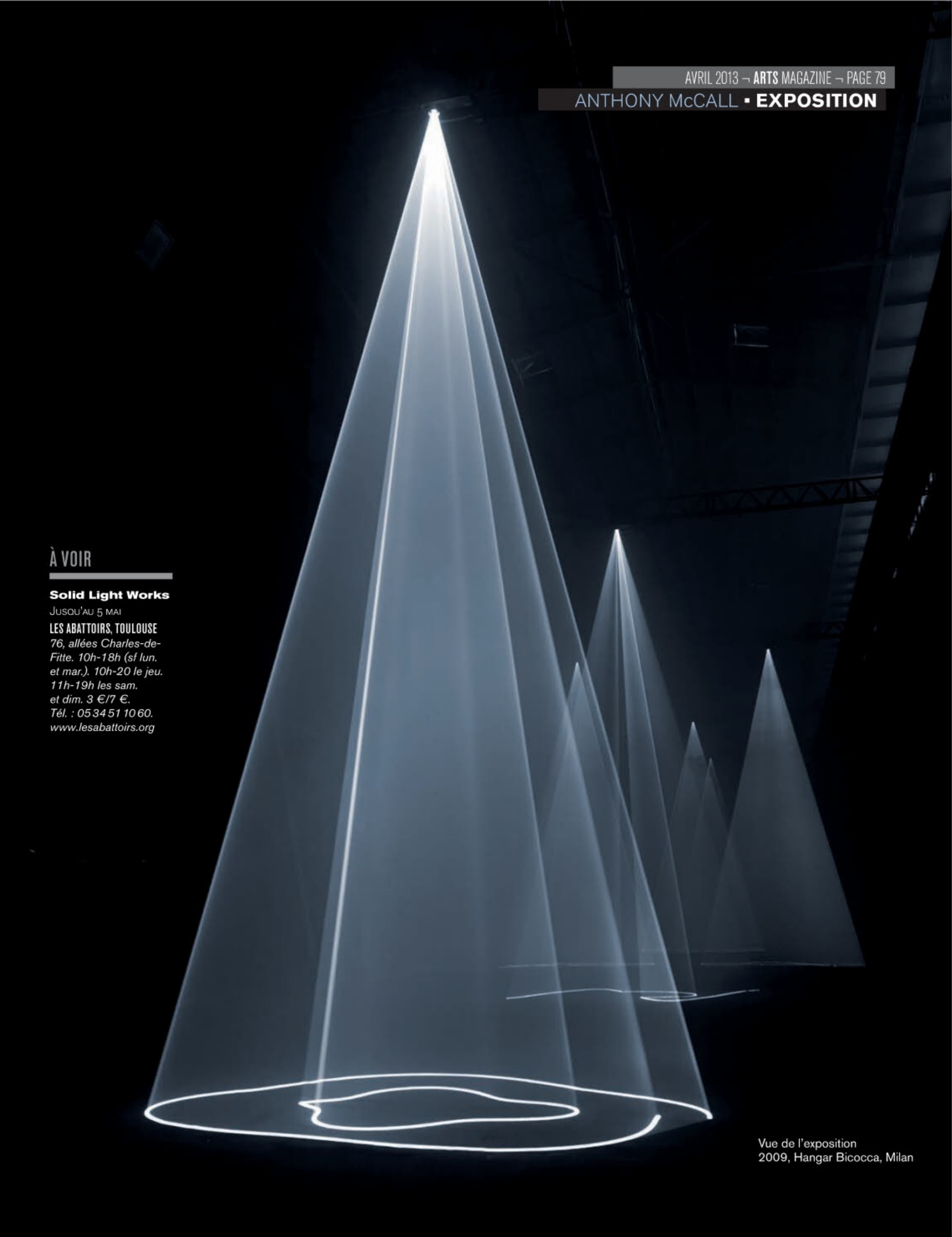
Lors de la traversée en bateau qui m'a emmené de Londres à New York en 1973, je me suis demandé ce que serait un film qui ne ressemblerait pas à un film. J'avais un début de réponse grâce aux quatre éléments qui définissent le cinéma : la pellicule, la lumière, l'espace et le temps. J'ai décidé de les combiner.

À partir de la fin des années 1970 et pendant plus de trente ans, vous vous consacrez exclusivement à votre métier de graphiste. Qu'est-ce qui a provoqué votre retour ?

J'ai montré mes premiers travaux dans des lofts new-yorkais à l'abandon, pleins de poussière et de fumée, un environnement parfait pour donner du relief à la lumière… Impossible pour moi de passer de ces vieux bâtiments aux musées aseptisés : j'étais devenu un artiste invisible. Mais dans les années 2000, des machines à brouillard puis des brumisateurs ont été inventées. Et j'ai découvert le numérique, des logiciels qui répondent avec un maximum de précision – car les machines permettent tous les ajustements jusqu'à satisfaction totale - aux concepts que je développe depuis mes tout premiers films. Aussi facilement qu'avec un crayon et une feuille de papier.

Si votre concept n'a pas changé en passant de l'argentique au numérique (le film n'existe qu'au moment ou il est projeté), les titres de vos œuvres comme *Between You and I* sont radicalement différents de ceux très descriptifs des années 1970 (*Conical Solid*) ?

C'est vrai. Dans le cas de *Between You and I*, il y a plusieurs niveaux d'interprétation. Le premier concerne l'œuvre elle-même. Elle est formée de lignes droites qui descendent du plafond jusqu'au sol où elles croisent des lignes courbes qui progressent lentement : c'est une pièce construite grâce à l'interaction de ces deux formes… Le deuxième niveau s'attache à ma relation avec le public, autrement dit entre le visiteur et l'artiste. Quant au troisième, peut-être le plus important, c'est la relation entre le spectateur et l'œuvre. Mais, s'il existe plusieurs niveaux d'interprétation, il n'y a qu'une seule idée, celle de l'engagement. ■



À VOIR

Solid Light Works
Jusqu'au 5 mai
LES ABATTOIRS, TOULOUSE
76, allées Charles-de-Fitte. 10h-18h (sf lun. et mar.). 10h-20 le jeu. 11h-19h les sam. et dim. 3 €/7 €. Tél. : 05 34 51 10 60. www.lesabattoirs.org

Vue de l'exposition
2009, Hangar Bicocca, Milan





MAGAZINE

< Les travaux du Rijksmuseum, le plus grand musée de Hollande, ont pris dix ans… Mais cela valait le coup d'attendre ! *(p. 90)*

PORTRAIT

BARTHÉLÉMY TOGUO
UNE ODYSSÉE POLITIQUE



Entre dénonciation des inégalités et célébration de la vie, l'œuvre de Barthélémy Toguo convoque des sentiments et sensations contradictoires, de la souffrance la plus acerbe aux plaisirs les plus suaves. Analyse de l'œuvre de ce Camerounais citoyen du monde, célébré par trois expositions ce printemps.

Sarah Ihler-Meyer TEXTE

L'exil. Les rapports Nord/Sud. Le corps et la sexualité. Les thèmes qui traversent sans cesse l'œuvre multiforme de Barthélémy Toguo pourraient le tirer vers le pathos. Mais ses aquarelles, vidéos, photographies, performances et installations évitent l'écueil du misérabilisme.

Migrations

Originaire du Cameroun, ancien étudiant de l'école supérieure d'art de Grenoble et de la Kunstakademie de Düsseldorf, Barthélémy Toguo connaît intimement la notion d'exil et les difficultés inhérentes au franchissement des frontières, thématiques récurrentes de son travail. Ainsi, des nombreuses fouilles corporelles qu'il subies lors de ses déplacements entre l'Allemagne, la France et son pays d'origine, il tire dès 1996 une première série de performances à l'humour grinçant, judicieusement intitulées « Transit ». Jouant de la paranoïa à l'endroit des voyageurs non-occidentaux, il embarque à bord d'un Thalys en tenue d'éboueur parisien, se présente à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle avec des valises en bois massif ou muni d'une cartouchière remplie de Carambars… Les douanes et les contrôleurs ne manqueront pas de l'interpeller et de le menacer d'expulsion. Depuis lors, Barthélémy Toguo ne cesse de se faire le porte-parole des conditions de vie précaires et périlleuses des émigrés parfois réduits à la clandestinité. En témoigne par exemple *The New World Climax* (2011), où, sur de gigantesques tampons en bois évoquant des têtes coupées, sont inscrites de funestes sentences telles que « No Entry », « Transit sans arrêt » ou « Périmé ». De même, en référence aux boat people surchargés d'espoirs en un avenir meilleur, *Road to Exil* (2008-2010) présente une embarcation de fortune posée sur une mer de bouteilles en verre et sur laquelle sont empilés des ballots de tissus aux imprimés africains.

Polémiques

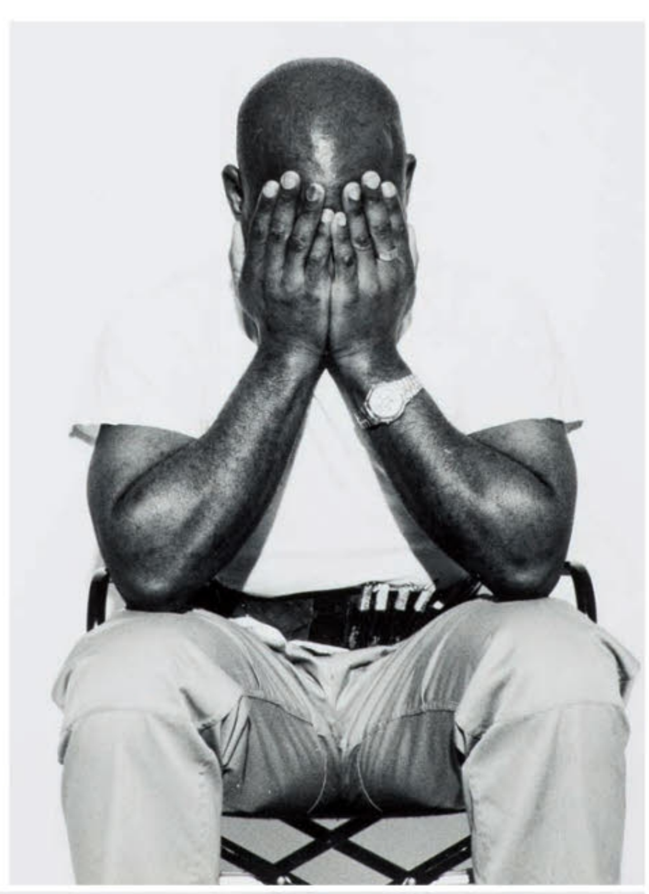
Chroniqueur des périls de l'immigration, Barthélémy Toguo l'est aussi des rapports déséquilibrés entre le Nord et le Sud. Ainsi dialoguent dans *Unfinished Theatre* (2000) un bateau et un avion en bois respectivement nommés, non sans ironie, Celtica et Air Mamadou. Alors que le premier symbolise les importations de matières premières du tiers-monde vers l'Occident, le second +

BIOGRAPHIE

1967 : naissance au Cameroun
1999 : « Migrateurs » ARC/Musée d'Art moderne de la Ville de Paris
2002 : « Emergency Exit », Le Lieu Unique, Nantes
2003 : « Pure and Clean », Institute of Visual Arts, Milwaukee
2004 : « The Sick Opera », Palais de Tokyo, Paris
2008 : « Heart Beat, Baltic », Center of Contemporary Art, Newcastle
2010 : « Liberty Leading the People », fondation Gulbenkian, Lisbonne



Judith Facing Holophern II, 2010,
aquarelle sur papier
36 x 36 cm



‹ ***Transit 2,*** 2012, performance aéroport Charles de Gaulle, 1996, photographie sur papier



⌞ ***Purification XXX*** 2010, aquarelle sur papier, 95,5 x 84,5 cm



⌄ ***Autopsy of the World,*** 2009, encre de Chine sur papier, 38 x 28 cm

✚ renvoie aux émigrés de ce même espace géographique le plus souvent repoussés par les pays occidentaux… Dans le même esprit, pour dénoncer l'exploitation et l'utilisation abusive des ressources naturelles, l'artiste se glisse dans l'une de ses vidéos dans un tonneau en fer sur lequel est écrit *African Oil* (2006) et boit jusqu'à la dernière goutte une bouteille d'eau. La charge politique des œuvres de Barthélémy Toguo à l'encontre des puissances internationales ne s'arrête pas là… elle s'étend aussi à leurs politiques sécuritaires et écologiques. Ainsi, en réponse au refus des États-Unis de ratifier le traité de Kyoto sur la diminution des gaz à effet de serre, à leur menace de boycott du congrès mondial contre le racisme à Johannesburg en 2001, Barthélémy Toguo lave la bannière étoilée du drapeau américaine (*Pure and Clean*, 2001) lors de

l'exposition « Political Ecology » à la White Box de New York. Cinq ans plus tard, il s'étendra pendant six heures sur un tas de briques rouges en tenue de prisonnier pour dénoncer le traitement infligé aux présumés terroristes de Guantanamo (*Torture in Guantanamo*, 2006).

Vitalisme

Si la dénonciation des violences qui agitent le monde est au cœur de nombre de ses pièces, Barthélémy Toguo célèbre avec tout autant de vigueur la vie et le corps dans toutes leurs dimensions, à la fois lieux de plaisirs et de douleurs. Ainsi de son installation *Having-sex kills* (2005). Plongées dans un bain de coton et protégées par une moustiquaire, des formes érotiques côtoient ici des sortes de plantes vénéneuses, sinon inquiétantes, rappelant la complexité de la sexualité, toujours insaisissable et fantasmatique. De même, ses séries d'aquarelles et de lavis d'encre sont l'occasion pour l'artiste de déployer des visions à la fois sensuelles, violentes et cosmiques. Des figures hybrides aux formes ondoyantes et aux traits hypnotiques s'adonnent à des jeux sexuels, côtoient des lions, des buffles et des salamandres, accouchent de fruits et voient des branches pousser sur leurs crânes ou sortir de leurs bouches, tandis que des corps brutalement amputés et des têtes dans lesquels sont plantés des clous vomissent et éructent toutes sortes de fluides aux côtés d'êtres démoniaques (*Dream catcher*, 2002, et *Purification*, 2006 et *Autopsy of the world*, 2009). La sensualité des creux et des courbes, des transparences de rouge, de vert et de bleu rencontre la férocité de certains motifs pour glorifier la dimension tragique de l'existence, éternel entrelacement de peines et de joies. Les règnes animal, végétal et humain s'entremêlent et se confondent dans un devenir commun, pris dans les forces qui régissent le monde, entre vie et mort, déclin et renouveau. ■

À VOIR

Talking To The Moon
Jusqu'au 26 mai
MUSÉE D'ART MODERNE, SAINT-ÉTIENNE
Rue Fernand-Léger, Saint-Priest-en-Jarez. 10h-18h (sf mar.). 4 €/5 €. Tél. : 04 77 79 52 52. www.mam-st-etienne.fr

Hidden Faces
Jusqu'au 4 mai
GALERIE LELONG, PARIS
13, rue de Téhéran, 8e. 10h30-18h (sf lun. et dim.). 14h-18h30 le sam. Tél. : 01 45 63 13 19. www.galerie-lelong.com

Print Scock
Du 22 mai au 22 septembre
MUSÉE DU DESSIN ET DE L'ESTAMPE ORIGINALE, GRAVELINES (59)
Château Arsenal. 14h-17h (sf mar.). 15h-18h les sam. et dim. 2 €. Tél. : 03 28 51 81 00. www.ville-gravelines.fr



Torture in Guantanamo, 2006, photographie sur aluminium, 78 x 103,5 cm

POINT DE VUE



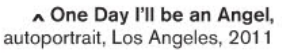
Chaque génération réinvente le monde, tourne la page, refuse « l'héritage » ? Dans les faits, l'histoire de l'art constitue une fabuleuse banque de données pour les artistes. Ils y trouvent des grands-pères ou des pères sur mesure et entretiennent des relations privilégiées avec certaines œuvres. Des choix dessinant un musée intime que la critique d'art Élisabeth Couturier nous propose de découvrir chaque mois dans cette rubrique.

LE MUSÉE SECRET DE YOUSSEF NABIL

Élisabeth Couturier TEXTE







^ **One Day I'll be an Angel,** autoportrait, Los Angeles, 2011

^ **Isabelle Huppert,** Paris, 2012

CINEMA, self-portrait, Florence, 2006

À VOIR

Sous Influences
JUSQU'AU 19 MAI

LA MAISON ROUGE, PARIS
10, boulevard de la Bastille, 12e
Tél. : 01 40 01 08 81.
www.lamisonrouge.org

A LIRE

Youssef Nabil
Conversations avec Hans-Ulrich Obrist et Marina Abramović
Flammarion. Parution : avril-mai 2013

Né au Caire, Youssef Nabil a grandi dans une famille cultivée et intéressée par toutes les formes d'art. Depuis son enfance, il entretient une passion pour le cinéma égyptien et les classiques hollywoodiens. Il dit : « *Les films anciens représentent pour moi le monde du rêve. Ils racontent de belles histoires incarnées par des acteurs qui ont disparu.* » Il s'intéresse d'abord à la danse mais, à 19 ans, il choisit la photographie. Il commence avec le noir et blanc, puis il passe à la couleur. N'obtenant pas l'effet recherché, il décide de peindre ses premiers tirages afin de retrouver « *l'ambiance des images anciennes* ». Il rencontre alors le photographe américain David LaChapelle venu faire une série en Égypte et le suit à New York comme assistant. Il s'installe quelques années à Paris et sans jamais couper les ponts avec le Caire. Tout en subtilités et nuances colorées, ses images, légèrement décadrées, captent l'idée d'un récit suspendu et excitent notre imagination. Ses portraits de femmes, connues ou inconnues, semblent avoir traversé les époques. Elles portent un voile sur la tête, telles les madones de la peinture de la Renaissance : auraient-elles l'éternité devant elles ? ■

Frida Kahlo

LE PETIT CERF

1946

« J'ai vu cette peinture pour la première fois il y a une dizaine d'années. J'étais alors assistant du photographe David LaChapelle. Dans son studio, il y avait un livre sur l'œuvre de Frida Kahlo (1907-1954) avec, en couverture, un de ses fameux autoportraits. En feuilletant l'album, j'ai eu un coup de foudre pour cette artiste mexicaine qui cherchait à traduire sa souffrance physique et sentimentale dans ses peintures. On ressent la douleur jusque dans sa propre chair. D'une part, elle avait contracté, très jeune, la poliomyélite, puis subi, plus de trente opérations à cause d'un accident grave a l'âge de dix-huit ans et, d'autre part, son mari, le poète et peintre muraliste Diego Rivera, ne cessait de la tromper. Étant très pudique, je trouvais incroyable qu'on pût parler de sujets aussi intimes en toute transparence. Mais la belle et fière Frida Kahlo regarde la vérité en face. Ici, elle se met en scène, de manière métaphorique, sous les traits d'un cerf dont le corps est transpercé de flèches et qui se trouve dans une étrange forêt ayant la mer pour horizon. Cette vision est, depuis, restée inscrite dans ma mémoire. »





Sandro Botticelli

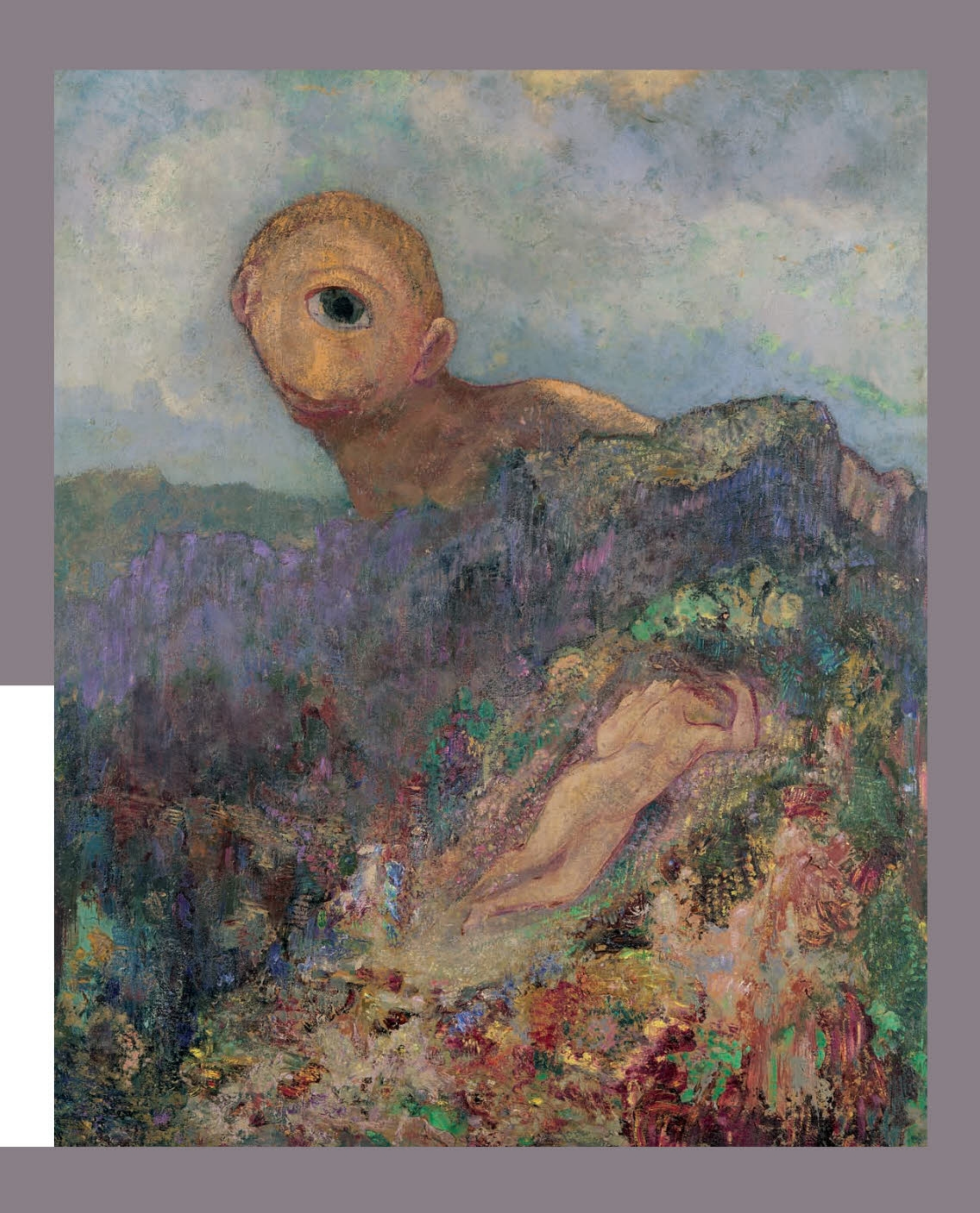
LE PRINTEMPS
1482

« J'ai une relation particulière avec cette œuvre. Disons qu'elle fait partie de ma vie. Il s'agit de la première peinture que j'ai jamais vue car il y avait une reproduction à la maison. Elle était accrochée sur le mur juste en face de mon lit. En la regardant avant de m'endormir, j'inventais pleins d'histoires. Et plus tard, j'ai étudié l'œuvre et j'ai beaucoup appris sur l'artiste italien Sandro Botticelli (1444-1510), en particulier, sur cette peinture allégorique mêlant références antiques et religieuses. Je suis aussi allé voir l'original qui se trouve au musée des Offices, à Florence. Ce fut un moment bouleversant. J'ai eu alors l'idée d'écrire une longue lettre au directeur de ce musée dans laquelle je lui demandais la permission de faire un autoportrait de moi dormant à côté du tableau. Et il a accepté ! Tout me fascine dans l'œuvre de Botticelli : les couleurs, les postures, les transparences… L'idée du paradis terrestre, et en particulier ce bleu du ciel. C'est une des couleurs que j'utilise beaucoup quand je repeins mes compositions photographiques. »

Odilon Redon

LE CYCLOPE
1914

« Je peux regarder cette œuvre sans me lasser. Redon (1840-1916) est un artiste que j'admire particulièrement à cause de sa palette. J'apprécie le côté mystérieux de cette composition et le mélange des tons pastel. Le sujet m'intrigue. Quel rapport y a-t-il entre le cyclope et la jeune femme ? On pense, évidemment, à ce conte ancien, La Belle et la bête*. Il s'agit d'une vision onirique comme presque toutes les œuvres d'Odilon Redon. Chez lui, la frontière entre le merveilleux et le monstrueux reste ténue. L'artiste était passionné par les sciences naturelles et l'anthropologie. Il avait lu, avec passion, le* Traité des variations de l'espèce humaine *(1749) de Buffon mais aussi les écrits de Darwin. Ce cyclope, aussi monstrueux soit-il, a un regard touchant. Il nous attendrit. Il ne quitte pas de l'œil la femme nue qui se cache dans cette forêt paradisiaque. L'artiste nous laisse imaginer l'histoire. C'est ce qui me plaît énormément. »*





LE PRINTEMPS RIJKSMU

À VOIR

RIJKSMUSEUM, AMSTERDAM
À PARTIR DU 13 AVRIL
Museumstraat 1.
9h-18h.
10h-20h le jeu. 10 €.
Tél. : 00 31 20 6747 000.
www.rijksmuseum.nl



Plus rien ou presque ne sera comme avant. Après dix ans de travaux, c'est un Rijksmuseum entièrement rénové – mais sur lequel veille toujours *La Ronde de nuit* de Rembrandt – qui ouvrira ses portes le 13 avril prochain… Une réouverture ? Non, une inauguration.

Sabrina Silamo TEXTE

Amsterdam, la maison d'Anne Frank, son quartier rouge, ses coffee shops et… le Rijksmuseum. Édifié sur la place Museumplein en plein cœur de la Venise du Nord, le « Rijks » est le plus grand musée national, le Louvre hollandais.

Dessiné en 1885 par l'architecte Pierre Cuypers, également à l'origine de la gare centrale de la ville, ce joyau néogothique à l'allure de cathédrale, subit au fil du temps de nombreux aménagements : une annexe construite à partir de débris de bâtiments démolis, plusieurs étages ajoutés dans les deux cours, la transformation des dix-sept salles de l'aile Philips… et le musée n'offrait plus aux visiteurs le confort nécessaire pour apprécier la plus grande collection au monde d'œuvres néerlandaises – environ un million de pièces.

2003-2013 : une décennie de travaux

Reconstruit, rénové, restauré par les architectes espagnols Antonio Cruz et Antonio Ortiz, célèbres notamment pour la réalisation du stade olympique de Madrid, le Rijksmuseum du XXI[e] siècle sera inauguré le 13 avril prochain. Sa collection exceptionnelle, dont la présentation a été entièrement renouvelée, présente en 80 salles et 8000 œuvres l'histoire et l'art hollandais, du Moyen Âge à nos jours. Un parcours chronologique des arts décoratifs, sculptures, peintures et objets historiques, qui permet aux visiteurs de voyager dans le temps à la découverte des trésors nationaux, de Rembrandt à Gerrit Rietveld. ■

1 500 MÈTRES DE GALERIES POUR UN BEST OF DE LA PEINTURE



FIGURES DU QUATTROCENTO, DU CIEL D'OR AU CIEL BLEU

Le Florentin Piero di Cosimo cohabite au sein de la collection consacrée aux artistes italiens du quattrocento et du cinquecento avec l'illustre peintre dominicain Piero della Francesca. « L'excentrique » di Cosimo, selon l'historien de l'art Daniel Arasse, rend ici un hommage appuyé à Hans Memling, spécialiste du paysage chargé d'indices et de symboles. Ainsi, immortalisant un architecte et son père (un musicien-bâtisseur, ami de Michel-Ange), Piero di Cosimo insère leur portrait dans un panorama imaginaire de Toscane… où abondent des édifices d'inspiration antique semblables à ceux qu'ils ont bâtis ensemble.

^ ***Giuliano et Francesco Giamberti,***
Piero di Cosimo, v. 1485



VINCENT VAN GOGH, L'ENFANT DU PAYS

Vincent par-ci, à l'Hermitage *(voir p. 99)* et surtout Vincent par-là, au musée Van Gogh dont la réouverture est prévue le 1er mai, le peintre méconnu et méprisé de son vivant, a rejoint le club des artistes les plus cotés du marché de l'art. Si *Les Tournesols* et *La Nuit étoilée* figurent parmi ses œuvres les plus célèbres, le Rijksmuseum possède un magnifique autoportrait aux couleurs vives, étalées en touches tourbillonnantes. Van Gogh, tels Rembrandt ou Goya, s'est souvent pris lui-même pour modèle.
« On dit, et je le crois volontiers, qu'il est difficile de se connaître soi-même. Mais il n'est pas aisé non plus de se peindre soi-même. Les portraits peints par Rembrandt, c'est plus que la nature, ça tient de la révélation », écrit-il à son frère Théo, marchand d'art. Cependant, plus de 43 autoportraits de Vincent Van Gogh, peints ou dessinés, ont été répertoriés.

‹ ***Autoportrait,*** Vincent Van Gogh, 1881

KAREL APPEL, L'APPEL DE COBRA

Van Gogh, Mondrian, Gerrit Rietveld, Karel Appel… Le Rijksmuseum possède désormais une impressionnante collection d'art moderne. Pilier du groupe CoBrA (acronyme de Copenhague, Bruxelles, Amsterdam, nom des villes dont sont originaires les membres fondateurs), Karel Appel participe à ce mouvement artistique dont le mot d'ordre est : expérimenter ! Sa volonté est de renouer avec l'inconscient : *« Un tableau n'est plus une construction de couleurs et de traits, mais un animal, une nuit, un cri, un être humain, il forme un tout indivisible. »*

› ***L'Homme carré,*** Karel Appel, 1951

LE **SIÈCLE D'OR :** 30 SALLES POUR UNE **PÉRIODE FASTE**

VERMEER, EN TOUTE INTIMITÉ

Exposés dans l'une des trente salles de la Galerie d'honneur consacrée à la collection de chefs-d'œuvre du Siècle d'or hollandais, quatre tableaux de Vermeer (1632-1675). C'est peu ? C'est énorme au contraire, car le maître de Delft n'a guère peint plus de quarante-cinq tableaux, dont seuls trente-quatre lui sont attribués avec certitude : des peintures d'histoire, des allégories ou des paysages. Pourtant, Vermeer doit sa renommée à ses scènes d'intérieur, aussi familières que mystérieuses, baignées de lumière et de couleurs claires. Dans *La Laitière* comme dans *Femme lisant une lettre,* on retrouve ainsi l'outremer naturel et le jaune, deux pigments qui caractérisent sa palette.



› ***La Laitière,***
Johannes Vermeer, v. 1660

›› ***Femme lisant une lettre***,
Johannes Vermeer, 1663



FRANS HALS, FULGURANT PORTRAITISTE

Loin le temps où les pièces de Frans Hals (v. 1580-1666) étaient si dénigrées qu'elles étaient vendues pour des sommes dérisoires. Deux siècles après sa mort, le peintre suscite l'admiration de Claude Monet, Édouard Manet, Gustave Courbet ou encore Vincent Van Gogh qui avouait : *« J'ai surtout admiré les mains de Hals, des mains qui vivaient, mais qui n'étaient pas "terminées", dans le sens que l'on veut donner maintenant par force au mot "finir" [...] Peindre d'un seul coup, autant que possible, en une fois ! »* Considéré comme l'un des maîtres du portrait, Frans Hals a aussi peint, surtout au début de sa carrière, plusieurs scènes de genre comme *Fêtards du Mardi gras*, *La Bohémienne*, ou la « folle du village » de Haarlem (*Malle Babbe*) afin de restituer des impressions de la vie quotidienne.

‹ ***Le Joyeux Buveur,*** Frans Hals, v. 1628-1630





REMBRANDT, GÉNIE DU CLAIR-OBSCUR

Plus populaire et plus grande (3,6 x 4,4 mètres) toile du maître, *La Ronde de nuit* occupe une salle entière du Rijksmuseum. Commencé en 1639 et achevé en 1642, ce tableau – commandé par les dix-huit membres de la milice bourgeoise chargés de la surveillance d'Amsterdam la nuit – était destiné à décorer la maison des Arquebusiers (le siège de la milice). Rembrandt y représente le groupe de miliciens s'extrayant d'une ruelle sombre pour s'aventurer dans la lumière du jour. Pourtant, l'œuvre fut interprétée comme une scène nocturne. En cause, le vieillissement du vernis qui, en s'assombrissant avec le temps, donne l'illusion de la nuit. Douze autres peintures de Rembrandt (dont le portrait de sa mère ou *Les Syndics des drapiers*) accompagnent cette *Ronde de nuit*, LE chef-d'œuvre du musée.

^ ***La Ronde de nuit***, Rembrandt, 1642
< ***La Fiancée juive***, Rembrandt, 1667

LES AUTRES COLLECTIONS : HISTOIRE, ART ET ARTISANAT

• MODE
UN MONDRIAN HAUTE COUTURE

Présentée lors de la collection automne-hiver 1965, cette robe, courte et droite (l'une des 123 acquisitions effectuées par le musée ces dix dernières années), évoque l'hommage du couturier Yves Saint Laurent au peintre néerlandais. Ses agencements géométriques de lignes noires et d'à-plats de couleur primaire sur des surfaces blanches rappellent *Composition en rouge, bleu et jaune* (1927), l'une des œuvres-phares du Néerlandais Piet Mondrian, pionnier de l'art abstrait. ■

‹ ***Robe Mondrian***, Yves Saint Laurent, 1966

• HISTOIRE
UNE MAISON DE POUPÉE

En direct de la cuisine de Petronella Ortman… Comme beaucoup de bourgeois, cette épouse de négociant possédait une maison de poupée. Dans cet écrin en bois de chêne (fabriquée entre 1686 et 1705), la vie quotidienne des Hollandais du XVIIe siècle y est détaillée, à l'aide de 700 objets et sur trois étages, de la bibliothèque jusqu'à l'étage mansardé réservé aux domestiques. ■

• ARTS DÉCORATIFS UN ZOO DE PORCELAINE

Des scientifiques allemands découvrent les secrets de la porcelaine chinoise au XVIIIe siècle. Frédéric-Auguste de Saxe, dit « le Fort », passionné par cette céramique fine et translucide, meuble son palace de Dresde de quantité d'animaux et d'oiseaux en porcelaine. Au point que la demeure devient en 1730 un véritable zoo. Dont les pensionnaires constituent aujourd'hui l'une des curiosités du musée. ■



• ARTS ASIATIQUES
UN PASSEUR DE CONNAISSANCES

Le Rijksmuseum raconte aussi l'histoire de l'expansion coloniale et de la Compagnie des Indes orientales. En témoignent les tableaux, armes et nombreux objets de décoration tel ce garde à l'air menaçant. Posté à l'entrée du temple, il porte un poignard pour anéantir l'ignorance. Sa bouche prononce les lettres A et N, première et dernière lettres qui, au Japon, désignent l'ensemble des connaissances. Ainsi, les visiteurs qui pénétraient dans le temple recevaient symboliquement ce savoir. ■

‹ ***Gardien du temple***, anonyme, v. 1300-1400

• MOYEN ÂGE
DES PLEURANTS EN BRONZE

Isabelle de Bourbon, épouse de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne et comte des Flandres, meurt en 1465. Sa tombe, dessinée par les chanoines de l'abbaye Saint-Michel d'Anvers, comporte un groupe de 24 pleurants, parmi ses proches et ses ancêtres dont le nombre traduit le prestige de la dynastie bourguignonne. Et dont l'exécution raffinée en fait l'un des chefs-d'œuvre de l'art médiéval. ■

UNE **MÉTAMORPHOSE** DANS LA LUMIÈRE



LES CHIFFRES CLÉS

8**0** SALLES
8**00** ANS
8**000** OBJETS

COUR : 2 250 m²
JARDIN : 14 418 m²
SUPERFICIE TOTALE : 30 000 m²
ESPACE D'EXPOSITION : 12 000 m²
COÛT DES TRAVAUX en € : 375 millions

UN RIJKSMUSEUM PRÊT POUR LE FUTUR

Un atrium central, tout de briques et de verre, accueille désormais le visiteur. Cette nouvelle entrée, qui reprend les plans dessinés par Pierre Cuypers en 1885, permet d'inonder le musée de lumière. Le lifting spectaculaire de ses 4 étages et de ses 200 salles d'exposition, conçu par le cabinet espagnol Cruz y Ortiz et le designer français Jean-Michel Wilmotte (qui a aménagé les espaces du Grand Louvre) aura finalement duré dix ans au lieu de trois. Une décennie marquée par des obstacles de toutes sortes : recours en série des riverains, lenteurs administratives, découverte d'amiante… Mais une centaine de permis de construire plus tard, Wim Pijbes, le directeur du Rijksmuseum (ex-directeur du Kunsthal de Rotterdam), peut enfin célébrer la fin de ce chantier titanesque. Jouxtant ce bâtiment du XIXᵉ siècle refait à neuf, un jardin remis en état (qui sera inauguré le 21 juin avec une exposition Henry Moore) et un nouveau pavillon asiatique accueilleront, 365 jours par an, les 2 millions de visiteurs attendus. Le Rijksmuseum est prêt pour le futur.

AMSTERDAM **LA VILLE AUX 50 MUSÉES**

En attendant la réouverture du musée Van Gogh, début mai, d'autres institutions proposent de fascinantes expositions qui placent la Venise du Nord dans le circuit des incontournables de l'art.





STEDELIJK MUSEUM

Derrière sa façade futuriste, sur la place Museumplein, le musée d'Art moderne présente dans ses 10 000 m² des œuvres datant des années 1850 à nos jours. Si design, photographie ou sculpture sont des domaines bien représentés, une large place est accordée à la peinture. Sont accrochés tous les grands artistes des mouvements artistiques modernes représentés notamment par Kandinsky, Soutine, Chagall, Matisse, Mondrian, Malevich, Beckmann ou Pollock.
Museumplein 10h-18h. 10h-22h le jeu. 7,50 €/15 €.
Tél. : 00 31 20 5732 911. www.stedelijk.nl

^ Parmi les expositions temporaires organisées toute l'année, le Stedelijk rend hommage à Mike Kelley à travers 200 œuvres (jusqu'au 1er avril).



HERMITAGE AMSTERDAM

Plus besoin (ou presque !) d'aller jusqu'à Saint-Pétersbourg pour admirer les trois millions de pièces de l'Ermitage : une sélection de ses chefs-d'œuvre est régulièrement exposée dans son antenne amstellodamoise, installée dans une ancienne maison de retraite du XVIIe siècle. Le musée accueille actuellement deux expositions : « Vincent » présente – pendant la rénovation du musée Van Gogh – 75 tableaux, dessins, lettres et objets du peintre hollandais (jusqu'au 25 avril) ainsi que « Pierre Le Grand, un tsar inspiré » (jusqu'au 13 septembre).
Amstel 51. 10h-17h.
Tél. : 00 31 20 530 74 88.
www.hermitage.nl

PRATIQUE

Se renseigner
www.holland.com

Y aller
En Train
Le moyen le plus rapide et le plus pratique pour vous rendre à Amsterdam : le Thalys. six allers-retours directs par jour permettent de relier Paris-Gare du Nord au centre-ville d'Amsterdam en 4h11. Tarifs : de 45 € à 210 € pour un aller-retour. www.thalys.fr

En avion
Air France/KLM dessert quotidiennement Amsterdam, au départ de Paris-Roissy. Bonus : l'aéroport d'Amsterdam Schiphol offre un avant-goût du Rijksmuseum. En effet, les trésors néerlandais sont exposés derrière le contrôle des passeports, entre les portes E et F. Tél. : 09 69 39 02 15. www.airfrance.fr

Bons plans
La carte « I Amsterdam Card » offre des réductions dans un certain nombre de musées, ainsi que dans tous les bus, tramways et métros de la ville. En vente aux bureaux d'information touristique à l'aéroport de Schiphol et devant la gare centrale, ainsi que dans de nombreux magasins de la ville.



Plage aux environs de Trouville, 1864, huile sur toile, 67,5 x 104 cm, musée des Beaux-Arts de l'Ontario, Toronto.

EUGÈNE BOUDIN
LE PARRAIN DISCRET DE L'IMPRESSIONNISME

Un peu négligé dans nos contrées, plus exposé depuis sa mort il y a plus d'un siècle, Eugène Boudin n'est pourtant pas n'importe qui. Premier maître de Monet, paysagiste surdoué et inventeur des « séries » qui seront popularisées ensuite par son génial élève, ce Normand a ouvert la voie à l'impressionnisme.

Adrien Guilleminot TEXTE



Ce sont les mots d'un vieux peintre, et même d'un patriarche, qui n'a plus rien à prouver. Nous sommes en 1920, Claude Monet a 80 ans, et ses propos sont rapportés par l'écrivain et critique Georges Jean-Aubry : *« Je dois tout à Boudin. »* Paroles en l'air ? Hommage ému à l'aîné qui l'a quasiment forcé, six décennies plus tôt, à se faire peintre ? Juste retour des choses, plutôt, selon Laurent Manœuvre, commissaire de l'exposition que le musée Jacquemart-André à Paris consacre à Eugène Boudin. *« Il n'est pas question de comparer l'importance de Boudin et celle de Monet,* reconnaît l'expert. *Quand le second réalise des symphonies, pleines de culot et de puissance, le premier donne plutôt dans la musique de chambre. Mais il est temps de redonner sa vraie place à Boudin : celle d'un pionnier, d'un chercheur, mieux qu'un petit maître qu'on a longtemps écarté un peu dédaigneusement. »* Très longtemps, même : depuis sa disparition, en 1898, c'est la première fois qu'un musée français consacre une rétrospective à celui qui est tout de même à l'origine du raz-de-marée impressionniste. C'est que le natif d'Honfleur souffre d'un triple handicap : plus âgé, très indépendant, il n'a jamais fait officiellement partie du « mouvement » impressionniste et n'a jamais souhaité s'associer à leurs expositions de groupe ; aimable et sociable, il n'a pas cherché à faire scandale ou à mettre à bas le système de l'art officiel ; légère et enlevée, sa peinture a longtemps été considérée comme frivole et anecdotique. Trois idées reçues qu'il convient de nuancer…

Les débuts d'Eugène Boudin n'ont rien de foudroyant. Né dans un milieu modeste, fils d'un matelot et d'une femme de ménage, Boudin entre très tôt dans la vie active, chez un imprimeur. Il s'installe à son compte à l'âge de 20 ans. Sa chance ? C'est au Havre, un des berceaux de la peinture moderne, qu'il a ouvert sa papeterie. Les peintres de l'école de Barbizon comme Jean-François Millet ou Constant Troyon, attirés dans la région par les paysages et l'atmosphère de l'estuaire de la Seine, deviennent ses clients. Mais c'est un coup du sort qui va le décider à changer de vie. À 22 ans, il tire le mauvais numéro à la loterie, qui doit l'envoyer





REPÈRES

1824
Naissance à Honfleur, dans une famille modeste (son père est matelot, sa mère femme de ménage)

1844
Il fonde sa propre papeterie au Havre. Son activité d'imprimeur lui permet de rencontrer des peintres comme Jean-François Millet ou Constant Troyon. Il décide de suivre leur exemple

1858
Boudin prend sous son aile Claude Monet, avec qui il peint régulièrement durant quatre ans

1862
Premières scènes de plage

1881
Enfin médaillé au Salon, Boudin voit sa situation s'améliorer petit à petit

1892-95
Boudin entame une série de grands voyages, dans le Midi, à Venise, à Florence, en Suisse…

1898
Il s'éteint à Deauville



faire un service militaire, dont la durée à l'époque est… de sept ans. Seule solution pour y échapper : payer un remplaçant. Boudin revend ses parts dans la papeterie et embrasse la carrière d'artiste, à un âge où la plupart de ses condisciples ont déjà pris d'assaut le Salon. La ville du Havre lui décerne une bourse pour lui permettre d'étudier à Paris. Mais il a beau démarrer dans la carrière avec retard, il sait déjà très bien ce qu'il veut. L'académisme, très peu pour lui. Les copies au Louvre, passage obligé de la formation ? Elles ne le retiennent jamais longtemps. « *Boudin retourne obstinément travailler sur le motif* », note Laurent Manœuvre. Comme l'écrit le Normand lui-même « *trois coups de peinture d'après nature valent mieux que deux jours de travail au chevalet* ».

Cet amour du plein-air, ce souci de représenter la nature telle qu'elle est, le placent donc du côté des modernes. Il fréquente d'ailleurs depuis ses débuts les deux grands perturbateurs de l'art académique : Baudelaire, qui le remarque très tôt, et Manet, avec qui il échangera tout au long de sa vie. Mais Boudin n'est pas le premier à préférer le plein air, les peintres de Barbizon l'ont fait avant lui. Il n'est pas non plus capable de réaliser intégralement un tableau sur le motif et s'oblige encore à passer par l'atelier. « *Pour lui, le travail sur le motif est un vrai bonheur, le temps passé dans l'atelier est celui du forçat, de la douleur,* décrypte le commissaire de l'exposition. *Mais il en a besoin pour "condenser", et ce n'est qu'à la toute fin de sa vie qu'il pourra réaliser des toiles totalement en extérieur.* »

En revanche, c'est bien Boudin qui introduit quelque chose de radicalement nouveau dans la peinture de l'époque : l'instantanéité. Il s'échine à saisir le ciel changeant de l'estuaire de la Seine. Il explique, des années plus tard, à son marchand Paul Durand-Ruel, qu'il a l'ambition de travailler « *comme* ✚

^ **Pêcheuses sur la plage de Berck,** 1881, huile sur panneau, 24,8 x 36,2 cm, National Gallery of Art, Washington



^ **Scène de plage,** 1869, huile sur panneau, 29 x 47 cm, collection Carmen Thyssen-Bornemisza, musée Thyssen-Bornemisza, Madrid

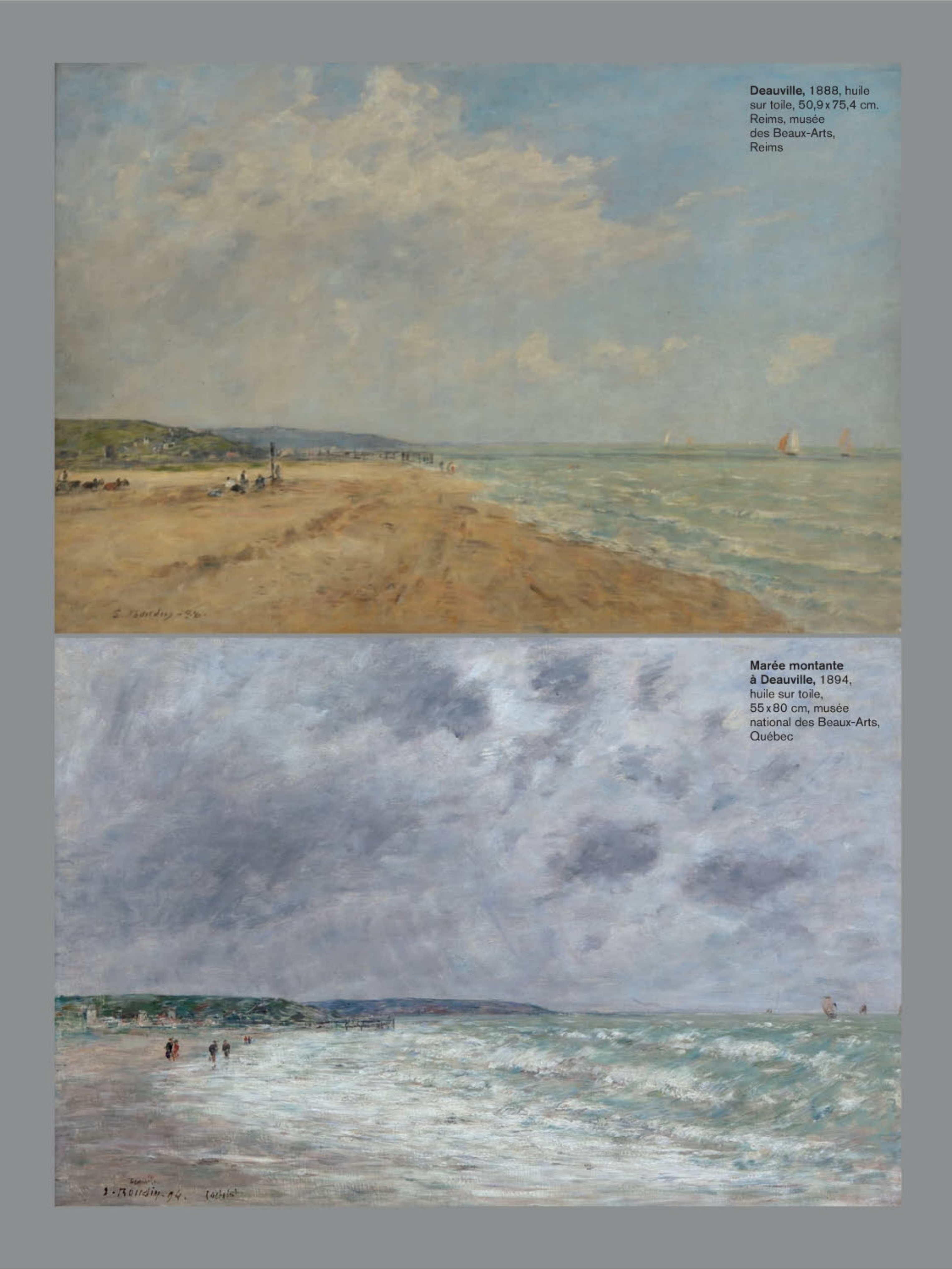
un objectif (photographique) ». Et ses dessins, pris sur le vif, ont clairement un côté « reporter ». « *Boudin n'est pas qu'un paysagiste,* souligne Laurent Manœuvre. *Dans ses tableaux, les personnages ont de vraies attitudes vivantes, finement dépeintes.* » Surtout, ce don de l'observation éclate dans sa description de l'atmosphère, du jeu des nuages… Une maestria dans le genre qui a fait qualifier ses études de « *beautés météorologiques* » par Baudelaire. Et Camille Corot de gratifier Boudin du titre de « *roi des ciels* ». Aube, crépuscule, temps plombé ou ensoleillé… Il peint par tous les temps et décline instinctivement les mêmes sujets selon les heures du jour, la saison, l'intensité de la lumière…

"ROI DES CIELS", BOUDIN PEINT ÉGALEMENT LES PERSONNAGES AVEC UNE GRANDE FINESSE

« *L'idée de série est déjà là, en germe* », relève Laurent Manœuvre. Elle sera systématisée de cathédrale en cathédrale et de meule en meule, et portée à un autre degré, plusieurs dizaines d'années après par son élève, Monet.

Pas une petite trouvaille… Mais elle n'a pas suffi à faire passer Eugène Boudin à la reconnaissance absolue. « *Certains contemporains, comme Pissarro, lui trouvent "plus de gentillesse que de force", et cette opinion déteint ensuite sur les historiens de l'impressionnisme,* explique Laurent Manœuvre. *De là naît l'image de l'artisan consciencieux, de l'homme tout simple… qui lui colle encore à la peau. Or il suffit d'étudier sa correspondance pour se rendre compte qu'il était tout l'inverse : gros travailleur, éternel insatisfait, sans cesse en train de douter et de se remettre en question.* »

Même s'il est proche de Manet et Monet, et s'il suscite l'intérêt de Degas, le statut « en marge » de Boudin s'explique par le fait qu'il ne se rallie jamais à l'impressionnisme proprement dit. Jamais il n'expose à leurs côtés, préférant passer par le canal



Deauville, 1888, huile sur toile, 50,9 x 75,4 cm. Reims, musée des Beaux-Arts, Reims

Marée montante à Deauville, 1894, huile sur toile, 55 x 80 cm, musée national des Beaux-Arts, Québec



Venise. Le quai des Esclavons le soir, la Douane et la Salute, 1895, huile sur toile, 46 x 65 cm, Québec, musée national des Beaux-Arts, Québec,



+ officiel du Salon, le grand rassemblement annuel des artistes. « *Il souscrit totalement à l'opinion de Renoir, qui justifiait lui aussi sa participation à cet événement en expliquant qu'il "y a dans Paris à peine quinze amateurs capables d'aimer un peintre sans le Salon"*, analyse le commissaire de l'exposition. *Or Boudin n'a pas de fortune personnelle : il doit vivre de son art, trouver des clients* ». Il parvient à s'y faire une place, mais il est tout juste toléré. Ce n'est qu'avec *La Meuse à Rotterdam*, envoyée au Salon de 1881, qu'il obtient une médaille « de troisième classe » : pour la première fois, Boudin va pouvoir exposer chaque année sans avoir à passer par le jury. Après plus de vingt ans de pratique…

Ce succès mitigé auprès des tenants de l'art officiel se répercute sur la cote du peintre. Entre Boudin et les collectionneurs potentiels, il y a comme une incompréhension. On lui demande des marines, et encore des marines, mais le sujet l'ennuie. On exige de lui des toiles « bien finies », lui les trouve plus réussies lorsqu'elles gardent un petit air d'esquisse. Et même lorsqu'il se lance dans une peinture commerciale, c'est le flop. Ses fameuses scènes de plage constituent aujourd'hui ses œuvres les plus connues. Les délicates compositions de crinolines en bord de mer ont même fait beaucoup pour sa réputation de peintre un peu frivole… L'idée de portraiturer la bonne société découvrant à l'époque les charmes de la côte normande pouvait paraître maligne ? Il n'en a rien été. Les tableaux finissent roulés dans un coin de son atelier, et ne seront plus montrés de son vivant. Tous ces éléments expliquent que malgré de belles collections en France (à Honfleur, au Havre, à Reims et bien sûr au musée d'Orsay), plus de la moitié des 65 toiles que le musée Jacquemart-André a réunies n'ont jamais été vues en France. Elles ont été directement exportées, notamment vers les États-Unis où le statut du peintre est tout autre. « *On le voit vraiment comme un artiste éminemment français et un précurseur essentiel de l'impressionnisme* », d'après Laurent Manœuvre. Plus d'un siècle après avoir passé avec aisance l'Atlantique, l'œuvre du Normand rentre donc au port. ■

^ **Antibes. Les Fortifications. Effet de jour,** 1893, huile sur toile, 46 x 66 cm, musée d'Orsay, Paris

À VOIR

Eugène Boudin
Du 22 mars au 22 juillet

MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ, PARIS
158, boulevard Hausmann, 8e. 10h-18h. 10h-20h30 les lun et sam. 9,50 €/11 €. Tél. : 01 45 62 11 59. www.musee-jacquemart-andre.com



En 1201, un décret du Sénat vénitien oblige les ateliers de verriers à s'installer à l'écart de la ville, sur l'île de Murano, par crainte des incendies. Le début de la longue et glorieuse histoire du verre de Venise qui perdure jusqu'à nos jours, dont le musée Maillol retrace les temps forts dans sa nouvelle exposition « Fragile, Murano ». Zoom sur quelques pièces exceptionnelles, et pour certaines inédites.

Émilie Formoso TEXTE

MURANO EN VERRE ET CONTRE TOUT

Carroña, *Javier Pérez, 2011, verre et corbeaux naturalisés 120 x 235 x 300 cm*



À LA RENAISSANCE, LE VERRE EST PEINT, FILIGRANÉ, CRAQUELÉ, GRAVÉ…

Coupe nuptiale en *lattimo* avec une figure féminine et un joueur de luth, *1500, 12 cm, National Museum, Prague*

Calice au triomphe de la Justice, *XV[e] siècle, 22 x 13,5 cm, Florence, Museo del Bargello, Florence*





DES VERRES PEINTS EN CADEAU DE MARIAGE

Au début de la Renaissance, on apprécie particulièrement les décors peints. Le plus ancien de ces deux calices (*à droite*) représente le triomphe de la Justice, qui trône sur son char entourée de la Tempérance, la Force, l'Espérance, la Fortune et la Gloire. L'origine de cette iconographie allégorique ? Les gravures illustrant *Les Triomphes* du poète Pétrarque, qui se diffusent à Venise dans le dernier quart du XV[e] siècle. *« À cette époque, le thème du triomphe est fréquemment associé aux noces. Il orne par exemple les coffrets de mariages florentins »*, explique Cristina Tonini, co-commissaire de l'exposition « Fragile, Murano ». *« Cette pièce est un objet de prestige, qui servait peut-être de coupe aux époux ou pour contenir des confiseries pendant le banquet, mais cet usage n'est pas attesté. »* Quant au calice de gauche, il est l'une des 12 pièces en *lattimo* aujourd'hui conservées. Autant dire une rareté. Le *lattimo* doit son nom à la couleur laiteuse et opaque du verre, qui imite la porcelaine chinoise alors à la mode. Mais le décor reste occidental. *« Chaque coupe en* lattimo *représente d'un côté un buste d'homme et de l'autre celui d'une femme. La fiancée de cette coupe a dans la main une grenade, symbole d'amour et de fécondité »*, poursuit Cristina Tonini. *« On pense que ce type d'objets était offert comme cadeau de fiançailles ou de mariage ».*





DE NOUVELLES TECHNIQUES FONT LEUR APPARITION

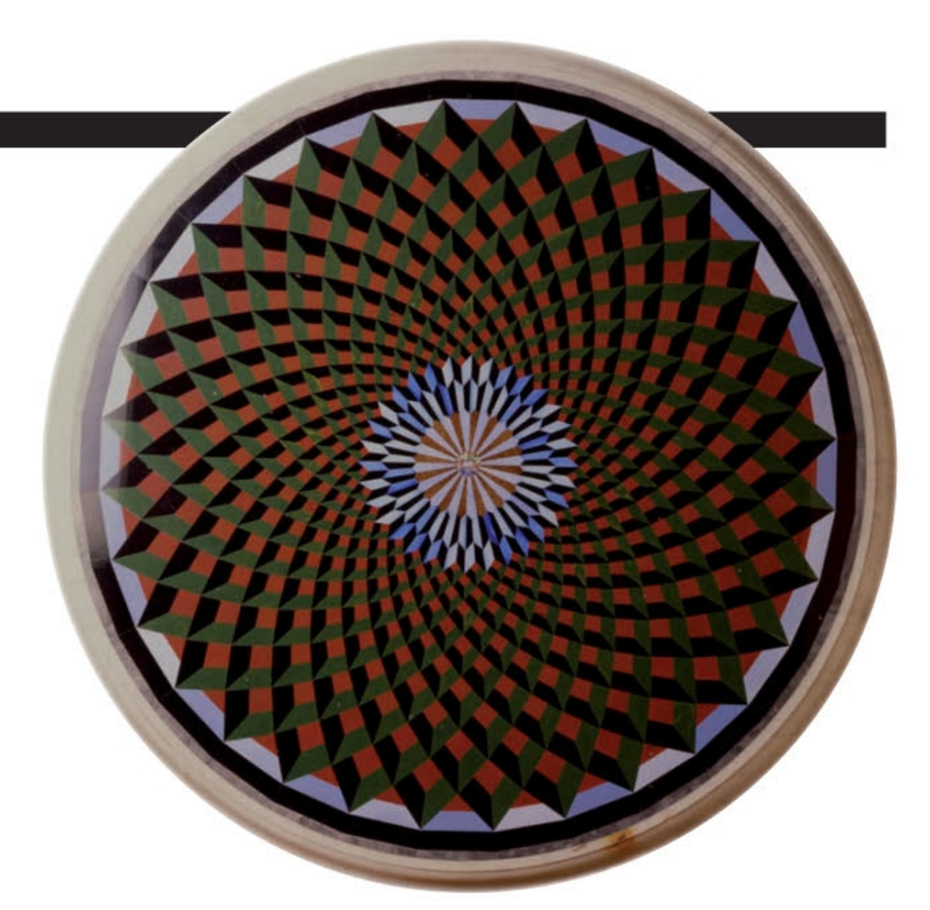
Au XVIe siècle, les verriers de Murano déploient une virtuosité sans pareille dans la maîtrise de la matière. Le *reticello*, employé pour réaliser la coupe en haut à gauche, consiste à préparer deux plaques en soudant par la chaleur des cannes (tiges) de verre. Chaque plaque est ensuite roulée en cylindre par un mouvement en spirale. Puis les deux coupelles obtenues sont imbriquées l'une dans l'autre. L'entrecroisement des filigranes produit un *reticello* (petit filet) où chaque losange emprisonne une bulle d'air. Autre technique : la gravure à la pointe de diamant, indissociable de la composition du verre de Venise. « *Contrairement au verre de Bohème, qui est potassique et épais, le verre vénitien de la Renaissance est sodique. Il est donc fin et fragile, et l'on ne peut pas le graver en profondeur* », précise Cristina Tonini. Le résultat ? Un décor de surface délicat et typique, où se mêlent grotesques et enroulements végétaux, comme celui qui orne la panse et le couvercle du récipient en haut à droite. Le verre craquelé est obtenu quant à lui par un choc thermique, produit en plongeant l'objet encore chaud dans de l'eau froide. Comme celle du seau en bas à droite, la surface du verre se couvre alors de craquelures. « *La forme de ce seau est intéressante, car elle montre l'influence à Venise de l'art islamique, qui a notamment donné lieu à une production de bassins en métal de la même forme que cette pièce.* »



Calice en *reticello*, *1550-1575, Civici Musei di Arte e Storia, Brescia*

Petite coupe au scorpion gravée à la pointe de diamant, *XVIe siècle, Civici Musei di Arte e Storia, Brescia*

Seau en verre craquelé, *1570-1600, Civici Musei di Arte e Storia, Brescia*



À L'ÉPOQUE CLASSIQUE, L'UTILISATION DU VERRE SE DIVERSIFIE



LE MOBILIER N'EST PAS EN RESTE

La fantaisie baroque se caractérise aussi par la production d'objets… surprenants ! Ce fauteuil du XVIIIe siècle, le seul du genre conservé, est ainsi orné d'incrustations en verre bleu. Un style polychrome et tape-à-l'œil qui était à la mode à l'époque, si l'on en croit les célèbres lettres de lady Montagu. *« Ce fauteuil est également exceptionnel car on connaît le nom du verrier, Giuseppe Briarti, qui a réalisé les incrustations. Or il n'est pas toujours facile d'associer précisément une pièce à l'identité de son créateur. »* Autre production typique, le plan de table réalisé par les frères Giacomuzzi en 1851. Il s'agit d'une marqueterie d'émaux imitant les pierres précieuses, qui utilise notamment l'aventurine, un verre emprisonnant des paillons de cuivre aux reflets d'or. *« À la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, les verreries de Murano subissent un déclin, au point que certaines techniques sont abandonnées. Pour faire renaître leur activité, les verriers se lancent dans la création de ce type d'objets précieux, qui va assurer leur succès au XIXe siècle. »* Fierté ou chauvinisme ? Le centre de ce plan de table est orné d'une toute petite gondole…

^ **Plan de table,** Fratelli Giacomuzzi, *1851, 88 cm, Museo del Vetro, Venise*

< **Fauteuil avec applications en verre**, Giuseppe Briarti, *XVIIIe siècle, 117 x 72 cm Museo del Vetro, Venise*

LA CRÉATIVITÉ DÉBRIDÉE **DU VERRE BAROQUE**

Les XVIIe et XVIIIe siècles sont ceux de tous les excès. Excès de luxe, tout d'abord, comme le montre cette amphore enchâssée dans une impressionnante monture dorée. Réalisée à la cour des Médicis, à la fin du XVIe siècle ou au début du XVIIe siècle, elle témoigne de la fuite du savoir-faire des verriers hors de Venise. Ceux-ci étaient en effet censés ne jamais diffuser leurs secrets techniques sous peine de mort. Précaution inutile : Florence débauche Bortolo d'Alvise et son atelier en 1569. Et lance le coup d'envoi d'expérimentations où les alchimistes, auteurs de plusieurs traités sur la fabrication du verre, s'en donnent à cœur joie. Leur but ? Imiter les pierres précieuses, comme le rouge rubis de cette amphore exceptionnelle, exposée pour la première fois au public. Excès des formes et des couleurs, ensuite. À une époque où le verre de Bohème fait de plus en plus concurrence à Venise, l'apparence des récipients se complexifient. Ils s'ornent, comme ce calice, d'éléments végétaux très colorés et soudés au pied, qui apparaissent dès la fin du XVIIe siècle. *« Ce calice incarne la dernière période de splendeur du verre vénitien. Il appartient à une production de prestige à l'usage purement décoratif, qui était offerte comme dons diplomatiques de la République de Venise à ses hôtes de marque »*, explique Cristina Tonini.



^ **Calice à pied avec décoration florale**, *XVIIIe siècle, Galleria Nazionale d'Arte Antica - Palazzo Barberini, Rome,*

< **Petite amphore à deux anses en verre rouge**, *fin XVIe-début XVIIe siècle, verre médicéen, 22 cm, collection particulière Giuseppe Maranghi*



^ **Vase Libellule n°2,** Vittorio Zecchin, *1921, 14 cm, collection particulière*

> **Vase Véronèse,** Vittorio Zecchin **pour Venini,** *1921, 30 x 16 cm, collection particulière*

v **Coppa Sommerso,** Flavio Poli, *Fondazione di Venezia*

‹ LE VASE VÈRONÈSE, COUP DE MAÎTRE DE VITTORIO ZECCHIN

Chatoiement des couleurs, imitation virtuose des techniques antiques, préciosité des matériaux… Le XIXe siècle n'a pas fait dans la simplicité. La réaction à cet éclectisme tonitruant apparaît dans les années 1920 avec Vittorio Zecchin. Ce verrier souhaite revenir aux formes épurées des premiers vases vénitiens, dépouillées de l'attirail clinquant des siècles passés. Puisant son inspiration dans les tableaux de la Renaissance, il réalise en 1921 pour le grand atelier Cappellin-Venini un vase à la panse bombée qu'il emprunte directement à *L'Annonciation* du peintre vénitien Véronèse. Ce « vase Véronèse » rencontre un succès immédiat. En hommage à cette création majeure, l'exposition présente les variantes réalisées en 2006 par dix artistes contemporains sur une commande de la Galerie Galvani.



› **Vase à *murrine* transparentes, Ercole Barovier,** *1925, collection particulière*

L'ÉPOQUE MODERNE OU LE RENOUVEAU DU VERRE DE MURANO

D'ERCOLE BAROVIER À FLAVIO POLI : **LES RÉNOVATEURS**

Ercole Barovier (1889-1974) est l'héritier d'une prestigieuse dynastie de verriers remontant au XIVe siècle. Par son travail sur l'utilisation de la couleur, il rénove profondément l'art du verre à Murano. Ce vase de 1925 appartient à la série des *murrine* réalisée par Barovier dans les années 1920. La technique du *murrine* consiste à coller ensemble des cannes de verre colorées, puis à les couper transversalement pour obtenir des motifs très graphiques. *« On retrouve dans ce vase l'influence de l'Art nouveau, qui arrive très tard à Venise. On peut y voir un écho de l'œuvre de Klimt, à laquelle se mêle aussi la rectitude de l'Art déco »*, souligne Cristina Tonini.

La couleur, c'est également l'affaire de Flavio Poli. Dans les années 1950 et 1960, ce verrier se fait une spécialité du procédé dit *sommerso*. Celui-ci consiste à superposer plusieurs couches colorées en plongeant successivement l'objet dans différents creusets de verre en fusion. Poli obtient ainsi des vases aux formes dépouillées, qui jouent uniquement sur le contraste et l'intensité des couleurs. Le succès de ces pièces est tel que la série prend le nom même de la technique, *« a sommerso »*.

À VOIR

« Fragile, Murano »
DU 27 MARS AU 28 JUILLET

MUSÉE MAILLOL – FONDATION DINA VIERNY, PARIS
59-61, rue de Grenelle, Paris 7e.
10h30-19h. 10h30-21h30
le ven. 9 €/11 €.
Tél. : 01 42 22 59 58
www.museemaillol.com



< Iago's mirror, Fred Wilson, *2009, 200 x 130 x 20 cm*

> Figure, Jean Arp, *1964, 81 x 23 cm*

DES CLINS D'ŒIL **AU PASSÉ VÉNITIEN**

Depuis les années 1950, l'engagement de quelques grands collectionneurs comme Peggy Guggenheim, qui s'installe à Venise, a renouvelé l'intérêt des artistes pour le travail du verre à Murano. Ils sont nombreux comme Arp, Chagall, Calder ou Fontana à séjourner dans la Sérénissime pour répondre à une commande ou à l'invitation d'un mécène. Et le brillant passé de la ville inspire encore aujourd'hui les créateurs contemporains. Si Fred Wilson revisite le miroir baroque, Javier Pérez propose avec *Carroña* *(voir p. 108)* une vision plus iconoclaste. *« Pérez a fait faire de la façon la plus précieuse et exigeante ce lustre en verre rouge si caractéristique de Venise »*, avance Olivier Kaeppelin, directeur de la fondation Maeght et co-commissaire de l'exposition. *« Mais il ne le prend pas en héritage, puisqu'il le brise ! Le verre se transforme en fleuve rouge, la vision devient inquiétante, surmontée par ces oiseaux qui hantent normalement les champs de bataille. »* Une manière de réfléchir sur la grandeur et la décadence de Venise ?

COMMENT LES ARTISTES CONTEMPORAINS REDONNENT SON LUSTRE À MURANO



Compression Coca-Cola, **César,** *1992, 37 x 23 x 24 cm, colleciton privée Gianni Fasulo*

LE SAVOIR-FAIRE DES VERRIERS AU SERVICE DE L'ART CONTEMPORAIN

Les créations contemporaines en verre de Murano sont le fruit de la collaboration entre artistes et artisans-verriers. *« Les verriers de Venise se mettent au service de l'œuvre, s'effacent derrière elle. C'est une collaboration humble et admirable, qui se fait pas à pas pour répondre aux attentes de l'artiste. Mais il arrive que se produisent de "merveilleux accidents" »*, poursuit Olivier Kaeppelin. L'étrange statuette de Jean Arp (*à gauche*) révèle à quel point la matière du verre contient en elle-même son principe : derrière les formes sinueuses se cache la coulée du verre en fusion, qui se fige pour devenir une silhouette schématique verticale. César met quant à lui la virtuosité des verriers au service de ses compressions. *« Il s'agit d'une œuvre humoristique, qui confronte ce que représente le verre pour Murano, à savoir une technique précieuse et sophistiquée, et ce qu'il est devenu dans notre société, à travers le symbole de la bouteille de soda fabriquée à des millions d'exemplaires. »*

QUAND « MAÎTRE ROUX » ENFLAMMAIT L'ART DE LA RENAISSANCE



Dans les années 1530, c'est Fontainebleau qui donne le ton. Le chantier lancé par François Ier pour rénover le château fait des étincelles qui se propagent à toute la création artistique de France. À sa tête, Rosso Fiorentino, un Italien rebelle et génial qui donne toute sa mesure dans son œuvre maîtresse, la galerie François Ier.

Émilie Formoso TEXTE



Mars 1526. Après un an de captivité à Madrid, à la suite du désastre de Pavie, François Ier est enfin de retour en son royaume. Abandonnant les rives de la Loire, où il avait pourtant fait ériger le somptueux château de Chambord, le souverain décide d'installer sa cour en Ile-de-France. La forêt giboyeuse de Fontainebleau attire particulièrement cet amateur de parties de chasse. Mais le vieux château du XIIe siècle, inhabité depuis cent ans, est en ruine et ne peut décemment accueillir le roi et sa suite.

Comme le fera plus tard Louis XIV pour le petit pavillon de Versailles, François Ier lance donc en 1528 un vaste projet de rénovation destiné à transformer le vieux donjon en palais digne de son rang. L'ancien noyau médiéval est englobé dans de nouveaux bâtiments au goût du jour, autour de la cour Ovale qui conserve le tracé de l'ancien édifice. Afin de relier le château à la chapelle du couvent tout proche où il loge avec sa famille pendant les travaux, le roi fait également édifier une longue galerie à un étage servant de corridor.

Mais l'ambition de François Ier croît au fil de l'avancement des travaux. Il entend faire du château une vitrine de sa gloire et commande pour les nouvelles pièces un décor à sa mesure. Dès le début des années 1530, Fontainebleau accueille donc un atelier international, où se côtoient artistes italiens, français et flamands. Isolée de Paris, qui est à une journée de route, centrée sur son travail, la petite communauté fonctionne en vase clos. Il naît bientôt de ce bouillon de culture un renouvellement des formes qui infléchit définitivement le goût de l'époque.

Un style maniéré, violent et sensuel

À la tête de cet atelier prolifique, un peintre florentin au caractère aussi flamboyant que sa chevelure rousse. Rosso Fiorentino (1494-1540), connu sous le nom de « Maître Roux », arrive en France à l'automne 1530. Il a été recommandé à François Ier par l'Arétin, un poète italien qui fait alors la pluie et le beau temps sur le bon goût européen. « *À son arrivée, Rosso a déjà derrière lui une quinzaine d'années d'expérience à Florence puis à Rome. Il a développé un style maniériste très particulier, qui peut être aussi violent que sensuel, et qui secoue surtout les règles classiques. Cela explique pourquoi, par la suite, les artistes adhéreront peu à son style exacerbé et seront davantage influencés par celui, plus doux, de son collaborateur, le Primatice* », explique Vincent Droguet, commissaire de l'exposition « Le Roi et l'artiste » que le château de Fontainebleau consacre actuellement à Rosso. François Ier aurait sans doute aimé attirer à sa cour Michel-Ange ou Giulio Romano, qu'il a sollicités en vain. Mais Rosso le rebelle va se révéler parfaitement à la hauteur de sa tâche.

À VOIR

Le Roi et l'artiste
Du 23 mars au 24 juin
CHÂTEAU, FONTAINEBLEAU.
Plus d'infos p. 129



Ce célèbre portrait, réalisé en 1539 par le peintre vénitien Titien, représente François Ier en majesté, dans toute la splendeur de son vêtement de cour, et de profil à la manière des médailles antiques. Il illustre les relations artistiques intenses qui se nouent sous le règne du souverain entre la France et l'Italie.

LA GALERIE FRANÇOIS Ier, LE CHEF-D'ŒUVRE DE ROSSO

La pièce maîtresse de Rosso Fiorentino à Fontainebleau est la galerie qui occupe le premier étage de l'aile reliant le château au couvent. Fort de la faveur royale qui lui laisse carte blanche, il se lance avec son atelier dans un projet inédit qui l'occupe de 1534 à 1539. La nouveauté de la galerie ? « *Elle est la première à présenter un décor fixe aussi élaboré* », poursuit Vincent Droguet. Et aussi novateur pour l'époque.

Sa hauteur, par exemple, est du jamais vu. À un premier niveau de 2 mètres de lambris décorés de l'emblème royal se superpose un second ensemble de 14 tableaux peints à fresque. Ceux-ci sont encadrés par un abondant décor de stuc qui n'est pas moulé dans des ateliers comme c'était l'usage, mais travaillé sur place par les stucateurs. Il représente des amours ailés, des cariatides, des éphèbes ou encore des satyres. Leurs formes musculeuses, leurs poses complexes et leurs volumes très marqués, quasiment en ronde-bosse (sculpture en vrai relief par opposition aux bas-reliefs beaucoup moins marqués), tous ces aspects ont été directement inspirés à Rosso par les figures de la voûte de la chapelle Sixtine peintes par Michel-Ange, qu'il a tant admirée à Rome. S'y ajoutent des cartouches historiés, et surtout les fameux « cuirs », ces enroulements décoratifs qui feront la célébrité du style de Fontainebleau.

L'autre originalité de ce grand décor réside dans les histoires que Rosso a choisi d'illustrer. Répartis en sept travées, les 14 tableaux « *ne constituent pas un cycle narratif, avec des épisodes qui se suivraient d'un tableau à l'autre,* précise Vincent Droguet. *Rosso y met en scène différents concepts par le biais d'allégories ou d'épisodes tirés de l'histoire et du mythe antiques* ». Chacun a été savamment pensé au préalable, à la fois pour lui-même et dans sa relation à l'ensemble. La galerie se divise ainsi en deux parties. À l'est, les scènes évoquent le cycle de la vie humaine, tandis que celles de la partie ouest glorifient le pouvoir du roi et ses qualités. Les panneaux se répondent également deux à deux par travée. Les scènes érudites qu'ils représentent ont parfois tenu longtemps en échec les tentatives d'interprétations des historiens d'art. Ainsi, c'est assez récemment que la fresque de *La Jeunesse perpétuelle perdue par les hommes* a été rapprochée d'un épisode des *Thériaka,* œuvre du poète grec Nicandre de Colophon, du IIe siècle avant J.-C.

Des œuvres soustraites au regard

Ultime bizarrerie : cette grande galerie qui a tant occupé le peintre et son commanditaire a finalement échappé à tous les regards ! Car contre toute attente, François Ier a annexé dès sa création la galerie pour son usage personnel et celui d'hôtes triés sur le volet. À la disparition de sa mère, Louise de Savoie, en 1531, le souverain a en effet récupéré ses appartements au premier étage du donjon, et donc la galerie qui y menait. Cette dernière perd ainsi sa fonction de passage, ce qui entraîne la construction d'une terrasse extérieure pour la contourner. Et ce sont les artistes eux-mêmes qui se chargeront, notamment grâce à la gravure, de faire connaître au monde les splendeurs ornementales qu'elle contient.



LA GALERIE COMME VOUS NE LA VERREZ JAMAIS

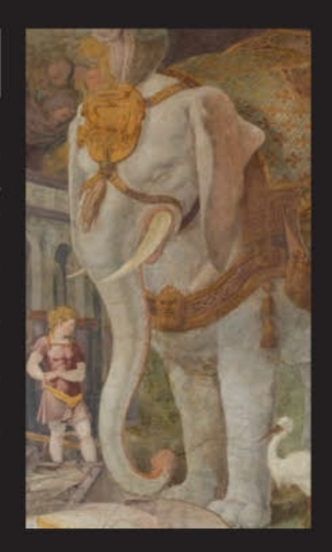
Pour se représenter la galerie telle qu'a pu la voir François Ier, il faut aujourd'hui faire un petit effort d'imagination. Car les différentes modifications qu'elle a subies ont beaucoup altéré son aspect originel. Les portes des extrémités, dont la hauteur ne dépassait pas les lambris, sont agrandies tour à tour au XVIIe siècle, puis au XVIIIe siècle. Conséquence : une partie des stucs et les deux tableaux ovales de Rosso qui les surmontaient disparaissent on ne sait où. En 1786, la construction d'une aile doublant la galerie au nord entraîne l'aveuglement de toutes les baies situées de ce côté et la destruction d'un petit cabinet qui ouvrait directement au centre de la galerie. Sous Louis-Philippe, le plafond est rehaussé d'une cinquantaine de centimètres : l'architecture est dissociée du décor. Et les cariatides en stuc, qui jadis soutenaient (symboliquement) le plafond, en sont du coup éloignées. Enfin, l'état même des fresques, parfois très dégradées, laisse difficilement imaginer leur splendeur passée.

Parquets, lambris, fresques, stucs et plafond à caissons : la galerie est d'une richesse ornementale sans précédent. On distingue dans la vue générale les bancs intégrés au décor, qui permettaient de contempler en toute sérénité les fresques situées sur le mur d'en face. En détail : la salamandre dorée dont la représentation scandait à intervalle régulier les lambris, et un visage très expressif en stuc, surmonté de l'un des fameux enroulements appelés « cuirs ».

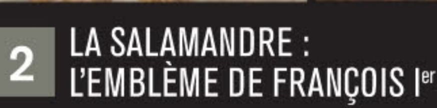
5 CLÉS
POUR LIRE LA FRESQUE DE ROSSO

L'ÉLÉPHANT : L'INCARNATION DES VERTUS ROYALES 1

Un éléphant pour incarner les vertus du monarque ? Drôle de choix, *a priori*. Le pachyderme ne courait pas les rues à la Renaissance, et Rosso ne l'a d'ailleurs pas peint sur le vif. Mais si le peintre le choisit, c'est qu'il a en tête une référence bien précise. L'Antiquité romaine a en effet souvent représenté l'animal, qui ornait par exemple le revers de certaines monnaies de Jules César. C'est qu'à l'époque, l'éléphant incarne la puissance, la sagesse et l'invincibilité. Autant de vertus que Rosso attribue à son royal mécène.

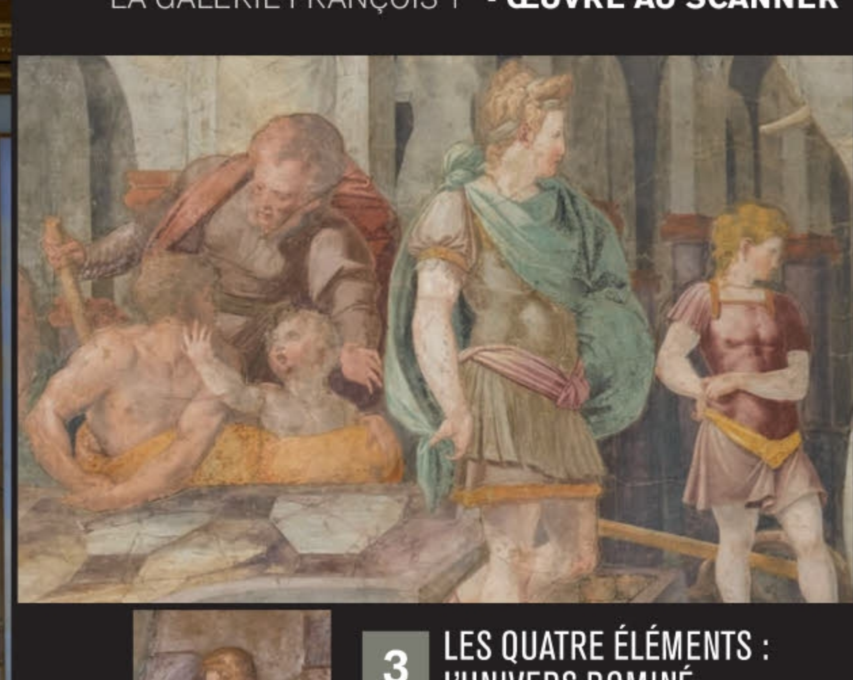


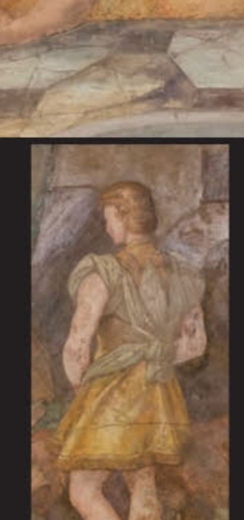




2 LA SALAMANDRE : L'EMBLÈME DE FRANÇOIS Ier

La salamandre est présente sur les lambris et au-dessus de chaque fresque de la galerie. Les flammes dont elle est entourée font référence à une ancienne légende selon laquelle elle était réputée pouvoir vivre dans le feu. Pour ne laisser aucune ambiguïté sur le message de la fresque, Rosso enfonce le clou en redoublant les symboles. Il pare d'une autre salamandre l'ornement de tête de l'éléphant et recouvre son dos d'un caparaçon à fleurs de lys portant l'emblème « F » royal, qu'on retrouve aussi sur les lambris.





3 LES QUATRE ÉLÉMENTS : L'UNIVERS DOMINÉ

Au pied de l'éléphant se trouvent quatre personnages portant une cuirasse à l'antique. Il s'agit, de gauche à droite, de Mars, Jupiter, Neptune et, de l'autre côté du pachyderme, de Pluton qui tient en laisse Cerbère, le chien à trois têtes des Enfers. Chacune de ces divinités représente un élément, respectivement le Feu, l'Air, la Mer et la Terre. Une manière pour Rosso de signifier le pouvoir universel dont dispose le souverain.

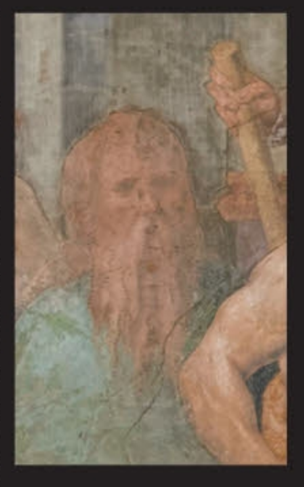


4 LE CARTOUCHE EN STUC : FRANÇOIS Ier, NOUVEL ALEXANDRE



Les fresques s'inscrivent toutes dans un encadrement ornemental qui fait sens avec leur propre thématique. La scène de ce cartouche en stuc relate un épisode célèbre de la vie d'Alexandre, celui du nœud gordien que le souverain macédonien tranche d'un coup d'épée. Si l'on sait que l'éléphant était l'animal favori d'Alexandre, il est aisé de voir où Rosso veut en venir : le monarque français est bel et bien un nouvel Alexandre.

L'AUTOPORTRAIT DE ROSSO : CHERCHEZ L'ARTISTE 5



La légende veut que ce personnage en manteau vert et à la barbe rousse soit l'autoportrait de Rosso lui-même. Un détail ni surprenant, ni présomptueux, à une époque où le génie singulier des artistes est valorisé. En 1475, Sandro Botticelli s'était aussi représenté dans le cortège de son *Adoration des Mages,* à Florence. Et Michel-Ange, que Rosso admirait tant, prêtera son visage à saint Barthélémy dans sa grande fresque du *Jugement dernier* à la chapelle Sixtine, peinte à la même époque que la galerie François Ier.





AGENDA

< Images mythiques (notamment de Mai 68), mais aussi réflexion sur l'inconfortable position du reporter : Lausanne accueille une grande rétrospective de Gilles Caron. *(p. 137)*

ILE-DE-FRANCE › *Les musées*



SORCIÈRES, DÉMONS…
LE VERSANT NOIR DE L'ART MODERNE

PARIS 7e

★★★ L'Ange du bizarre. Le romantisme noir de Goya à Max Ernst

PEINTURE, DESSIN, ESTAMPE, SCULPTURE, FILM XVIIIe-XXe

JUSQU'AU 9 JUIN

À l'heure où les vampires squattent les génériques de films et les séries télévisées, le musée d'Orsay propose une exposition d'envergure sur l'origine et l'influence du gothique et du « romantisme noir » dans l'art, de la fin du XVIIIe siècle au début du XXe siècle. Romantiques, symbolistes et surréalistes, tous ont succombé au chant diabolique de la part obscure de l'esprit, mettant en scène sabbats de sorcières, gouffres obscurs et femmes vipérines. À travers Goya, Delacroix, Blake mais aussi Ensor, von Stuck, Redon, Dalí ou Max Ernst, ce sont donc plus de 200 œuvres, picturales ou littéraires, qui sont convoquées pour célébrer la puissance du terrible et du grotesque.

MUSÉE D'ORSAY. 1, RUE DE LA LÉGION-D'HONNEUR. 9H30-18H (SF LUN.). 9H30-21H45 LE JEU. 6,50 €/9 €. TÉL. : 01 40 49 48 14. WWW.MUSEE-ORSAY.FR



PARIS 6e

★★★ Chagall, entre guerre et paix

PEINTURE, DESSIN XXe

JUSQU'AU 21 JUILLET

Les paradoxes de maître Chagall

Il aura tout connu : la révolution russe, deux guerres mondiales, un double exil… Sa peinture est le reflet des événements tragiques de l'histoire, mais aussi le récit allégorique d'épisodes heureux et sombres de sa propre vie. L'exposition, qui recense plus d'une centaine d'œuvres, démarre au début de la Première Guerre mondiale en Russie et s'achève à l'après-guerre dans le sud de la France. Entre-temps, Chagall aura façonné son style à travers un bestiaire mi-animal, mi-humain, empreint de rêve et de mélancolie. Comme tout grand artiste, il a su à la fois s'inscrire dans son époque et résister au temps en faisant partager des thèmes qui lui tenaient à cœur : son couple avec Bella, le souvenir de sa ville natale de Vitebsk et le mélange des traditions juives et chrétiennes.

MUSÉE DU LUXEMBOURG. 19, RUE DE VAUGIRARD. 10H-19H30. 10H-22H LES LUN. ET VEN. 7,50 €/11 €. TÉL. : 01 40 13 62 00. WWW.MUSEEDULUXEMBOURG.FR



PARIS 7e

★★ Philippines

OBJETS, SCULPTURE XVIIIe

DU 9 AVRIL AU 14 JUILLET

Sept mille îles, autant d'influences

Aucune exposition d'envergure n'avait jamais été consacrée aux Philippines en Europe. Cette synthèse proposée par le musée du Quai Branly à travers la présentation de 310 œuvres marque donc le coup en balayant presque cinq millénaires d'histoire. Objets quotidiens, rituels, guerriers ou de prestige soulignent l'ambivalence des différentes cultures des quelque 7000 îles qui composent l'archipel, tournées tantôt vers les Hautes Terres, tantôt vers la mer d'où sont venues aux temps modernes les influences indiennes, indonésiennes, chinoises et arabes.

MUSÉE DU QUAI BRANLY, 37, QUAI BRANLY. 11H-19H (SF LUN.). 11H-21H DU JEU. AU SAM. 5 €/7 €. TÉL. : 01 56 61 70 00. WWW.QUAIBRANLY.FR



PARIS 6e

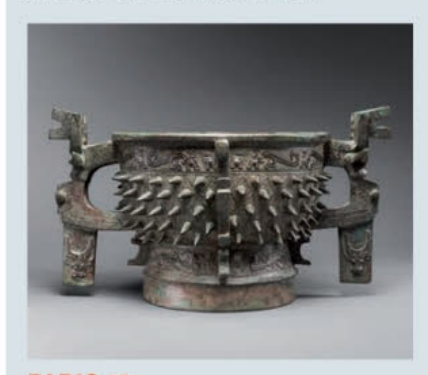
★★ De Poussin à Fragonard : hommage à Mathias Polakovits

DESSIN XVIIe-XVIIIe

JUSQU'AU 10 MAI

Durant trente ans, Mathias Polakovits a collectionné des dessins de l'école française du XVIe au XVIIIe siècle, avant de les verser en 1987 au fonds de l'école des Beaux-Arts. Un geste généreux, qui a contribué à l'ouverture du cabinet des dessins Jean-Bonna, et auquel l'ENSBA rend aujourd'hui hommage en présentant un florilège d'une trentaine d'œuvres souvent inédites parmi les 3000 feuilles du don. Au programme, rien que du beau monde : Poussin, La Fosse, Le Brun, Boucher ou encore Fragonard…

ENSBA. 14, RUE BONAPARTE. 2 €/3 €. 13H-18H (SF SAM. ET DIM.). TÉL. : 01 47 03 50 00. WWW.ENSBA.FR



PARIS 16e

★★ Trésors de la Chine ancienne. Bronzes rituels de la collection Meiyintang

BRONZE XIXe-IIIe AV. J.-C.

JUSQU'AU 10 JUIN

Jamais présentée au public, la collection Meiyintang est pourtant l'un des plus beaux ensembles de bronzes archaïques chinois allant de l'époque d'Erlitou (XIXe-XVIe siècles av. J.-C.) à celle des royaumes combattants (Ve-IIIe siècles av. J.-C.). Récipients à la fonction rituelle et aux formes codifiées, ces objets constituent l'une des premières manifestations artistique et religieuse de la Chine ancienne. Et aussi la première mise en place d'un riche décor stylisé, dont la plupart des motifs traversera les siècles comme le célèbre masque fantastique taotie.

MUSÉE GUIMET. 6, PLACE D'IÉNA. 10H-18H (SF MAR.). 6 €/8 €. TÉL. : 01 56 52 53 00. WWW.GUIMET.FR

ILE-DE-FRANCE › *Les musées*



DE FRIEDRICH À KLEE, LA PEINTURE D'OUTRE-RHIN

PARIS 1er
De l'Allemagne. 1800-1939
PEINTURE XIXe-XXe
DU 28 MARS AU 24 JUIN

Le point commun entre les peintres Friedrich, Carus, Menzel, Dix ou Klee ? Être allemands, bien sûr, mais aussi avoir développé une réflexion artistique sur l'idée de « Kultur », inventée au XIXe siècle pour caractériser l'esprit national germanique. Le musée du Louvre les réunit aujourd'hui avec d'autres compatriotes pour une exposition de plus de 200 œuvres sur ce thème à la fois original, complexe et sensible. Des débuts du romantisme à l'arrivée du nazisme, elle explore la manière dont ces artistes ont exalté ou mis à distance les idéologies nationales, en revivifiant l'idéal antique ou en inventant de nouvelles catégories picturales, comme le paysage germanique.

MUSÉE DU LOUVRE. 9H-18H (SF MAR.). 9H-21H45 LES MER. ET VEN. 12 €/15 €. TÉL. : 01 40 20 53 17. WWW.LOUVRE.FR





PARIS 8e

★★★ Laure Albin Guillot. L'enjeu classique

PHOTO XXe

JUSQU'AU 12 MAI

La photographie tirée à quatre épingles

Ses corps nus flattés par la lumière, ses natures mortes parfaitement disposées, ses paysages méticuleusement cadrés laissent percer le style classique et léché qui fera le succès de Laure Albin Guillot, à contre-courant des avant-gardes de l'entre-deux-guerres. Un style que l'on retrouve jusque dans ses photos publicitaires, également présentées dans cette grande rétrospective au musée du Jeu de paume, rassemblant 200 tirages et livres originaux. L'occasion de redécouvrir une artiste aujourd'hui méconnue aux recherches parfois étonnantes, à l'image des « Micrographies décoratives », ou vues de minéraux et végétaux au microscope, qui ont consacré Laure Albin Guillot sur la scène internationale des années 1930.

JEU DE PAUME. 1, PLACE DE LA CONCORDE. 11H-19H (SF LUN.). 11H-21H LE MAR. 5,50 €/8,50 €. TÉL. : 01 47 03 12 50. WWW.JEUDEPAUME.ORG

PARIS 16e

★★★ Marcel Breuer. Design et architecture

ARCHITECTURE, DESIGN XXe

JUSQU'AU 17 JUILLET

L'œuvre béton d'un artiste prodige

Il est l'inventeur en 1925 du fauteuil Wassily à structure tubulaire en acier qui lui a assuré une renommée mondiale. Ancien élève du Bauhaus, Marcel Breuer s'est également illustré en architecture, avec une utilisation très spectaculaire, sculpturale et épurée du béton, son matériau de prédilection. Un talent polymorphe résumé à travers les nombreuses pièces de mobiliers, maquettes et documents rassemblés à l'occasion de cette nouvelle exposition de la Cité de l'architecture.

CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE. 1, PLACE DU TROCADÉRO. 11H-19H (SF MAR.), 11H-21H LE JEU. 3 €/5 €. TÉL. : 01 58 51 52 00. WWW.CITECHAILLOT.FR





FONTAINEBLEAU

★★ Le roi et l'artiste. François Ier et Rosso Fiorentino

PEINTURE, GRAVURE XVIe

DU 23 MARS AU 24 JUIN

En 1530, un Italien à la chevelure flamboyante arrive en France à la demande de François Ier. Sa mission ? Redécorer avec l'aide d'une brillante équipe le château de Fontainebleau, dont le roi entend faire la vitrine de sa gloire. Avec un point d'orgue : une galerie ornée de stucs et de tableaux à l'origine d'un répertoire décoratif totalement nouveau. Dans les lieux mêmes où Rosso a donné toute sa mesure, cette exposition examine à travers une centaine d'œuvres cette fusion artistique franco-italienne et sa postérité immédiate dans les arts du XVIe siècle (*lire aussi p. 118*).

CHÂTEAU. PLACE DU GÉNÉRAL-DE-GAULLE. 9H30-17H JUSQU'AU 1er AVRIL. 9H30-18H. 9 €/11 €. TÉL. : 01 60 71 50 70. WWW.MUSEE-CHATEAU-FONTAINEBLEAU.FR



CHELLES

★ Fabrice Gygi

INSTALLATION XXIe

DU 24 MARS AU 12 MAI

Avec ses œuvres minimalistes et conceptuelles, Fabrice Gygi a placé au cœur de son travail la réflexion sur les systèmes de contrôle qui envahissent nos sociétés contemporaines. L'artiste suisse propose aujourd'hui deux nouvelles installations sur ce thème, en résonance avec la fonction religieuse originelle de leur lieu de présentation, les églises Sainte-Croix et Saint-Georges. Une exposition qui fait écho à celle qui se tient jusqu'au 14 avril au Centre culturel suisse de Paris.

LES ÉGLISES. RUE ETERLET. 14H-17H (SF LUN., MAR., MER. ET JEU.). GRATUIT. TÉL. : 01 64 72 65 70. WWW.LESEGLISES.CHELLES.FR

★★★ Belle idée pour un week-end ★★ Mérite le détour ★ Si vous n'êtes pas loin ♁ Emmenez les enfants

ILE-DE-FRANCE › *Les galeries*





SERIAL PAINTER

PARIS 4e
★★★ Martin Barré.
1972-1977, les années décisives
PEINTURE XXe
DU 4 AVRIL AU 1er JUIN

À l'occasion des vingt ans de la disparition de Martin Barré, la galerie Nathalie Obadia poursuit son travail de reconnaissance autour du peintre, figure fondamentale de l'abstraction. Après une première exposition en 2006 en hommage à l'incroyable modernité et influence de l'artiste sur d'autres peintres internationaux comme Christopher Wool ou Robert Mangold, Nathalie Obadia a choisi aujourd'hui de s'intéresser aux années 1972 à 1977. Une période décisive qui marque le retour de Martin Barré à la couleur et au pinceau, après une parenthèse de recherche conceptuelle. Le retour à une peinture traditionnelle ? « *Je ne peins pas pour livrer des états d'âme*, dit-il dans un entretien de 1977, *j'utilise une règle du jeu; je la transgresse quand la peinture l'impose.* » Un dispositif formel que Martin Barré adopte en faisant apparaître le principe de la série au cœur de son processus créatif. Pendant cinq ans, le peintre travaille autour du motif de la grille et des hachures et réalise un ensemble de toiles qui vont du brun au rouge en passant par les bleus et les ocres. L'exposition présente un ensemble de 16 tableaux issus de ces 5 séries chronologiques.

GALERIE NATHALIE OBADIA. 3, RUE DU CLOÎTRE-SAINT-MERRI. 11H-19H (SF LE DIM.) GRATUIT. TÉL. : 01 42 74 67 68. WWW.GALERIE-OBADIA.COM





PARIS 15e

★★★ Gérard Musy. Lustres & Lamées

PHOTO XXe

JUSQU'AU 20 AVRIL

Femmes des années 80

Gérard Musy nous fait revivre l'ambiance feutrée et ouatée des soirées mythiques parisiennes, londoniennes et new-yorkaises des années 80 à travers de grands tirages vintages. Au Palace ou aux Bains Douches, le photographe nous dévoile dans un noir et blanc vaporeux les tops models de l'époque dans une atmosphère délurée et libérée. Tout en travaillant pour la publicité et pour les plus grands magazines de mode comme *Vogue* ou *Glamour*, Gérard Musy a su immortaliser la sensualité des femmes au cours de soirées branchées mais aussi très privées. Sa série de photos « Lustres » qui date des années 90 dévoile des femmes gainées de cuir et de latex dans des soirées fétichistes très sophistiquées.

GALERIE ESTHER WOERDEHOFF. 36, RUE FALGUIÈRE. 14H-18H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL : 09 51 51 24 50. WWW.EWGALERIE.COM



PARIS 3e

★★ Gérard Alary. Matière et existence

PEINTURE, DESSIN XXIe

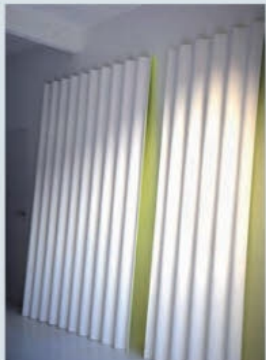
JUSQU'AU 20 AVRIL

Doctor Jekyll and Mister Hide

Pour sa deuxième exposition à la galerie Polad-Hardouin, Gérard Alary présente des autoportraits sombres et torturés où la peinture se fait chair et matière. Après avoir longtemps exploré le motif du visage dans ses toiles, le peintre s'empare aujourd'hui de la nudité du corps pour exprimer ses états d'âme. *« Il y a la vie, d'une part, où il s'agit d'être heureux et il y a la peinture, où je ne peux m'empêcher d'être en face d'un "obscur" »*, confie Gérard Alary à Olivier Kaeppelin, le directeur de la fondation Maeght. En acceptant de s'en remettre au « hasard contrôlé » de la matière, le peintre fait surgir de ses toiles une dimension existentielle surprenante.

GALERIE POLAD-HARDOUIN. 86, RUE QUINCAMPOIX. 11H-19H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 01 42 71 05 29. WWW.POLAD-HARDOUIN.COM





PARIS 3e

★★ Xavier Theunis. Tout ça ne nous rendra pas le Congo

SCULPTURE, INSTALLATION XXIe

JUSQU'AU 27 AVRIL

Entre design et architecture, Xavier Theunis joue avec les codes de l'histoire de l'art à travers un humour pince-sans-rire mais aussi une grande rigueur formelle. Bien qu'elle soit protéiforme, l'œuvre de ce diplômé de la villa Arson s'articule toujours autour de la question de la représentation. Les 25 pièces de l'exposition délimitent, à coups d'adhésif sur des plaques d'aluminium ou de sculptures en tôle ondulée, un espace tout en imitation et en faux-semblants.

BACKSLASH GALLERY. 29, RUE NOTRE-DAME-DE-NAZARETH. 11H-19H. (SF DIM. ET LUN.) GRATUIT. TÉL. : 09 81 39 60 01. WWW.BACKSLASHGALLERY.COM



PARIS 3e

★★ Anne-Flore Cabanis. SUM ou la mise en mouvement de la pensée

DESSIN, INSTALLATION XXIe

JUSQU'AU 13 AVRIL

Graphique et envahissante, l'œuvre d'Anne-Flore Cabanis s'empare des murs de la galerie Vincenz Sala pour structurer l'espace. Les rubans d'adhésif courent sur le sol et les cimaises pour s'enchevêtrer et tisser un formidable bouquet organique. Véritable dessin en 3D, cette installation in situ, c'est-à-dire conçue spécifiquement pour le lieu où elle est exposée, s'affiche comme un prolongement direct de la main de l'artiste.

GALERIE VINCENZ SALA. 52, RUE NOTRE-DAME-DE-NAZARETH. 14H-19H (SF LUN., MAR. MER. ET DIM.). GRATUIT. TÉL. : 06 61 58 02 32. WWW.VSALA.COM



SIGNAC ENTRE DEUX EAUX

GIVERNY

★★★ Signac. Les couleurs de l'eau

PEINTURE, DESSIN XIXe-XXe

DU 29 MARS AU 2 JUILLET

Un coup à bâbord : voici Signac le rigoureux, au fait de la théorie de la perception des couleurs qu'il applique dans ses tableaux pointillistes réalisés en atelier. Un coup à tribord : voilà Paul le feu follet, au tempérament *« foncièrement impressionniste »*, et qui réalise donc en plein air et sur le vif quantité d'études qui lui servent ensuite pour ses peintures. Deux visages que nous dépeint cette exposition d'une centaine de tableaux, dessins et aquarelles de l'une des grandes figures de l'art du tournant du XIXe siècle. La thématique ? L'eau, motif et source d'inspiration incontournable pour ce marin émérite qui n'a cessé de représenter fleuves, ports et grand large dans ses œuvres. Avec toujours le cœur qui balance : entre les eaux normandes où il fit ses débuts et la Méditerranée où il s'installe en 1892, Signac n'a jamais choisi.

MUSÉE DES IMPRESSIONNISMES. 99, RUE CLAUDE-MONET. 10H-18H. 4,50 €/7 €. TÉL. : 02 32 51 94 65. WWW.MDIG.FR







CHAUMONT-SUR-LOIRE

★★ Art contemporain au domaine

SCULPTURE, PHOTO, VIDÉO, INSTALLATION XXI[e]

DU 6 AVRIL AU 11 NOVEMBRE

Art et nature, un mariage fusionnel

Il est encore un peu tôt pour découvrir les surprises que nous réserve le fabuleux festival des jardins de Chaumont… Mais les impatients peuvent déjà se rassasier avec les expositions d'art contemporain qui débutent ce mois-ci. Comme toujours, le domaine a sélectionné des artistes d'envergure mondiale inspirés par la nature, du sculpteur britannique adepte du bois David Nash au designer et architecte utopiste Andrea Branzi. Mais aussi des noms moins ronflants : les envoûtantes forêts en bas-relief d'Eva Jospin, la « sculpture de brume » de Fujiko Nakaya ou les photos d'un Japon sachant marier à la perfection nature brute et jardins hypertravaillés de Claude Lefèvre valent le détour.

DOMAINE. 10H-18H. 5,50 €/16 €. TÉL. : 02 54 20 99 22. WWW.DOMAINE-CHAUMONT.FR



BLOIS

★★ La fondation du doute

SCULPTURE, PEINTURE, OBJET XX[e]

À PARTIR DU 5 AVRIL

L'antimusée de Ben

Cela fait bien longtemps que Ben a ses attaches à Blois… Depuis 1995, son *Mur des mots,* ensemble impressionnant de 300 tableaux-écriture, a envahi la façade du bâtiment abritant la Fondation du doute qu'il ouvre ce mois-ci. Kézako ? Un projet aussi insaisissable que son auteur : pas vraiment un musée, elle expose pourtant 300 œuvres d'une quarantaine d'artistes (Yoko Ono, Joseph Beuys, Robert Filiou…) du mouvement Fluxus (*lire* Arts Magazine *n°72*). Elle n'est pas non plus un centre d'art, mais un lieu d'échanges, de réflexion, de débats… et de vie, avec le café Fluxus conçu par le Niçois graphomane. Un endroit où l'on fera l'éloge du doute qui désacralise, guérit des préjugés et permet de garder l'esprit ouvert à tout.

FONDATION DU DOUTE. RUE DE LA PAIX. TARIFS ET HORAIRES NC. TÉL. : 02 54 55 37 40. WWW.FONDATIONDUDOUTE.FR



NANTES

★★ Plaisirs de l'eau

PEINTURE, PHOTO, AFFICHE XX[e]

JUSQU'AU 5 MAI

Un petit air de printemps, et même d'été, souffle sur la chapelle de l'Oratoire avec cette exposition consacrée aux plages et à la baignade. Régates, plongeons, farniente sous parasol abondent dans les collections du musée des Beaux-Arts de Nantes, notamment pour la période 1920-1930, sous les pinceaux de Dufy et de Signac ou l'objectif de Claude Cahun. Le développement des stations balnéaires est alors un phénomène de société dont les artistes s'emparent, mais c'est pour mieux revenir à des préoccupations éternelles : représenter le nu, saisir la lumière, jouer avec les couleurs.

CHAPELLE DE L'ORATOIRE. PLACE DE L'ORATOIRE. 10H-18H (SF MAR.). 10H-20H LE JEU. 1 €/2 €. TÉL. : 02 51 17 45 40. WWW.MUSEEDESBEAUXARTS.NANTES.FR



ORLÉANS

★★ Gérard Schneider. Rétrospective

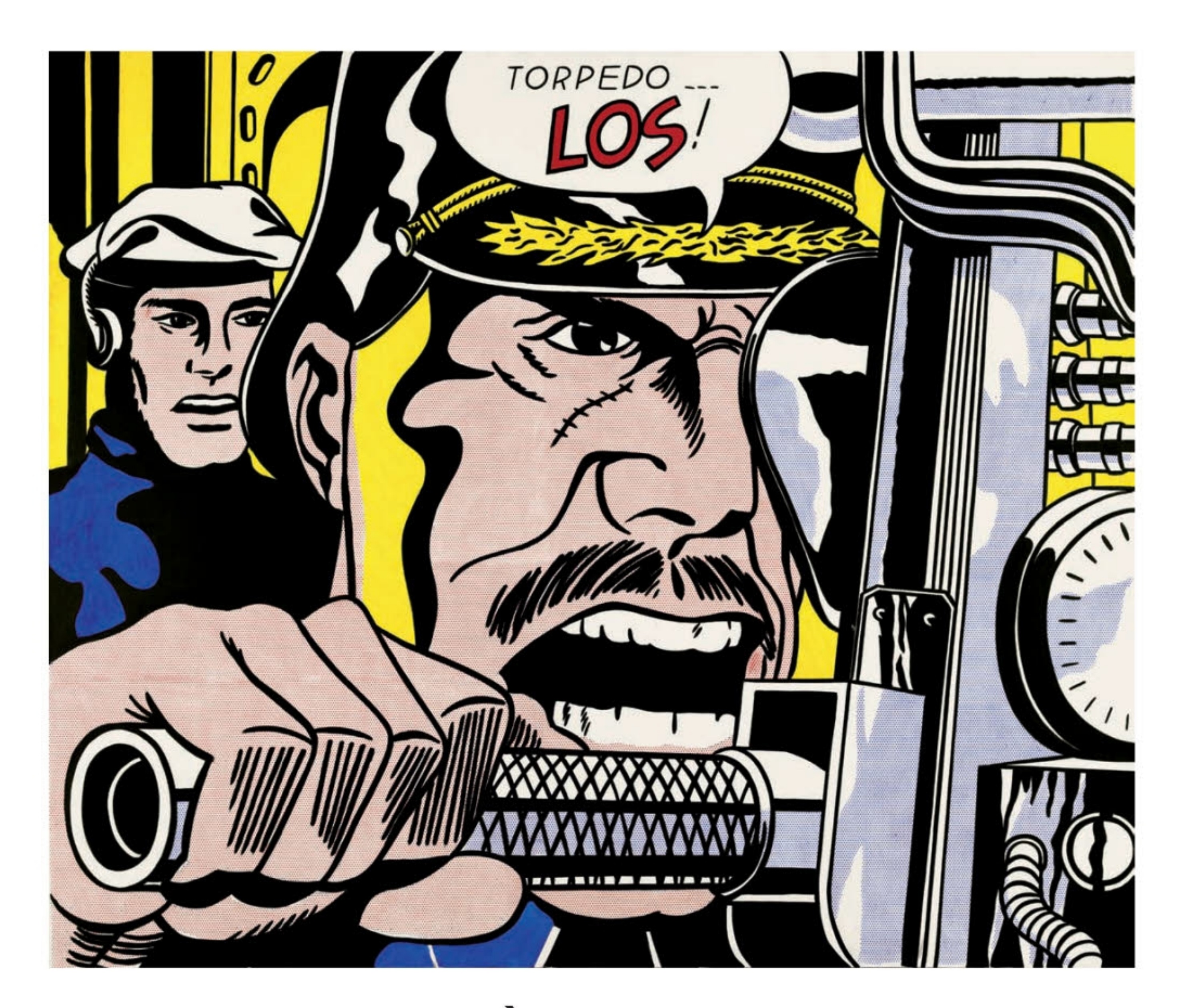
PEINTURE XX[e]

JUSQU'AU 2 JUIN

Instinctive et un peu facile, la peinture abstraite ? Pas dans le cas de Gérard Schneider (1896-1986), dont les toiles tumultueuses, libres et expressives, sont au contraire le résultat d'un long cheminement. Le peintre d'origine suisse s'astreint à un apprentissage académique sévère (les Arts Déco, puis les Beaux-Arts à Paris au tournant des années 20). Et ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale qu'il fait figure, avec Hartung, Soulages ou Debré, de tête d'affiche de l'abstraction lyrique. Un mouvement qui fait alors fureur en France. Ce parcours complexe est retracé dans son intégralité à Orléans.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS, 1, RUE FERNAND-RABIER. 10H-18H (SF LUN.). 3 €/5 €. TÉL. : 02 38 79 21 55. WWW.ORLEANS.FR

★★★ Belle idée pour un week-end ★★ Mérite le détour ★ Si vous n'êtes pas loin — Emmenez les enfants



POINTS À LA LOUPE

LONDRES

★★★ ♁ Lichtenstein. Une rétrospective

PEINTURE, DESSIN, SCULPTURE XXe

JUSQU'AU 27 MAI

« *Je parie que tu n'es pas capable de peindre aussi bien que ça, hein, papa ?* » Ce défi, lancé par Lichtenstein junior, qui feuilletait un album de *Mickey*, le peintre le relève. Ainsi en 1961 naît, sur la toile *Look Mickey*, un personnage de comics aux contours rehaussés d'un cerne noir et aux points de trame de couleur franche appliquée à la peinture acrylique. Roy Lichtenstein (1923-1997) vient de trouver sa marque de fabrique, mi-bande dessinée, mi-image publicitaire, et ainsi de créer le pop art, un style qu'il qualifie d'« *aussi artificiel que possible* ». *Look Mickey*, mais aussi *Whaam !* ou *Drowning Girl*, 3 des 125 peintures exposées à la Tate Modern, répondent aux sculptures, en métal et en plastique, et aux dessins constituant cette grande rétrospective, la première consacrée à Roy Lichtenstein depuis plus de vingt ans. Historique… All right.

TATE MODERN. BANKSIDE. 10H-18H. 10H-22H LES VEN. ET SAM. £ 12,20/£ 14. TÉL. : 00 44 20 78 87 8888. WWW.TATE.ORG.UK



DUNKERQUE
★★ ♁ Poétique d'objets
INSTALLATION, OBJETS XXe-XXIe
DU 6 AVRIL AU 15 SEPT.

Les 100 ans du ready-made

Quel rapport entre une *Inclusion de robinets* d'Arman ou cette *Valise Expansion* de César ? De simples objets manufacturés sont détruits, détournés ou métamorphosés pour créer des œuvres d'art. Pour fêter les cent ans du premier ready-made de Marcel Duchamp, le LAAC de Dunkerque s'empare de l'histoire inventée par l'artiste en 1913 et la réactualise en présentant *Everything That Rises Must Converge*, une installation composée d'une échelle et d'innombrables petits objets collectés par l'artiste new-yorkaise Sarah Sze (qui représentera les États-Unis lors de la prochaine biennale de Venise). Au cours du siècle écoulé, les objets auront servi à « *créer du nouveau à partir du débris* » (Kurt Schwitters), à dénoncer la société de consommation (Niki de Saint Phalle ou Fabrice Hyber), à mettre de l'art dans la vie (George Brecht et ses camarades de Fluxus)… Poétique ou politique, l'objet à Dunkerque se décline sous toutes ses formes.

LAAC. PONT LUCIEN-LEFOL. 10H-12H15 ET 14H-18H (SF LUN.). 1,50 €/4,50 €. TÉL. : 03 28 29 56 00. WWW.VILLE-DUNKERQUE.FR

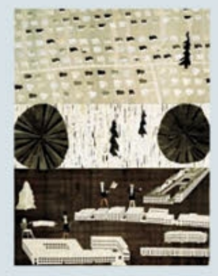


HAARLEM
★★★ Frans Hals. Sous le regard de Rembrandt, Rubens et Titien
PEINTURE XVIIe
DU 23 MARS AU 28 JUILLET

La Flandre en couleur

« *C'est un enfant de famille magnifiquement doué et qui fait de la peinture pour vivre, cavalièrement, en gentilhomme, pressé de faire vite et d'en finir : le reste du temps en bon vivant, compagnon de la loge Liefde boven al ("l'amour par-dessus tout"), avec des turbulences de conduite et d'humeur qui expliquent celles de sa brosse et lui donnent parfois affaire avec la police.* » Haut en couleur, comme le suggèrent ces quelques lignes esquissées en 1621, Frans Hals (v. 1580-1666) est un portraitiste, qui ne dédaigne pas les scènes de genre : fêtards, musiciens, marchandes de légumes, « folles du village »… Moins estimé en son temps que Rembrandt, Rubens ou Titien (mais vénéré ensuite par Van Gogh ou Manet), Frans Hals voisine ici avec les tenants du Siècle d'or néerlandais. Et l'exposition démontre qu'il n'a pas à en rougir.

FRANS HALS MUSEUM. GROOT HEILIGLAND 62. 10H-17H (SF LUN.). 11H-18H LES SAM. ET DIM. 7,50 €/13 €. TÉL. : 00 31 023 511 57 75. WWW.FRANSHALSMUSEUM.NL



VILLENEUVE-D'ASCQ
★★★ ♁ Jockum Nordström. Tout ce que j'ai appris puis oublié
DESSIN XXe-XXIe
JUSQU'AU 19 MAI

Joyeux anniversaire, Jockum Nordström. Pour ses 50 ans, l'artiste suédois s'offre sa première exposition dans un musée français. En cadeau : une vingtaine de dessins au crayon, une quarantaine de collages photographiques, une dizaine de sculptures en carton… Qu'importent les matériaux, Jockum Nordström, réputé pour ses talents d'illustrateur et de graphiste, n'a qu'une ambition : raconter des histoires parsemées de personnages, d'animaux, d'objets. De la toile au papier, son œuvre - naïve et érudite - puise à la fois dans l'histoire de l'art et dans la culture populaire. Quand l'art brut rencontre le surréalisme.

LAM. 1, ALLÉE DU MUSÉE. 10H-18H (SF LUN.). 7 €/10 €. TÉL. : 03 20 19 68 88. WWW.MUSEE-LAM.FR



LILLE
★★★ Traits de génie
DESSIN XVe-XVIIIe
DU 13 AVRIL AU 22 JUILLET

Un des pionniers de l'art urbain en France, Ernest Pignon-Ernest se mesure aux génies du XVe au XVIIIe siècle. Rarement exposés en raison de leur fragilité, 200 des plus beaux dessins anciens de la collection Wicar (qui en compte 1 300) seront présentés. Ainsi, les chefs-d'œuvre de Raphaël, Michel-Ange, Botticelli mais aussi Cranach, Dürer, Holbein ou Poussin, autant de merveilles amoureusement amassées par le peintre Jean-Baptiste Wicar, élève de David, permettront de découvrir les évolutions de cet art à travers les siècles comme à travers les écoles italiennes, françaises et flamandes. Les plus belles feuilles du musée lillois enfin révélées.

PALAIS DES BEAUX-ARTS. PLACE DE LA RÉPUBLIQUE. 10H-18H (SF MAR.). 14H-18H LE LUN. 4 €/6 €. TÉL. : 03 20 06 78 00. WWW.PBA-LILLE.FR

★★★ Belle idée pour un week-end ★★ Mérite le détour ★ Si vous n'êtes pas loin ♁ Emmenez les enfants







PICASSO, UN CULTE BÂLOIS

BÂLE

★★★ ♁ Les Picasso sont là ! Une rétrospective des collections de Bâle

PEINTURE, SCULPTURE, DESSIN, GRAVURE XXe

JUSQU'AU 21 JUILLET

Une rétrospective Picasso fondée sur les collections d'une seule ville ? C'est possible s'il s'agit de Bâle. La riche cité rhénane, très portée sur l'art, entretient en effet une relation particulière avec le génial Espagnol : très tôt, des collectionneurs privés ont amassé quantité de ses œuvres et les musées locaux comme le Kunstmuseum leur ont emboîté le pas. Le puissant galeriste Ernst Beyeler, après guerre, en a fait commerce et les a aussi conservées pour son propre compte. Et, mieux, les habitants ont même organisé un vote populaire pour que la ville acquière deux de ses œuvres, un geste auquel le maître fut si sensible qu'il fit en plus don de trois toiles et d'un dessin ! Bref, l'histoire d'amour entre l'artiste et la cité suisse a permis de constituer de fantastiques collections pour la première fois réunies ici. De *La Buveuse d'absinthe* de 1901 à *Vénus et l'Amour*, du Picasso dernière manière, en passant par les périodes bleues et roses, du cubisme le plus gris aux solaires toiles des années 50, rien ne manque !

KUNSTMUSEUM. ST. ALBAN-GRABEN, 16.
10H-18H (SF LUN.).8 FS/21 FS. TÉL. : 00 41 61 206 62 62.
WWW.KUNSTMUSEUMBASEL.CH





BESANÇON

★★ Des mondes possibles

INSTALLATION, PEINTURE, SCULPTURE, VIDÉO XXe-XXIe

DU 6 AVRIL AU 1er SEPTEMBRE

L'ouverture du superbe bâtiment du Frac Franche-Comté conçu par l'architecte japonais Kengo Kuma (*voir* Arts Magazine *n°74*) coïncide avec cette ample exposition. Son propos ? Donner à voir au public une majorité d'œuvres acquises depuis 2006 autour de la thématique du temps. On y retrouve quelques pièces de figures incontournables de l'art contemporain (la performeuse Marina Abramović, le roi de la sculpture mobile Robert Breer…), mais aussi nombre de jeunes artistes, telle la vidéaste hollandaise Manon de Boer, qui travaille aux frontières des arts plastiques et de la danse.

CITÉ DES ARTS ET DE LA CULTURE. 12, AVENUE ARTHUR-GAULARD. HORAIRES ET TARIFS NC. WWW.CITEDESARTSETDELACULTURE.FR

STRASBOURG

★★★ Interférences / Interferenzen. Architecture. Allemagne–France, 1800-2000

ARCHITECTURE, PEINTURE, DOCUMENTS XIXe-XXe

DU 30 MARS AU 21 JUILLET

L'architecture, un pont sur le Rhin

L'amitié franco-allemande ? C'est compliqué aujourd'hui, ça ne l'était pas moins auparavant, comme le démontre cette exposition originale qui ne pouvait se tenir qu'à Strasbourg. Axée principalement sur l'architecture, du début du XIXe siècle à nos jours, elle démontre que malgré les conflits, bâtisseurs et artistes de chaque côté du Rhin n'ont jamais cessé de dialoguer… ou de se concurrencer. En 400 œuvres, des peintures et dessins de Fernand Léger, Gerhard Richter ou Victor Hugo aux maquettes de Le Corbusier, Jean Nouvel ou Karl Friedrich Schinkel, elle retrace deux cents ans d'influences, ou plutôt d'interférences, entre les communautés artistiques de deux pays frères… ennemis.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN. 1, PLACE HANS-JEAN-ARP. 10H-18H (SF LUN.). 3,50 €/7 €. TÉL. : 03 88 23 31 31. WWW.MUSEES.STRASBOURG.EU



DOLE

★★ Philippe Cognée

PEINTURE XXe

JUSQU'AU 2 JUIN

Après Grenoble, la rétrospective consacrée au peintre Philippe Cognée fait étape dans le Jura. Une cinquantaine de peintures pour faire le tour d'une œuvre trouble et troublante, dans laquelle l'artiste s'attaque à tous les sujets de la peinture (le portrait, la nature morte, le paysage), mais en y introduisant un flou perturbant (*voir son portrait dans* Arts Magazine *n°71*). Il résulte de ses tableaux, basés sur des photographies et réalisés avec un liant à base de cire qu'il fait fondre et couler, un sentiment de distance étrange. Comme lorsqu'on se trouve devant une image familière mais dont le sens nous échappe durant quelques instants.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS. 85, RUE DES ARÈNES. 10H-12H ET 14H-18H (SF LUN.). 14H-18H LE DIM. 10H-12H ET 14H-20H LE MER. GRATUIT. TÉL. : 03 84 79 25 85. WWW.DOLEDUJURA.FR



LAUSANNE

★★★ Gilles Caron. Le conflit intérieur

PHOTO XXe

JUSQU'AU 12 MAI

Les tourments d'un reporter

À Prague lors de la répression du « printemps », dans les rues du quartier latin en Mai 68, au Biafra et au Vietnam… Au gré de ses reportages au cœur des conflits, Gilles Caron (1939-1970), en à peine quelques années, est devenu une légende du photoreportage. Mais l'intérêt de cette réunion de 150 clichés du Français, certains mythiques, d'autres très rarement publiés, ne réside pas uniquement dans cet alignement d'images-chocs. Véritable portrait du reporter, en proie au doute sur l'utilité de son travail, sur le voyeurisme dont il doit faire preuve (et dont ses lecteurs sont aussi complices…), l'exposition du musée de l'Élysée pose aussi des questions très actuelles sur le rôle de l'image dans un monde complexe.

MUSÉE DE L'ÉLYSÉE. 18, AVENUE DE L'ÉLYSÉE. 11H-18H (SF LUN.). 4 FS/8 FS. TÉL. : 00 41 21 316 99 11. WWW.ELYSEE.CH

★★★ *Belle idée pour un week-end* ★★ *Mérite le détour* ★ *Si vous n'êtes pas loin* *Emmenez les enfants*

SUD-EST



ROMAN PHOTO

FLORENCE
★★★ Cindy Sherman : Early Works
PHOTO XXe
JUSQU'AU 9 JUIN

À 22 ans, tout juste diplômée, Cindy Sherman a déjà rédigé sa grammaire artistique. En témoignent deux séries photographiques, réalisées en 1976 à Buffalo où elle a fondé l'espace d'artistes indépendants Hallwalls. Elle les présente aujourd'hui au milieu des sacs, des chaussures et des modèles estampillés Gucci du musée de la marque de luxe, installé depuis 2011 au cœur de la cité toscane. La première série, « Murder Mystery People », évoque un film policier imaginaire avec ses pin-up en déshabillé, plaquées sur un mur blanc dans des poses lascives, ou debout et boudinées dans des robes longues satinées. Quelques vêtements, des accessoires et du maquillage suffisent à Cindy Sherman pour raconter une histoire. Comme dans « Bus Riders », où elle incarne – de façon très stéréotypée – des passagers patientant à l'arrêt du bus. Sans distinction de sexe ou d'âge, elle s'expose face à l'objectif. Le résultat ? De petits formats rectangulaires (25,4 x 20,3 centimètres), noir et blanc, contenant en germe les thèmes anticonformistes qui sous-tendent toute la carrière de l'artiste : l'identité, le genre, la place de la femme. Des préoccupations qui explosent dans la vidéo *Doll Clothers* (à peine 2 minutes) ou Cindy Sherman se présente en poupée qui pose telle Barbie dans une boîte à côté de parures à choisir.

GUCCI MUSEO. PALAZZO DELLA MERCANZIA, PIAZZA DELLA SIGNORIA, 10. 10H-20H. 6 €. WWW.GUCCI.COM



SAINT-PAUL-DE-VENCE

★★ Gloria Friedmann. Play-Back d'Eden

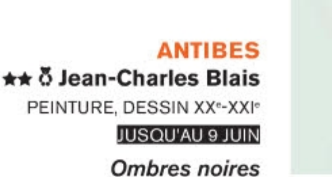
PEINTURE, SCULPTURE, VIDÉO XXe-XXIe

DU 30 MARS AU 16 JUIN

Quelle est l'origine de l'homme ?

Cette question, la plasticienne Gloria Friedmann (née à Kronach, en Allemagne, en 1950) ne cesse de se la poser depuis les années 1980, persuadée que l'artiste symbolise « *le thermomètre qui indique la température de notre monde* ». Sculptures, photographies, dessins et peintures l'aident à formuler une réponse – tantôt tragique, tantôt grotesque – où l'homme côtoie souvent des animaux naturalisés dans des paysages naturels. Exemples ? Elle juxtapose des chevaux et des carcasses de voiture, ou des bœufs et des sacs-poubelle. Son plaidoyer écologique déborde des murs de la fondation Maeght où elle est invitée : deux de ses sculptures monumentales envahissent le parc.

FONDATION MAEGHT. 623, CHEMIN DES GARDETTES. 10H-18H. 10 €/15 €. TÉL. : 04 93 32 81 63. WWW.FONDATION-MAEGHT.COM



ANTIBES

★★ ♁ Jean-Charles Blais

PEINTURE, DESSIN XXe-XXIe

JUSQU'AU 9 JUIN

Ombres noires





« *Je suis un artiste qui n'a pas d'idée, ni de sujet de tableau en tête, ni de projet.* » Ainsi se présente en 1984 le jeune Jean-Charles Blais (né en 1956). Trois décennies plus tard, le Nantais sans idée expose plus d'une soixantaine d'œuvres au musée Picasso. Des matériaux de récupération, cartons, tissus déchirés et surtout envers d'affiches arrachées sur lesquels il peint à ses débuts, et qui l'affilient à la figuration libre (ce mouvement qui privilégie autant les beaux-arts que la tradition populaire), jusqu'aux images animées récentes enregistrées sur DVD. Entre-temps, Jean-Charles Blais a repris le pinceau et retrouvé son fétiche, une silhouette massive et noire de jais – en hommage au *Baigneur* de Malévitch. Et il a créé gouaches, collages, peintures sur lesquelles sont imprimées des traces de mots, de lettres… Un parcours à rebours, de l'affiche publicitaire au monochrome noir.

MUSÉE PICASSO. CHÂTEAU GRIMALDI, PLACE MARIEJOL. 10H-12H ET 14H-18H (SF LUN.). 3 €/6 €. TÉL. : 04 92 90 54 20 OU 26. HTTP://WWW.ANTIBES-JUANLESPINS.COM



FLORENCE

★★★ Le printemps de la Renaissance

SCULPTURE, PEINTURE XVe

DU 23 MARS AU 18 AOÛT

Quand Florence, république acquise aux idées humanistes, édictait les règles de l'art. Dirigée par la puissante dynastie des Médicis, la ville dispose d'un casting exceptionnel : de Giotto (peintre des fresques de la vie de Saint François à Assise) à Verrocchio (maître du Pérugin ou de Léonard de Vinci), les plus grands artistes participent aux « miracles » de la Renaissance. Nombre de leurs chefs-d'œuvre, restaurés pour l'exposition, sont ici présentés dans un parcours chronologique et pédagogique : le gothique français, la découverte de la perspective, les thèmes de l'Antiquité… Une influence décortiquée jusque dans la peinture de Masaccio.

PALAZZO STROZZI. PIAZZA STROZI. 9H-20H. 9H-23H LE JEU. 4 €/12,50 €. TÉL. : 00 39 055 264 5155. WWW.PALAZZOSTROZZI.ORG



BIOT

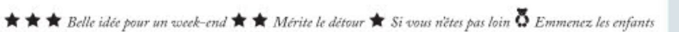
★★ ♁ Fernand Léger et la ville

DESSIN, VITRAIL, MOSAÏQUE, TAPISSERIE, CÉRAMIQUE XXe

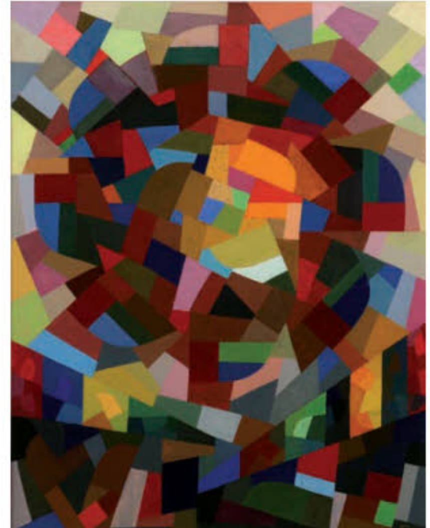
DU 23 MARS AU 10 JUIN

Attention fragile. Les études de Fernand Léger vont exceptionnellement quitter les réserves pour les cimaises du musée. Quand le Normand, « *paysan de l'avant-garde* », découvre à 19 ans le Paris de 1900, il est si fasciné par l'animation, les lumières et les couleurs de la capitale qu'il abandonne ses études d'architecture pour l'Académie de la Grande Chaumière. Cependant, il estime que l'artiste, comme au temps des cathédrales, se doit de participer à l'embellissement de la cité. Cette vérité, confortée par la fréquentation des grands architectes de son temps tels Le Corbusier ou Oscar Niemeyer, il la décline à travers ses peintures, ses maquettes pour des projets monumentaux, ses films, ses conférences, ses écrits… Une exposition qui dévoile le Fernand Léger constructeur qui réalisa par exemple la mosaïque des *Litanies de la Vierge* pour l'église Notre-Dame-de-Toute-Grâce en Haute-Savoie (1950).

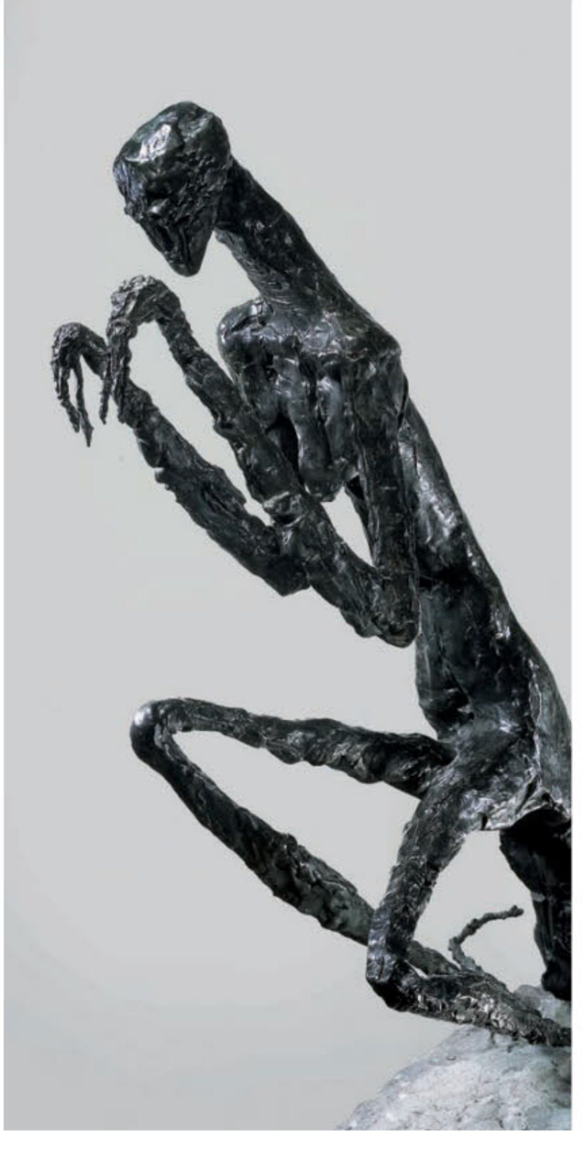
MUSÉE NATIONAL FERNAND LÉGER. CHEMIN DU VAL-DE-POME. 10H-17H (SF MAR.). 4 €/5,50 €. TÉL. : 04 92 91 50 20. WWW.MUSEE-FERNANDLEGER.FR


★★★ *Belle idée pour un week-end* ★★ *Mérite le détour* ★ *Si vous n'êtes pas loin* ♁ *Emmenez les enfants*

SUD-OUEST









CRÉER SOUS UNE CHAPE DE PLOMB

BILBAO

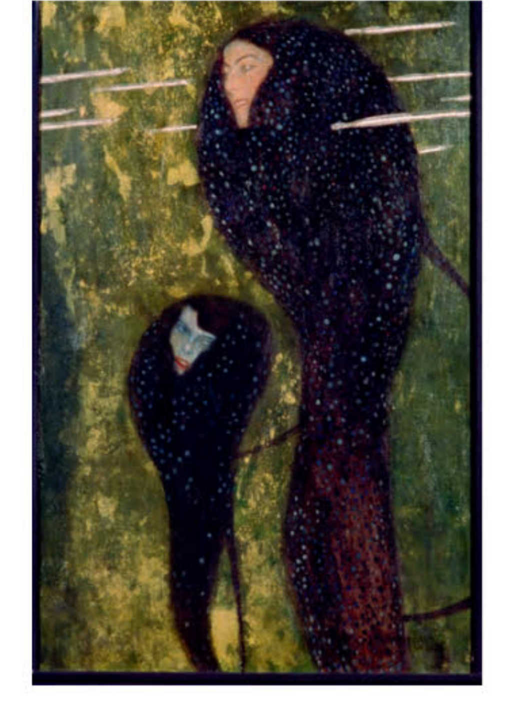
★★★ L'Art en guerre. France 1937-1948 : de Picasso à Dubuffet

PEINTURE, SCULPTURE XXe

JUSQU'AU 8 SEPTEMBRE

Après le musée d'Art moderne de la Ville de Paris, c'est au tour du Guggenheim d'accueillir cette exposition-fleuve de 400 œuvres signées par 100 artistes, et non des moindres (Picasso, de Staël, Dubuffet, Duchamp…). Son ambition ? Faire le « portrait » de la scène artistique française à un moment bien particulier : la Seconde Guerre mondiale et l'Occupation. Exilés ou cloîtrés dans leur atelier, en fuite ou déportés, les artistes ne se taisent pas pour autant et créent avec l'énergie du désespoir. De la grande exposition surréaliste de 1938 à la Libération et la montée en puissance de la peinture abstraite, de Max Ernst à Pierre Soulages, l'époque se caractérise à la fois par un retour à une veine classique et à une soif d'expérimentation folle. Une leçon d'histoire autant que de peinture.

GUGGENHEIM BILBAO. AVENIDA ABANDOIBARRA, 2. 10H-20H (SF LUN.). 6,50 €/11 €. TÉL. : 00 34 94 435 90 80. WWW.GUGGENHEIM-BILBAO.ES



ALBI

★★ **Fantastique et modernité. Alfred Kubin (1877-1959) et ses contemporains**

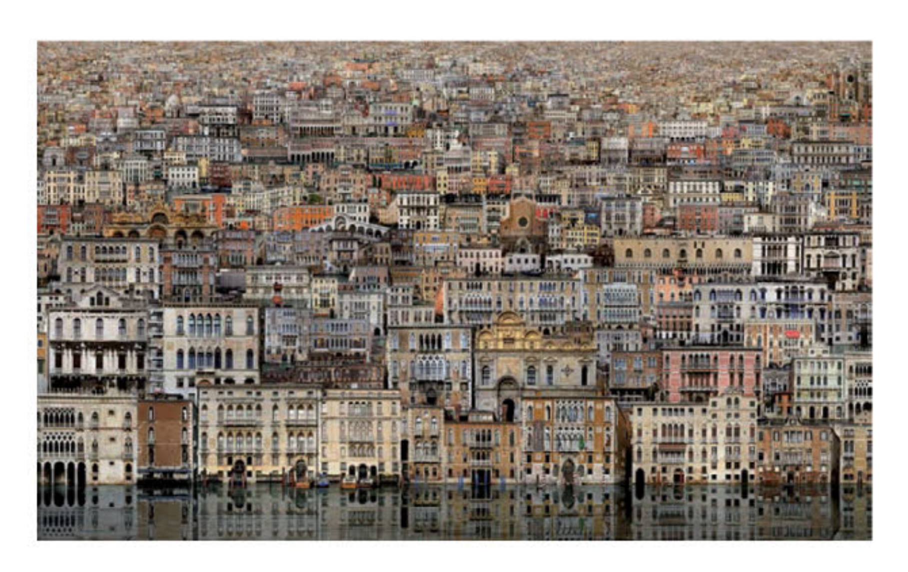
DESSIN XXe

DU 30 MARS AU 23 JUIN

Un maître du fantastique

Alfred Kubin ? Malgré un pedigree impressionnant (l'Autrichien a fréquenté et/ou exposé avec Schiele, Klimt, Redon, Klee ou Kandinsky), ce génial et visionnaire artiste n'atteint pas les niveaux de notoriété de ses camarades. Parce qu'il est dessinateur et illustrateur, bien plus que peintre ? L'exposition du musée Toulouse-Lautrec, qui rassemble 90 de ses œuvres sur papier ainsi que quelques portraits de Schiele, Kokoschka ou Klimt, est en tout cas une occasion rare de faire connaissance avec les ambiances crépusculaires, teintées de frissons à la Edgar Allan Poe et peuplées de créatures émaciées et bizarroïdes.

MUSÉE TOULOUSE-LAUTREC. PALAIS DE LA BERBIE. JUSQU'AU 31 MAI : 10H-12H ET 14H-18H. DU 1er AU 20 JUIN : 9H-12H ET 14H-18H. 5 €/10 €. TÉL. : 05 63 49 48 70. WWW.MUSEE-TOULOUSE-LAUTREC.COM



BORDEAUX

★★ **Rêves de Venise**

PEINTURE, PHOTO, SCULPTURE XVIIIe-XXIe

DU 23 MARS AU 21 JUILLET

Elle voulait qu'on la peigne, Venise…

Elle a transporté Turner, enflammé Monet, fait la gloire de Canaletto ou Guardi… S'il existe une ville faite pour être peinte, c'est bien Venise. Et l'histoire ne s'arrête pas aux géants des temps anciens, comme le démontre la nouvelle exposition de l'institut culturel Bernard-Magrez. Les sombres passages du peintre Zoran Mušič (1909-2005), la filature impudique de Sophie Calle, les ahurissants montages photographiques de Jean-François Rauzier prouvent que l'ambiance et les paysages de la lagune constituent une source d'inspiration bien actuelle. Et les expérimentations dorées d'Yves Klein ou verrières de Jean-Michel Othoniel montrent que les matériaux même peuvent évoquer la Sérénissime et sa présence permanente dans l'imaginaire des artistes.

INSTITUT CULTUREL BERNARD-MAGREZ. 16, RUE DE TIVOLI. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). 4 €/6 €. TÉL. : 05 56 81 72 77. WWW.INSTITUT-BERNARD-MAGREZ.COM



COLOMIERS

★ ♁ **Fondre, battre, briser**

SCULPTURE, VIDÉO XXIe

JUSQU'AU 20 AVRIL

Des brutaux, les quatre artistes réunis au Pavillon blanc ? Baptiste Debombourg brise miroirs, vitres, meubles ou, ici, les murs pour les recomposer en laissant les brisures et les déformations apparentes. Florian Pugnaire et David Raffini se sont fait connaître pour leurs hallucinantes vidéos reconstituant la destruction de voitures (voire des murs de leurs ateliers). Et Anita Molinero pour ses sculptures obtenues en brûlant et en faisant fondre le plastique de poubelles ou de jeux pour enfants. Paradoxalement, le point commun entre ces œuvres obtenues par la violence est la beauté et la délicatesse du résultat final…

LE PAVILLON BLANC. 1, PLACE ALEX-RAYMOND. 10H-18H (SF LUN.). 12H-20H LE MAR. 12H-19H LES JEU. ET VEN. GRATUIT. TÉL. : 05 61 63 50 00. WWW.PAVILLONBLANC-COLOMIERS.FR



SÈTE

★ **Tendre. Olivier Nottellet**

DESSIN, PEINTURE XXIe

JUSQU'AU 26 MAI

Transfigurer l'espace avec trois fois rien : tel est le pari sans cesse renouvelé du prometteur Olivier Nottellet à chacune de ses interventions. Deux couleurs : le jaune citron et le noir, qu'il applique en larges bandes ou en tracés indécis mais évocateurs, sur 400 m^2 de murs du centre d'art sétois. Et cela suffit à faire vibrer les parois et ressentir le lieu d'une tout autre manière. Pour cette session printanière, le CRAC fait aussi découvrir le travail photographique de Paul Pouvreau et les intrigants carnets de notes dessinées de Pauline Fondevila.

CRAC LANGUEDOC-ROUSSILLON. 26, QUAI ASPIRANT-HERBER. 12H30-19H (SF MAR.). 14H-19H LES SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 04 67 74 94 37. HTTP://CRAC.LANGUEDOCROUSSILLON.FR

K.O. (debout)
Vestiges d'un immeuble après un raid allié sur Cologne, en mai 1942



L'ENCYCLOPÉDIE DES GUERRES

Jean-Yves Jouannais

De A comme Abeille à Z comme Zouave, depuis Homère jusqu'à Hiroshima, depuis 2008 et jusqu'en 2030 – au moins –, Jean-Yves Jouannais s'est engagé à penser et à classer les innombrables aspects de tous les conflits dans sa vertigineuse *Encyclopédie des guerres*. Ce mois-ci, un aperçu de la lettre K.



Album de coloriage polonais pour enfants, Histoire des armes, *transformé en abécédaire par l'auteur et colorié par sa fille Nina.*

PROCHAINES CONFÉRENCES :

CENTRE POMPIDOU, PARIS
Le jeudi 25 avril, à 19h

COMÉDIE DE REIMS
Le mercredi 10 avril, à 19h30

Kamelote

Voir l'illustration ci-dessus

1. « Il convient d'ajouter que, dans cette partie de la guerre, nous avons remarqué dans nos avances, sur le terrain occupé par les Allemands, des imitations de "kamelote" qui n'avaient aucun rapport avec cet art guerrier et bien français que l'on appelle le camouflage, et que nous pouvons être fiers de revendiquer. »
Gaston d'Estreil, Le Camouflage et la guerre, une nouveauté artistique, *in la revue* Le Pays de France *n°136, 24 mai 1917*

Katioucha

1. « (...) Pour le reste, ce n'est plus aussi difficile maintenant, dit le capitaine, nous les bombardons chaque jour, ça les fait se tenir tranquilles la plupart du temps et quand nous répliquons à leurs tirs d'obus, ils la ferment vite. Ils restent dans leurs trous de rats ! Avant, ils paradaient ouvertement, mais nos katiouchas leur ont cloué le bec. Nous avons fait un beau tas de fritz morts. Ils nous tirent dessus avec leurs mortiers à six canons — quelle saloperie ! —, mais ça ne fait pas le poids avec nos katiouchas ! Sacrédieu ! Quand la katioucha commence à chanter, on se met à danser. En plus, nos Katiouchas ont une sacrée portée — jusqu'à Ouritsk ! »
Alexander Werth, Leningrad, 1943, *traduit et présenté par Nicolas Werth, pp. 82-83, éditions Tallandier, 2010*

Kit

1. « Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norvégiens. Les archers débarquèrent d'abord ; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés ; ensuite descendirent les gens à cheval, portant des cottes de mailles et des heaumes en fer poli de forme conique, armés de longues et fortes lances, de d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. »
Augustin Thierry, Histoire de la conquête de l'Angleterre, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours, *tome I, Livre 3, p. 331, éditions Garnier Frères, 1830*

2. « Aux yeux des Allemands, l'Angleterre est, sur mer, l'ennemi principal. Malgré quoi, fin juillet 1915, alors que 45 sous-marins seulement sont en service – il est vrai qu'on en construit fébrilement 112, – 14 déjà ont gagné la Méditerranée, les

Kitsch
Joachim Murat, roi de Naples, 1812,
Antoine-Jean Gros, musée du Louvre

Kamelote
Patrouille française sur la ligne Maginot, inspectant leur système d'alerte des plus primaires, avril 1940





grands U par Gibraltar et les petits UB et UC, découpés en tranches, par chemin de fer jusqu'à Pola, où les morceaux sont assemblés. »
Paul Chack, Pavillon haut, partie I, Les éditions de la France, 1929, p. 126

3. En 1385, un projet d'invasion de l'Angleterre, menée par Olivier de Clisson, ne fut pas mené à terme : « Le connétable mit une incroyable célérité dans ses préparatifs ; il fit construire à ses frais, dans le port de Tréguier, quantité de navires légers, propres à recevoir des troupes de débarquement ; une partie de ses richesses fut employée à cet objet. Les historiens contemporains font la description d'une ville en bois de trois mille pas de circonférence, qui se démontait ; elle devait servir à loger l'armée dès qu'on aurait touché les côtes d'Angleterre, fort dépourvues alors d'habitations. La promptitude avec laquelle cette machine colossale sortit des chantiers atteste la supériorité des arts mécaniques de cet âge. »
Alexandre Mazas, Vies des grands capitaines français du Moyen Âge, *tome II, 2e partie, p. 462, chez Jacques Lecoffre et Cie libraires, 1845,*

4. « Les Normands étaient passés maîtres dans l'art de construire de puissantes forteresses en bois ou en pierre. Aussi, pour assurer la sécurité de son armée, le duc avait-il fait apporter dans ses navires deux tours en bois démontées, que ses ingénieurs eurent vite fait de dresser, l'une à Pevensey le 29 septembre, l'autre à Hastings, le lendemain ou le surlendemain. »
Pierre Bouet, Hastings, 14 octobre 1066, *p. 95, éditions Tallandier, 2010*

5. « Dès mars 1291, Khalil reprend, à la tête de son armée, la route de la Palestine. De nombreux contingents syriens le rejoignent début mai dans la plaine qui entoure Acre. Aboul-Fida, alors âgé de 18 ans, participe à la bataille avec son père ; il est même investi d'une responsabilité puisqu'il a la charge d'une redoutable catapulte, surnommée "la Victorieuse", qu'il a fallu transporter en pièces détachées de Hosn-el-Akrad jusqu'au voisinage de la cité franque. »
Amin Maalouf, Les Croisades vues par les Arabes, *p. 276, éditions Jean-Claude Lattès, 1983*

Kitsch

Voir l'illustration ci-dessus

K.O. (debout)

Voir l'illustration ci-dessus

Krak

1. « Le Krak vit alors se préparer dans ses murs une expédition dont le continuateur de Guillaume de Tyr nous a laissé une relation assez détaillée. »
Emmanuel-Guillaume Rey, Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'Île de Chypre, *p. 63, Imprimerie Nationale, 1871*

2. « C'est à l'emplacement de Hosn-el-Akrad que, quarante ans plus tard (vers 1139), les Franj construiront l'une de leurs forteresses les plus redoutables. Le nom changera peu : " Akrad " sera déformé par " Krat " puis en " Krac ". Le " Krac des chevaliers ", avec sa silhouette imposante domine encore, au XXe siècle, la plaine de la Boukaya. »
Amin Maalouf, Les Croisades vues par les Arabes, *p. 57, éditions Jean-Claude Lattès, 1983*

ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE est édité par Fleurus Presse SARL au capital de 49 783,11 €
Siège social : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Directeur de la publication : Jean-Martial Lefranc
Comité de direction : Jean-Martial Lefranc, Pascal Teulade et Patricia Notarianni
Actionnaire : Héros et Patrimoine
N° Commission paritaire : 0 313 K 86 775
ISSN : 1765-3711

RÉDACTION : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Pour obtenir votre correspondant, faites le 01 56 79 suivi des quatre chiffres indiqués.
Pour nous écrire : prénom.nom@artsmag.fr
Rédacteur en chef : Adrien Guilleminot (36 92)
Rédacteur : Sabrina Silamo (36 93)
Ont contribué à ce numéro : Julien Blanpied, Stéphane Corréard, Élisabeth Couturier, Fanny Dalbera, Hakima El Djoudi, Sébastien Érôme, Émilie Formoso, Martine Guilcher, Sarah Ihler-Meyer, Jean-Yves Jouannais, Philippe Peter, François Quintin, Aurélie Romanacce
Maquettistes : Frédéric Peyrichou, Étienne Henocq
SR : Stéphanie Arc
Rédactrices photo : Sophie Collomb (37 45)

Relations abonnés :
Fleurus Presse – TSA 37505 – 59782 Lille Cedex 9
Tél. : 03 20 12 11 10 (du lun. au ven. : 9h-18h)
relation.abo@fleuruspresse.com
Suisse : Edigroup - Tél. : 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch
Belgique : Edigroup - Tél. : 070233304
abonne@edigroup.be

Directrice marketing et abonnements : Karine Castello

Chef de produit marketing direct : Arthur Peys

Directrice marketing et diffusion : Frédérique Nodé-Langlois - Tél. : 01 56 79 36 13
f.nodelanglois@fleuruspresse.com

Gestion vente au numéro :
Réservé aux dépositaires et aux marchands de journaux : Destination Media.
Tél. : 01 56 82 12 06. Fax : 01 56 82 12 09.

Régie publicitaire : Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 - Fax : 01 44 88 97 79
Tel: 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Email: pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70),
Chef de Publicité : Aurélie Desz 01 70 37 39 76
Studio : Nicolas Niro (89 26)
ADV : Caroline Hahn (97 58)

Fabrication : Créatoprint - Tél. : 06 71 72 43 16

Images numériques : Gilles Lot

Impression : Artigrafi che Boccia
Via Tiberio Claudio Felice, 7
84131 Salerno, Italie



CRÉDITS PHOTOS

p.8-9 : © Christie's
p.10 : © Damien Meyer / AFP
p.12 : © Winshluss / Les Arts Décoratifs, Paris
p.14-15 : © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat ; Photo CNAC/MNAM Dist. RMN - Philippe Migeat
p.16-17 : © The David Bowie Archive 2013 / V&A Images ;
p.18 : © Jean-Louis Losi, Paris ; D.R.
p.20 : © Jean-Louis Losi Paris : D.R.
p.22 : © Jean-Philippe Humbert Courtesy Galerie Jerome de Noirmont, Paris ; Sotheby's/ArtDigital Studio
p.23 : © Cabinet d'architectes Lacaton & Vassal, 2010
p.24-25 : © Herb Ritts Foundation ; Paolo Roversi / collection particulière ; Rainer Torrado ; 2010 Museum Associates/ LACMA ; D.R.
p.26-27 : © Sebastien Erôme
p.28-29 : © Galerie Patrice Bellanger ; Galerie Coatalem, Paris; collection privée ; Galerie Perrin ; Galerie Sarti
p.30 : © Courtesy galerie Loevenbruck, Paris / André Morain/ Paula Court//D.R ; Courtesy galerie cortex athletico
p.32-33 : © courtesy Modernity gallery ; Galerie BSL ; Studio Drift ; Galerie Jacques Lacoste ; ENSAD
p.34 : © D.R.
p.36 : © Frederic Desmesure ; D.R.
p.38-39 : © Godong/Leemage ; PRESSE SPORTS
p.40-43 : © Vanessa Fanuele ; Galerie Karsten Greve ; collection particulière courtesy Galerie Normand ; Galerie Talabardon & Gautier ; Christie's ; Ensba
p.44-45 : © Pierre Antoine ; Agence Elisabeth de Porzamparc
p.46-47 : © Marcel van Dinther ; D.R.
p.48 : © vega joseph caprio ; D.R.
p.50-53 : © Antoine D'Agata / Magnum photos/ SP ; D.R.
p.56-57 : © Sylvain Deleu
p.58-65 : © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Georges Meguerditchian / ©Calder Foundation New York / ADAGP Paris 2013 ; © succession Marcel Duchamp / ADAGP Paris 2013 ; Collection particulière
Paris Courtesy Galerie Pascal Lansberg / ADAGP Paris 2013 ; Collection AVILA / Atelier Soto /ADAGP Paris 2013 ; Giorgio Pizzagalli / Courtesy: Archive Gianni Colombo, Milan ; Peter Lengemann / ADAGP Paris 2013 ; Courtesy: Johann König, Berlin and 303 Gallery, New York / Keizo Kioku, exhibited in Kanazawa, 2011
© Adagp, Paris 2013 ; Tate: purchased 1963, London 2012 ; Musée de Grenoble ; Centre national des arts plastiques © Adagp, Paris 2013 ; Ann Veronica Janssens Courtesy the artist and kamel mennour, Paris ; Courtesy of the artist and Almine Rech Gallery Paris/Brussels / Florian Holzherr.
p.66-71 : © Atelier Julio Le Parc /Adrian Fritschi pour Hatje Cantz/ Collection Julio Le Parc / ADAGP Paris 2013 ; courtesy galerie Denise René ; André Morin.
p.72-75 : © Etienne Lizambard / collection Musée d'Art et d'Histoire de Cholet ; Ad Petersen, Amsterdam ; Centre Pompidou, MNAM-CCI /Georges Merguerditchian / Dist. RMN-GP/SP © Adagp, Paris 2013 ; Courtesy David Batchelor and Galeria Leme, São Paulo /Linda Nylind / ADAGP Paris 2013 ; Courtesy Leo Villareal and GERING & LóPEZ GALLERY, NY / Linda Nylind ; Courtesy Iván Navarro and Paul Kasmin Gallery / Linda Nylind ; Blaise Adilon ; ADAGP Paris 2013
p.76-79 : © Sylvain Deleu ; Jason Wyche ; Freddy Le Saux, courtesy galeries Martine Aboucaya (Paris), Sean Kelly (New York), Sprüth Magers (Berlin, Londres) ; Giulio Buono Courtesy Sean Kelly Gallery, New York; Galerie Thomas Zander, Cologne; Martine Aboucaya, Paris.
p.80-81 : © Pedro PegenauteImage courtesy of Rijksmuseum
p.82-85 : © Fabrice Gibert courtesy Barthélémy Toguo et Galerie Lelong Paris
p.86-89 : © Courtesy of Galerie Nathalie Obadia, Paris/ Brussels; The Bridgeman Art Library, AKG-images
p.90-99 : © Superstock/SIPA ; courtesy of Rijkmuseum, Amsterdam ; Christie's Images / The Bridgeman Art Library; Pedro Pegenaute ourtesy of Rijkmuseum, Amsterdam; courtesy Mike Kelley Foundation for the Arts / Stedelijk Museum ; AFP ; Courtesy Hermitage Museum
p.100-107 : © Musée des Beaux-Arts de l'Ontario – Anonymous Gift, 1991 © 2012AGO ; Musée Eugène Boudin ; Bridgeman Art Library ; Courtesy National Gallery of Art, Washington; Coleccion Carmen Thyssen-Bornemisza endeposito en el Museo Thyssen-Bornemisza, Madrid ; MNBAQ, photo: Toni Hafkenscheid ; C. Devleeschauwer / Musee des beaux-arts de la ville de Reims ; MNBAQ, photo : Patrick Altman ; RMN – Grand Palais (Musée d'Orsay) / Preveral / SP
p.108-117 : © Francesco Allegretto ; National Museum, Prague, Czech Republic ; Su concessione del Ministero per i Beni e le Attività Culturali ; Archivio fotografico Civici Musei d'Arte e Storia di Brescia, Fotostudio Rapuzzi (X2); Brescia_Musei_ Civici ; Archivio Fotografico FMCV (X2) ; Collection particulière Giuseppe Maranghi Photo ©Delmagno ; Archivio Fotografico SSPASE e per il Polo Museale della Città di Roma; D.R. ; Fondazione di Venezia ; Robert Lorenzson ; Francesco Allegretto ; DR/ADAGP Paris 2013 ; Oliver Haas /ADAGP, Paris 2013
p.118-123 : © RMN-Grand Palais (Château de Fontainebleau)/ Gérard Blot /SP ; Hugo Maertens ; RMN - René-Gabriel Ojéda / SP ; Sophie LLOYD
p.124-125 : © Fondation Gilles Caron
p.126-127 : © Musée d'Orsay, dist. RMN / Patrice Schmidt / SP ; ADAGP Paris 2013 / CHAGALL ® / collection privée ; © musée du quai Branly, photo Hughes Dubois ; D.R. ; Vincent Girier Dufournier
p.128-129 : © Museum Folkwang, Essen ; Laure Albin Guillot/ Roger-Viollet /SP (X2) ; Chicago Historical Society / Hedrich Blessing ; Hugo Maertens ; Dominique Uldry
Courtesy Chantal Crousel
p.130-131 : © ADAGP Paris 2013 / © André Morain / Courtesy Archives Galerie Laage-Salomon Courtesy Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles ; DR – Hans Namuth Courtesy Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles ; Gérard Musy Courtesy Galerie Esther Woerdehoff ; Courtesy de l'artiste, Backslash Gallery Paris ; D.R. ; Christian Baraja
p.132-133 : © New York, The Metropolitan Museumof Art,The Robert Lehman Collection,1975.1.209 ; A McRobb/ Royal Botanic Gardens, Kew ; A. Schubert ; C. Lefevre ; Thierry_Bourgoin ; Ville de Nantes- Musée des Beaux-Arts - Photographie : A.Guillard ; Musée des Beaux-Arts d'Orléans
p.134-135 : © Estate of Roy Lichtenstein/ ADAGP Paris 2013; Emmanuel WATTEAU / ADAGP, Paris 2013 ; Ernst Moritz/ Centraalmuseum, Utrecht ; Courtesy David Zwirner, New York/London / Galleri Magnus Karlsson, Stockholm et Zeno X Gallery, Antwerp. © Adagp Paris, 2013 ; © Ernest Pignon Ernest, galerie Lelong Paris
p.136-137 : © Mark Gisler, Müllheim / Robert Bayer, Basel/ Kunstmuseum Basel, Martin P. Bühler © Succession Picasso/ ProLitteris, Zürich ; Øystein Thorvaldsen © ADAGP Paris 2013 ; © Fondation Gilles Caron ; D.R. ; Musée de Grenoble, cl. Jean-Luc Lacroix © ADAGP, Paris, 2013
p.138-139 : © Cindy Sherman courtesy of the Artist and Metro Pictures ; Laurent Lecat / Centre des monuments nationaux/ ADAGP Paris 2013 ; François Fernandez / © Adagp Paris, 2013 ; Musée du Louvre, Département des Peintures ; RMN - Gérard Blot /SP
p.140-141 : © Musée de Pontoise – Donation Freundlich, Pontoise ; Musée d'Art Moderne / Roger-Viollet/ SP /ADAGP Paris 2013 (X2) ; Galerie Jacques de la Béraudière, Genève ; Albertina, Vienne – Dépôt Unicredit Bank Austria AG ; Jean-François Rauzier ; Yann Gachet ; D.R.
p.144-145 : © Bridgeman Art Library ; D.R.

EXPOSITION ASSOCIÉE AU GRAND ATELIER DU MIDI

40 ANS DE LA DISPARITION DE **PICASSO**

Picasso à Aubagne

PICASSO CÉRAMISTE ET LA MÉDITERRANÉE

EXPOSITION / 27 AVRIL - 13 OCTOBRE 2013

CHAPELLE DES PÉNITENTS NOIRS, CENTRE D'ART D'AUBAGNE

RÉSERVEZ VOTRE BILLET SUR WWW.PICASSO2013.FR

ANATOME - 2012 - C.Planche - Pablo Picasso. Faunesse. 1948. Terre cuite blanche, réserve à la cire, patine, glaçure transparente partielle. H. 43 ; L. 25 ; Pr. 14 cm. Coll. part. © Succession Picasso 2013. Crédit photo : Alain Leprince



*Affligem Blonde est une bière de haute qualité grâce au soin apporté dans le moindre détail à chaque étape de son brassage.

L' ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.